Marie Berdugo-Cohen
Yolande Cohen et Joseph Lévy

(1987)

Juifs marocains à Montréal

Témoignages d'une immigration moderne

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : [mailto: mabergeron@videotron.ca](mailto:mabergeron@videotron.ca)

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

MARIE BERDUGO-COHEN, YOLANDE COHEN ET JOSEPH LÉVY

Juifs marocains à Montréal, Témoignages d'une immigration moderne. Montréal : VLB Éditeur, 1987, 211 pp.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2003 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 12 août, 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec, Canada.

Marie Berdugo-Cohen, Yolande Cohen et Joseph Lévy

(1987)

Table des matières

[Remerciements](#)

[Présentation](#)

[Éléments de bibliographie](#)

La nostalgie

[Chapitre I.](#)

Haïm

[Chapitre II.](#)

Hannah

Le mimétisme

[Chapitre III.](#)

Robert

[Chapitre IV.](#)

Monique

L'heure des choix

[Chapitre V.](#)

Serge

[Chapitre VI.](#)

Michelle

[Glossaire](#)

Quatrième de couverture

« J'étais habitué au Maroc à faire ce que je voulais. Il s'est avéré que finalement j'étais juif et en étant juif au Maroc, on avait quelque chose en moins par rapport aux musulmans. On n'était pas tout à fait marocains, on avait quelque chose de moins et je ne pouvais pas l'accepter. C'est ça qui m'a décidé à quitter le Maroc. C'est la seule chose qui m'a fait quitter ce pays car j'y vivais trop bien. Au Canada, naturellement, c'était la liberté, pouvoir dire ce que je voulais, faire ce que je voulais ... »

À l'instar de Robert, trois hommes et trois femmes juifs marocains livrent un témoignage vivant de leur émigration à Montréal. Ils nous font partager leurs joies, leurs émotions et à travers leur nostalgie doublée d'une amertume et d'un espoir, se lit la richesse d'une culture qui survit grâce à leur mémoire.

Marie Berdugo-Cohen a été l'initiatrice du projet et a procédé à la cueillette des récits de vie. Yolande Cohen, historienne, et Joseph J. Lévy, anthropologue, sont tous deux professeurs à l'Université du Québec à Montréal.

À la mémoire de Élièzer Berdugo et Simha Toledano

À Aaron

À Marcel

À Myriam

À Sarah

Remerciements

[Retour à la table des matières](#)

Après un si long parcours, sur un chemin semé d'embûches, qu'il est agréable de s'arrêter pour dire ce que l'on doit...

Fruit d'une idée émise en 1979 et qui a eu le temps de mûrir depuis, cet ouvrage doit beaucoup à ceux et celles qui en font, osons le dire, l'attrait essentiel : ces hommes et ces femmes se sont livrés à nous, pendant de longues heures d'entretien parfois douloureux, toujours passionnants, sans la moindre hésitation. Conscients de se dévoiler, ils ont, comme nous, le sentiment d'urgence, de sauvetage qu'une telle entreprise évoque nécessairement. Par leur témoignage, ils nous font partager leurs joies, leurs émotions mais aussi leurs frustrations, leurs espoirs, leurs rêves... À travers cette nostalgie doublée parfois d'amertume se lit la richesse d'une culture qui survit aussi grâce à leur mémoire. Chaleureux, hospitaliers, ils ont pris plaisir à évoquer leur histoire, à projeter leur vision, à se poser dans la vie.

Avec ces remerciements que nous adressons en particulier à chacune des trente personnes qui ont accepté de nous recevoir en amis, en confidents, nous dédions nos meilleures pensées ; ce livre en est le témoin.

Il paraîtra injuste que tous les témoignages de nos informateurs ne puissent figurer dans cet ouvrage. Dûment enregistrés et transcrits, ces récits constituent l'humus de cette recherche. Telle une esquisse, ce livre ne pouvait les contenir tous. De ces quelque mille pages de texte, une fraction seulement devra « rendre » l'univers tumultueux de ces individus. Tout au plus avons-nous tenté de ressusciter certaines trajectoires qui évoqueront la diversité des cheminements tout en soulignant l'inéluctable de l'émigration. Par là se comprennent mieux – du moins nous l'espérons – des comportements communautaires, des attitudes personnelles, des rapports toujours complexes à « l'autre ».

Le récit nécessairement « monté » pour l'édition perd la substance riche et imagée de l'oral. Le judéo-arabe, difficilement traduisible en français écrit, est une langue qui s'épanouit dans la parole. Nos informateurs plus âgés, qui nous ont fait revivre leur histoire dans cette langue magique, reconnaîtront-ils

seulement leur verve ? De toutes ces carences d'ordre méthodologique et technique ils ne sont bien sûr en rien responsables. Nous avons essayé de respecter de notre mieux les contraintes éditoriales et éthiques qui nous lient à nos sources.

Ce projet n'aurait pu être mené à bien sans l'aide du Secrétariat d'État au multiculturalisme à Ottawa. L'octroi d'une subvention de recherche en 1984 et 1985 constitue déjà une aide matérielle suffisante pour stimuler une équipe ; elle fut, dans ce cas, doublée de la reconnaissance accordée à la sauvegarde d'un patrimoine unique.

Qu'il nous soit enfin permis d'exprimer notre gratitude à Gilles Medam qui a su aller chercher les informations pertinentes auprès des membres de sa génération ; et à Henri Cohen qui nous a chaleureusement encouragés dans les premières étapes de ce manuscrit ; à Denise Brunelle qui, inlassablement, a rentré les récits sur ordinateur sans montrer la moindre humeur devant les innombrables versions du texte ; à Irène Lenoir et aux membres des Services financiers de l'UQAM qui, sollicités à plusieurs reprises par l'ampleur de nos besoins, y ont répondu avec la meilleure grâce ; à toutes celles et ceux qui, dans nos départements respectifs d'histoire et de sexologie à l'UQAM, nous ont offert leur soutien ; à nos amis et parents qui se sont intéressés à notre démarche, enfin à la communauté juive marocaine dont l'existence indique une pérennité à elle seule digne de toute notre admiration.

M. B.-C.
Y. C.
J.J. L.

Présentation

[Retour à la table des matières](#)

En moins de trente ans, la communauté juive la plus nombreuse du Maghreb s'est disloquée à la suite de l'émigration de la presque totalité de ses membres. Le départ de ces trois cent mille personnes du Maroc est d'autant plus frappant qu'aucune répression ouverte ne les a obligées à partir.

Peut-on alors donner un sens à un exode aussi massif ? Le parti pris de cet ouvrage est de souligner la diversité des options que ces individus ont mises en balance avant d'émigrer. En abordant l'étude d'une partie de cette communauté qui est venue s'installer à Montréal, on mettra en relief les facteurs endogènes et exogènes de cette émigration. Ces témoignages, qui illustrent des choix douloureux, donnent leur ancrage individuel au cheminement de chacun ; ils montrent bien sur quelles aspirations cet exil s'est construit. Nous avons voulu insérer cette vision forcément personnelle et restreinte de l'histoire dans un contexte plus global qui permettra de mieux situer les divers itinéraires.

Le choix de l'émigration relève de motivations complexes et peu quantifiables. Dans le cas des juifs, minorité religieuse souvent contrainte à trouver de nouveaux refuges, l'exil est entendu comme une seconde nature, qu'on déplore mais qu'il faut néanmoins constater. Pourquoi chercher ailleurs le sens d'un départ qui semble être inscrit dans une séquence donnée d'avance ? C'est qu'à ce statut d'éternel réfugié, de juif errant, l'histoire des juifs en terre d'Islam oppose une réalité plus continue, une implantation plus tenace. Mille ans de vie juive au Maroc ne peuvent être réduits à une péripétie dans une longue suite d'exils. Elle constitue un enracinement, une identité, une histoire particulière. Pourtant, c'est une rupture brutale qu'il s'agira d'analyser. Car de la compréhension de cette séquence dépend la possibilité de dénouer quelques-unes des tensions qui traversent la communauté juive du Maroc.

L'émigration qui marque la fin de l'existence d'une communauté juive au Maroc renvoie à un autre niveau au problème de l'identité de ce groupe en diaspora. Ayant, au cours des siècles de coexistence plus ou moins agitée avec les arabes, conservé les traditions ancestrales, comment les juifs marocains les aménagent-ils pour entrer dans le siècle ?

Comme c'est le cas souvent pour l'émigration en cette fin de XX^e siècle, l'adaptation au pays d'accueil coïncide avec l'adoption de nouvelles expressions de l'identité. Pour les juifs marocains, la forme traditionnelle de l'identité, liée aux écritures rabbiniques et à la communauté, se trouve largement entamée par la colonisation française. Elle coexistera de façon d'abord prépondérante, puis plus discrète, avec l'inscription laïque de l'identité dont Israël, le sionisme et la famille seront les vecteurs. Un tel transfert d'influence signifie des remaniements majeurs dans une communauté. De manière assez semblable à certains autres groupes touchés par de telles transformations, la communauté juive du Maroc réagit assez logiquement : ne pouvant exercer de pouvoir séculier dans un système politique et social traditionnel, elle « choisit » de partir.

C'est notre deuxième hypothèse : les transformations sociales et politiques contribuent à modifier sensiblement la formulation de l'identité de ce groupe qui ne sent plus la nécessité de la protection marocaine pour s'affirmer. Il peut alors envisager le départ comme une étape dans son affranchissement, un pas dans la conquête d'une nouvelle expression de soi. On verra dans les pages qui suivent comment ces lignes de force traversent les comportements collectifs, pondérées à chaque fois par des pratiques contradictoires, des ambitions utopiques, des nécessités impérieuses.

Reste à savoir pourquoi Montréal, pourquoi le Canada ? Contrairement aux autres destinations qui correspondent à des attractions compréhensibles – Israël est le référent religieux, la France le référent culturel surimposé par la colonisation –, le départ pour le Canada arrive tardivement, alors que la majorité des juifs sont déjà partis du Maroc. Ce choix s'impose en quelque sorte comme une solution de rechange aux deux autres destinations – dont la rumeur rapporte qu'elles sont difficiles. Le Canada au contraire apparaît auréolé du mythe de l'Amérique, de la liberté et de l'argent.

Pour cette moyenne bourgeoisie des villes, rebutée par les perspectives d'une insertion peu valorisante en Israël et trop niveleuse en France, le Canada s'impose d'autant mieux qu'elle en ignore les réalités. Chérissant l'espoir de monnayer à la hausse une culture française dûment adoptée, ces familles des grandes villes du Maroc décident de partir voir ce qui s'y passe. Éclaireurs et pionniers, ces groupes ouvrent la voie à de nombreux groupes qui, au plus dur des événements de 1965-1967 au Maroc, les rejoignent parce que le Canada, c'est encore le plus sûr des refuges.

Mais les problèmes ne font alors que commencer. À travers le prisme des trajectoires individuelles se lisent les ambivalences qui accompagnent le déracinement. Nous avons choisi d'illustrer ces problèmes en exposant l'imaginaire et la réflexion intime que des individus bien ordinaires se font de

leur existence ¹. Tout en évitant soigneusement de généraliser à partir de vignettes profondément ancrées dans l'histoire individuelle, on peut tirer quelque instruction à s'y confronter ². Acteurs forcés à une certaine distance par l'observation, nous proposerons quant à nous une lecture de ces récits. Il va sans dire que les conclusions qu'elle nous inspire ne doivent pas être imputées aux informateurs qui ont bien voulu s'ouvrir à nous, mais plutôt à notre propre vision des choses. Quant aux six récits de vie présentés ici, ils traduisent la logique d'individus qui, pris au miroir de leur propre aventure, ont eu recours à des bricolages réels et fantasmatiques pour en rendre compte ³.

Une histoire

L'odyssée des juifs au Maroc a commencé voici quelque deux mille ans avec les migrations des juifs de Palestine sur les pourtours de la Méditerranée. Après la destruction du premier temple de Jérusalem en 586 avant l'ère chrétienne, des juifs se trouvent de nouvelles terres d'asile en Afrique du Nord ; ils sont rejoints quelques siècles plus tard par des vagues d'émigrants chassés de Palestine lors de la destruction du second temple. Des communautés entières s'installent tant sur le littoral qu'à l'intérieur des terres, et se dotent d'institutions assurant leur autonomie financière et religieuse. La pratique du judaïsme devient visible et importante, conduisant même certains groupes de Berbères à s'y convertir.

L'implantation du christianisme comme religion d'État met un frein au prosélytisme juif, imposant ici et là des mesures discriminatoires à l'égard des juifs. La conquête vandale assure un retour à une relative liberté religieuse, aussitôt restreinte par le régime byzantin.

C'est en fait entre le VI^e et le IX^e siècles que se définira la condition des juifs du Maroc après la conquête arabe. Confronté aux autres religions, l'Islam conquérant impose le statut de *dhimmi* (ou protégé) aux adeptes des deux autres religions du Livre, les juifs et les chrétiens. Les autres minorités

¹ Ces récits, dans leur subjectivité essentielle, constituent un complément nécessaire aux études sur l'émigration et sur la communauté juive marocaine.

² Malgré les critiques formulées contre l'histoire orale – subjectivité des témoignages, sélection et élimination concomitantes d'éléments alors censurés, difficultés de vérification de l'information, déformation et idéalisation de l'information –, il nous est apparu au contraire que ces récits pouvaient nous permettre de cerner de façon différente la culture juive marocaine, perçue non plus à travers le prisme d'une construction abstraite d'un système mais à travers les yeux des acteurs eux-mêmes.

³ Trente récits de vie ont été recueillis, traduits, transcrits et traités pour cette recherche. Comme l'émigration des juifs marocains est globale (Lasry, 1986), toutes les couches de la société sont représentées. Nous avons seulement tenu compte dans l'établissement de notre échantillon des classes d'âge.

religieuses – Zoroastriens perses par exemple – étaient, elles, complètement déconsidérées et risquaient un sort beaucoup moins enviable. On retrouve dans le concept de *dhimmi* deux idées maîtresses : d'une part la reconnaissance et le respect dus à des religions qui ne sont pas aussi développées que l'Islam mais qui ont eu une existence et une fonction indéniables ; d'autre part la nécessité de leur donner un statut à part, protégé et subordonné par l'Islam qui règne en maître. Lewis (1984) étaye fort bien cette histoire, montrant à la fois la tolérance que cette coexistence implique et les problèmes de préséance qu'elle impose. Ainsi le *dhimmi* est-il marqué dans son costume, distinct comme dans son habitat séparé (le *mellah*). Il doit accepter la prééminence de l'Islam par rapport à sa religion, qu'il peut néanmoins pratiquer discrètement.

En échange de ces contraintes socio-économiques, les autorités garantissent, selon leur bon vouloir, une protection et assurent la liberté de culte. C'est ainsi que le judaïsme a développé en terre d'Islam une identité spécifique, largement influencée par la culture arabe ; la langue judéo-arabe, le folklore et même le culte de certains saints en portent les traces. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, cette configuration reste prégnante. Elle sera en partie modifiée par l'émigration des juifs d'Espagne qui, expulsés par Isabelle la Catholique au XVI^e siècle, viendront grossir les rangs de la communauté juive marocaine. Ils s'amalgament, non sans conflits, à la population autochtone dont ils influencent la culture, la langue et les traditions religieuses, surtout dans le nord du pays. Cette tradition séculaire constitue le fond essentiel de l'identité des juifs du Maroc ; il faut donc en connaître les principaux éléments.

Les qualités d'un mode de vie traditionnel : sous la protection de Dieu et du monarque

Les prescriptions religieuses régissent de façon impérative le cycle de vie communautaire traditionnel. Les autorités rabbiniques – figures charismatiques au pouvoir spirituel reconnu par les musulmans – contrôlent l'administration, la justice, l'enseignement ainsi que les institutions d'entraide de la communauté. On peut en voir la trace vivante dans les récits de nos témoins les plus âgés : ils fourmillent de références montrant une codification religieuse minutieuse des comportements quotidiens. De la naissance à la mort, le code religieux juif, auquel s'amalgament des superstitions nombreuses, détermine les gestes et définit les conduites, distinguant le permis de l'interdit. Les détenteurs du savoir religieux sont l'objet d'une vénération rarement remise en question. Leur fonction d'érudits, de conseillers, de juges et de conciliateurs leur ouvre les sphères de la vie publique et privée, pour régler les différends, rétablir la paix entre des factions rivales, dispenser conseils et admonestations. Ils assurent aussi le contact avec les autorités extérieures, en particulier en temps de crise. L'importance du religieux se reflète dans la structuration du temps qui est scandé par les fêtes et le *Chabat*. Ces moments constituent dans leur préparation et leur déroulement un temps privilégié, tant sur le plan

symbolique que social et alimentaire. Toutes les descriptions recueillies font de ces jours des périodes d'intense convivialité associée à une atmosphère de détente qui contraste avec le temps profane. Les célébrations qui marquent le mariage, la naissance du garçon ainsi que les rituels de deuil confirment l'importance du référent religieux.

Les relations intercommunautaires sont nombreuses, démontrant une grande mobilité des gens et des idées. L'extension des réseaux de parenté, le flux des visites, des migrations temporaires ou définitives, l'établissement des alliances matrimoniales forment un espace ouvert à toutes les confrontations. Il existe en effet un chauvinisme intra et intercommunautaire évident qui trahit une rivalité marquée. L'adoption par une nouvelle communauté est difficile, sinon impossible, même après une longue période. Ainsi les juifs de la zone espagnole traitent leurs coreligionnaires du sud de *forasteros*, d'étrangers. Ces oppositions se retrouvent aussi entre familles et synagogues qui obéissent à des classements et à des hiérarchies complexes. Cet écart ne débouche cependant pas sur une hostilité ouverte mais il se manifeste dans l'utilisation de sobriquets, de dictons et proverbes qui mettent en relief les défauts réciproques des membres de chaque communauté.

La parenté constitue, par son réseau serré, un milieu de protection et de conformité aux valeurs dominantes. L'individu est largement marqué par son rapport au groupe de parenté. Plusieurs générations coexistent dans un espace souvent réduit, où des dispositifs subtils sont mis en place pour assurer l'intimité des couples et les distances qui assurent le maintien de la prohibition de l'inceste. Le groupe de parenté décide du choix du conjoint, souvent avant la puberté des femmes, dont l'autonomie est ainsi limitée. Des stratégies complexes où entrent en jeu le statut familial, social et économique des futurs conjoints conduisent à des tractations intenses qui servent à vérifier les antécédents des candidats. Le mariage s'accompagne d'un ensemble de rituels prolongés, dont les plus frappants tournent autour de la nuit de noces et de la vérification de la virginité, car l'honneur familial est en jeu. La sexualité reproductrice est centrale mais laisse une certaine place au jeu amoureux. Sans qu'il ne soit jamais clairement question d'érotisme, on aborde toutefois publiquement l'aspect de la satisfaction sexuelle des époux, surtout celle des femmes qui peuvent faire grief au mari de ses insuffisances en se confiant au rabbin.

La formation du nouveau couple assure une étonnante continuité avec le passé. Elle se situe rarement en rupture avec les parents dont les décisions continuent d'être prédominantes. Lorsque le divorce est envisagé, en particulier par la femme, les contraintes familiales, sociales et religieuses peuvent se manifester avec force pour infléchir la décision.

Dans leur récit, Hannah comme Haïm relatent avec force détails l'influence de ces pratiques encore vivaces durant la première partie du XX^e siècle. Bien qu'ayant subi de nombreux changements au cours des siècles, ce modèle d'organisation familiale, établi sur la complémentarité des rôles sexuels et sur une hiérarchie des générations, restera longtemps la toile de fond du regroupement communautaire. La famille traditionnelle lui assurera identité et permanence.

Sur le plan économique, les conditions de travail difficiles maintiennent les juifs dans un certain nombre d'activités dont l'agriculture et l'élevage ; ce qui s'éloigne en partie des modèles « occupationnels » que l'on retrouve dans le monde *achkenaze*, plutôt axé sur le commerce et la finance. L'artisanat, en particulier la bijouterie, est également beaucoup pratiqué ; les petits métiers et le colportage complètent cet éventail. Les notables de la communauté assurent cependant, sur le plan du commerce local et international, des fonctions importantes, qui leur donnent accès parfois à la diplomatie et à la politique. Le Maroc connaît l'influence des juifs du prince dans la conduite des affaires.

En ce qui concerne les relations interethniques, soumises aux aléas des bouleversements politiques et des révoltes qui surviennent sporadiquement dans le royaume, la communauté juive vit dans la crainte des descentes punitives sur les *mellahs*, descentes qui dégénèrent en massacres dont la mémoire est encore vive. Les récits recueillis font souvent mention d'enlèvements de femmes, de conversions forcées et d'actes de résistance, souvent armée, contre les attaquants. À côté de ces moments éprouvants, on retrouve des éléments qui démontrent des formes de relations amicales et profondes entre les membres de ces deux communautés.

À ce mode de vie traditionnel, qui semble assurer la permanence de la communauté, la colonisation française portera un coup fatal mais non décisif – puisqu'il lui survit, comme les récits en témoignent. Pourtant, parallèlement, un ensemble de processus complexes va littéralement catapulte la communauté juive dans la modernité, la déstabilisant radicalement – l'éclatement actuel dans la diaspora en est la marque –, tandis qu'émerge une formulation plus laïque de son identité.

L'éclatement des codes traditionnels

Le déclin de l'Islam comme pouvoir politique entraîne une perversion du statut de *dhimmi*, soumis à l'arbitraire du souverain autant qu'à sa protection. Le Maroc, contrairement aux autres pays du Maghreb, n'a pas subi la domination turque et ce n'est qu'avec la colonisation française du début du XX^e siècle que l'influence occidentale pénètre dans la société. Se trouvent alors confrontées des valeurs antinomiques : le *dhimmi* moyenâgeux s'oppose dans toutes les acceptions du terme au citoyen, né de la Révolution française et

sensible à toute possibilité d'amélioration de sa condition. Les juifs se tournent aussitôt vers les promesses d'émancipation et d'égalité que l'Occident leur fait miroiter. L'Alliance israélite universelle, fer de lance de la pénétration des modèles de l'Occident dans la communauté juive, marque l'abandon progressif des comportements traditionnels. La première école de l'Alliance ouvrira ses portes à Tétouan en 1862 et son réseau s'étendra par la suite pour couvrir les grandes villes du pays. L'accueil initial n'est pas des plus enthousiastes car les programmes scolaires incluent l'étude de matières laïques, ce qui n'est pas du goût des autorités religieuses plus conservatrices. Petit à petit cependant les premières réticences sont levées et le nombre des inscrits augmente. L'établissement du protectorat français sur le Maroc, en 1912, parachève son influence.

Le processus de colonisation entraîne une nouvelle dynamique dans les rapports entre juifs et musulmans. Le traitement différent reconnu à ces deux groupes par les Français amplifie l'écart culturel. L'adoption du français, langue d'usage et de prestige, la scolarisation plus poussée, l'insertion dans les nouveaux secteurs économiques créés par le protectorat affectent profondément les structures démographiques et sociales de la communauté. Le mouvement d'urbanisation vers les grandes villes, l'éclatement du *mellah* au profit de la ville nouvelle, l'accession à de nouvelles professions et à des fonctions modernes pour certaines couches de la population vont accroître les différences socio-culturelles.

Au fur et à mesure que l'acculturation s'accroît, les contraintes religieuses les plus marquantes sont rejetées au profit d'une liberté de comportement et de pensée influencée par la France. Les récits de nos informateurs plus jeunes nés au Maroc montrent que le référent religieux perd de son intensité. Leurs parents sont beaucoup plus ambigus, voire indifférents, vis-à-vis des pratiques religieuses. Les fêtes continuent d'être reconnues mais elles ont, par rapport aux descriptions qu'en font nos interlocuteurs les plus âgés, perdu de leur résonance, d'autant plus que le code religieux ne structure plus de façon globale les conduites sociales. Le processus de colonisation a inscrit ces individus dans une temporalité marquée par la productivité et la rationalité, oblitérant d'une certaine façon le temps sacré. La vie communautaire, qui obéissait auparavant à une insertion dans un espace commun, assurant la continuité et la signification partagée des comportements, fait place à une pluralité d'options religieuses qui vont du rejet à des pratiques morcelées et incomplètes ; c'est d'autant plus vrai que les mécanismes de contrôle social basés sur la conformité se sont estompés.

Les autorités rabbiniques perdent de leur pouvoir au profit des nouveaux notables issus de milieux économiques aisés ou des professions libérales. Les institutions communautaires s'élargissent par l'adjonction d'associations volontaires, orientées vers les loisirs et les sports, qui auront un impact certain

sur la jeunesse. Les migrations entre les villes ou dans les nouveaux quartiers affaiblissent aussi la relation au groupe de parenté. Au tissu serré des rapports sociaux liés à la famille étendue succède un appauvrissement relatif du milieu côtoyé. Même si le réseau de parenté continue de jouer un rôle de support, en particulier dans les moments de crise, la famille nucléaire devient le pôle de référence essentiel. Un réalignement dans les rapports de couple donne à la femme une plus grande autonomie, qu'elle puise aussi dans son insertion au marché du travail. Le choix du conjoint obéit moins aux préférences des parents qu'aux critères d'attraction amoureuse à la suite de fréquentations directes. La dimension de maternage constitue néanmoins un point de continuité entre les générations mais l'accent est placé sur la réduction de la famille tandis que la dichotomie des valeurs appliquées aux garçons et aux filles tend à s'estomper.

Les rapports interethniques se modifient. À la symbiose judéo-arabe se substitue un sentiment d'aliénation marqué par la distanciation à l'égard des racines traditionnelles sans que, par ailleurs, l'insertion dans le monde français se réalise effectivement. Certes, pour ce qui est du travail, de l'éducation, des loisirs ou du voisinage, des relations suivies peuvent s'établir avec des Français vivant au Maroc, surtout dans les grandes villes ; mais elles ne débouchent pas sur une véritable interpénétration. Cette position de la communauté juive écartelée entre deux mondes constitue l'un des facteurs essentiels des mouvements migratoires ultérieurs ; car en fait les deux modèles, l'ancien (la protection) et le nouveau (l'émancipation), le traditionnel et le laïc, coexistent plus qu'ils ne s'excluent, créant ainsi des tensions durables dans les communautés. L'épisode de la Deuxième Guerre mondiale contribuera à renforcer un déchirement latent.

Les juifs du Maroc, comme ceux des autres colonies d'Afrique du Nord, subissent des formes de ségrégation et d'exclusion, à la suite des lois antisémites édictées par le gouvernement de Vichy, responsable du protectorat. Le roi du Maroc Mohamed V, tout en assurant à ses sujets juifs qu'ils étaient sujets marocains et donc protégés, signa cependant les lois d'exception proposées par le résident général français et n'éleva aucune critique publique à ce sujet ¹ (Abitbol, 1983). Néanmoins la question juive existe bel et bien, suscitant inquiétude et peur dans toutes les communautés même les plus protégées. Après le débarquement américain, en 1942, les juifs continuent de subir des exactions rendues possibles par les campagnes antisémites fréquentes tant dans les villes côtières qu'à l'intérieur des terres. Même après l'annulation des lois raciales en 1943, ces principes continuent de réglementer certaines

¹ M. Abitbol est catégorique à cet égard. Mentionnons toutefois que la signature de ces décrets fait l'objet aujourd'hui d'une polémique entre historiens. On peut supposer que la tradition de protection accordée aux juifs sous le statut de *dhimmi* a vraisemblablement freiné sinon rendu caduques les effets de ces lois.

attitudes comme celles du rationnement alimentaire et ce, jusqu'à la fin de la guerre. S'ils n'ont pas connu le sort tragique de l'Holocauste réservé à leurs coreligionnaires d'Europe, les juifs du Maroc ont fait cependant l'expérience amère de la précarité de leur statut pendant cette période. Avec la montée du nationalisme arabe que l'indépendance du Maroc consacre en 1956, ils prendront plus nettement conscience de la nécessité de faire des choix. Curieusement, alors que pour la première fois, l'égalité juridique leur est concédée par le Maroc indépendant, les juifs du Maroc sont inquiets pour leur avenir. Avec la création de l'État d'Israël, et sous l'influence du sionisme, la question juive au Maroc se pose avec acuité ; elle se réglera désormais par l'émigration.

La loi du retour vers la terre promise devient temporairement l'idéal retrouvé de la communauté. Sous la poussée de la foi et pour certains, beaucoup plus nombreux, du besoin, l'émigration pour Israël apparaît comme l'unique issue. Après cette première étape, aveugle en quelque sorte, le flux migratoire constant se fait plus sélectif, ponctué par les crises successives du Proche-Orient, l'arabisation progressive du Maroc et la détérioration consécutive des relations judéo-arabes. Ces facteurs, le plus souvent subis comme de vraies fatalités, se doublent de la conscience qu'ont certains juifs de pouvoir encore choisir leur destination. Pour la majorité des juifs marocains, trop contents de trouver un refuge, même incertain, il n'y a guère d'autre issue que celle offerte par Israël. Les autres s'enquière avec avidité des dernières nouvelles de ceux qui sont partis pour savoir où il leur faut aller. On décide en fonction du degré d'assimilation, de ses affinités culturelles, linguistiques, professionnelles et bien sûr familiales ; les uns, plus laïcs, sont attirés par les perspectives de progression sociale qu'offre la France à la condition, qu'ils connaissent, de s'assimiler. Mais tout le monde ne veut pas s'assimiler et surtout ne peut pas réaliser un type d'émigration finalement assez coûteux.

Ainsi, en près de trente ans, l'émigration vide pratiquement le Maroc de sa population juive qui, en 1986, se chiffre à environ 10 000 personnes. Sous le choc des transplantations, ces communautés de dispersion entament un processus complexe de réaménagement de leur identité qui passe par l'affirmation renouvelée de leur origine.

L'insertion dans ces nouveaux pôles d'accueil ne se fait pas sans mal, en particulier en Israël, où le contact avec la société israélienne d'origine européenne ou autochtone provoque des heurts profonds (Elbaz, 1979). Les disparités sociales, économiques et culturelles, trop flagrantes mais peu prises en considération, suscitent des revendications parfois extrêmes. Des mouvements contestataires comme ceux des Panthères noires d'Israël s'organisent après la Guerre des six jours ; l'appui des Marocains au Likoud constitue l'aspect plus récent de cette réalité. Les juifs marocains qui s'installent en France contribuent, avec leurs coreligionnaires d'Algérie (venus

en grand nombre) et de Tunisie, à une modification profonde du profil démographique et sociologique du judaïsme français (Tapia, 1986). Ce mouvement affecte profondément les structures communautaires juives, leurs valeurs et leurs conduites ; les modèles dominants jusqu'alors, basés sur une perspective d'assimilation ou sur une conception très étroite du judaïsme religieux, sont remis en cause. Si l'émigration vers la France et Israël sont compréhensibles compte tenu de leur référent culturel et religieux, les facteurs qui expliquent le choix de la destination canadienne restent plus difficiles à cerner. Des raisons pragmatiques rattachées aux possibilités de travail et de mobilité sociale, ainsi que des motivations plus floues associées au mythe de l'Amérique, terre de promesses et de liberté, expliquent en partie ce phénomène. Ces clichés aux réverbérations vivaces seront associés au Canada, pays dans la mouvance des États-Unis.

Une communauté

Si, dans le projet initial, la destination québécoise apparaît alléchante, la décision de partir reste basée sur une méconnaissance totale des réalités du Canada. Ce pays apparaît à beaucoup de ces émigrants sous les aspects folkloriques de la patrie de Maria Chapdelaine et des tuniques rouges, sur fond somptueux de montagnes, lacs et forêts couverts de neige. Ils peuvent aussi chanter « À la claire fontaine » ou « Ma cabane au Canada » ; mais sur les tensions entre le gouvernement fédéral et le Québec, qui se trouve alors engagé dans la revendication nationale indépendantiste, nulle référence. Pourtant, l'époque de la poussée migratoire la plus forte vers Montréal correspond à la période de la Révolution tranquille et des attentats du FLQ. Sur ce problème important aucune information ne filtre ; l'indépendance du Maroc occupe toute la scène et préoccupe plus les juifs que les conditions d'existence dans leur futur pays d'accueil. Dans ce clair-obscur, le Canada apparaît essentiellement comme une terre d'ouverture économique où il suffit « de se pencher pour ramasser les dollars ». Surtout, avantage essentiel, on y parle français ; il n'est pas besoin d'apprendre une nouvelle langue, comme en Israël. Ces perceptions, bien que partielles et incomplètes, motivent le départ pour l'Amérique ; identifiée comme le lieu d'un confort possible, l'Amérique promet paix et sécurité, loin des tumultes du nationalisme arabe, des conflits du Moyen-Orient et des renoncements à son identité propre que la France exige.

L'arrivée à Montréal est tout autre. Les tensions linguistiques agitent le Québec. La société québécoise revendique le droit à une expression complète de sa spécificité culturelle et une remise en question de son statut au sein de la confédération canadienne. Les exigences du fait français entrent en contradiction avec la domination économique qu'exerce le segment anglophone qui impose sa langue comme langue de travail. Ce choc socio-linguistique affecte profondément les nouveaux venus, dans leur insertion professionnelle, et entraîne bien souvent un déclassement social.

De plus, les découpages religieux et linguistiques du système scolaire québécois obligent les enfants, dont le français est la langue maternelle, à s'inscrire dans des écoles anglophones, ce qui creuse le fossé entre les générations. Les tensions entre les aspirations et la réalité quotidienne affectent aussi les rapports des Marocains avec la communauté juive de Montréal, anglophone dans sa quasi-totalité, imbuë de culture européenne, installée depuis plus longtemps, jouissant d'un confort économique notable appuyée par un réseau remarquable d'institutions religieuses (écoles, agences sociales et culturelles), et dont la cohésion et la force sont reconnues partout en Amérique du Nord. Les nouveaux arrivants devront-ils s'y intégrer ?

Ce n'est pas ce qui se produit, loin de là. La volonté paternaliste d'intégration de la communauté achkenaze se heurte très rapidement à l'expression de la singularité juive marocaine et nord-africaine, soucieuse de maintenir son identité, coincée qu'elle est entre la relation à la communauté juive anglophone, avec qui elle partage des référents historiques et religieux, et la majorité canadienne-française avec qui elle a des points communs sur le plan de la langue et de l'*ethos*.

Les premiers temps qui suivent l'émigration sont donc marqués par de vives tensions intercommunautaires entre les deux sous-ensembles juifs. La volonté des nouveaux émigrants de promouvoir des associations distinctes de celles du reste de la communauté juive est accueillie avec réserve, sinon une hostilité évidente ; *l'establishment* tente par diverses manœuvres de contrer les leaders, trop ardents défenseurs d'une autonomie, qu'on considère comme l'équivalent du séparatisme québécois. L'affirmation de cette autonomie se fait d'abord au nom de la différence sépharade/achkenaze, par rapport aux organisations juives d'accueil accusées d'occuper tout le champ de la représentation institutionnelle ; elles sont contestées de l'intérieur puis progressivement remplacées par un réseau propre aux juifs marocains. À la suite de l'arrivée en force d'émigrants du Maroc et du reste de l'Afrique du Nord, entre 1965 et 1967, les associations nord-africaines, en particulier l'Association sépharade francophone, prennent une envergure nouvelle ; elles tentent de concilier leur spécificité ethno-culturelle avec une collaboration et une participation aux institutions anglophones, qui se francisent en partie ou créent quelques enclaves francophones, surtout après l'arrivée au pouvoir du Parti québécois. C'est à cette période que se développe le concept de sépharade ; on se démarque du référent nord-africain pour se situer face à la culture achkenaze tout en posant sa dimension linguistique francophone. Le désir d'autonomie, légitimé et exprimé de diverses façons, se trouve renforcé par le désir d'émancipation des juifs marocains en Israël. Une solidarité implicite amène les juifs montréalais à se faire les porte-parole des revendications de leurs homologues israéliens et les confine dans leur situation d'opposants aux achkenazes anglophones.

Acte de solidarité mais aussi ressourcement salubre, cet appui de principe aux juifs marocains en Israël permet à la communauté de sortir de l'exil intérieur où elle se trouve. Ainsi se trouve légitimée la nécessité de se constituer en faction indépendante du grand frère achkenaze. La création d'une école juive de langue française, l'école Maimonide, et du centre Hillel francophone, destiné aux étudiants des universités, complètent l'institutionnalisation de cette communauté. Parallèlement, la Fédération sépharade canadienne, créée en 1973 pour regrouper les sépharades de Montréal et de Toronto, se charge des rapports avec Israël et avec les autres communautés juives. Affiliée à la Fédération sépharade mondiale, elle a pour objectif de promouvoir l'éducation et d'être un groupe de pression auprès des autorités israéliennes.

À côté de ces institutions de représentation aux échelons national et même international, plusieurs petites congrégations se développent dans différents quartiers. Elles répondent aux besoins des familles nouvellement installées dans les villes périphériques de Saint-Laurent, Côte-Saint-Luc ou Dollard-des-Ormeaux et témoignent de la mobilité professionnelle de leurs membres mais aussi d'une tendance à recréer l'esprit de clocher de naguère. Dès lors, c'est la faillite de la représentation unique dont l'Association sépharade francophone avait fait son cheval de bataille. Perdant le monopole de la représentation communautaire, et donc une partie de ses ressources financières¹, l'Association entreprend de négocier avec les leaders anglophones et francophones un nouveau contrat fédératif. À partir de 1975, sa fonction sera de coordonner les différentes institutions servant les sépharades pour les insérer dans le giron anglophone, en échange d'une aide financière. En 1976, la Communauté sépharade du Québec (CSQ) est ainsi créée, scellant la fin d'une période d'autonomie. De fait, la CSQ restera longtemps marquée par l'image d'indépendance des premiers temps, tant aux yeux des membres de la communauté qu'auprès des autres groupes ethniques de Montréal.

À ces remaniements d'ordre structurel se surimposent des clivages plus profonds qui remettent cette fois en question l'unité de la communauté. Le conflit ouvert qui oppose la CSQ au rabbinat révèle des tensions jusque-là ignorées entre les « religieux » et les « laïcs ». Pour les tenants de la centralité du religieux, l'affirmation de l'identité ne peut être assurée par d'autres que par

¹ Il n'est pas sûr d'ailleurs que la base de la communauté ait toujours suivi ou compris les enjeux qui renvoyaient plus à une lutte de pouvoir et d'influence qu'à une prise en considération des besoins ou des intérêts de la communauté. Les indices de fréquentation et de participation aux activités communautaires montrent qu'ils sont dans l'ensemble faibles. Cette désaffection est notable en particulier dans l'évaluation des leaders qui ne se soucient pas souvent d'une participation active des membres de la communauté à la prise de décisions. L'évaluation des services communautaires semble montrer qu'ils ne rejoignent plus les intérêts de leurs membres.

les rabbins ; seul le rabbinat et ses institutions en sont les légitimes représentants. Pour les partisans d'un pouvoir plus laïc, par contre, la tradition est certes importante, mais elle est périphérique au niveau des politiques et de la représentativité communautaires. Une vision plus politique et culturelle que religieuse devrait fonder le regroupement communautaire. Tout se passe comme si les vieilles oppositions, apaisées par les premiers temps d'adaptation, resurgissent, aboutissant à la rupture entre ces deux institutions. À travers ces conflits se lit la diversité des courants de pensée qui parcourent cette communauté.

Comme pour beaucoup d'autres communautés culturelles, la question de la sécularisation entraîne des conflits insurmontables parce que relevant de convictions profondément enracinées dans une conception irréductible de l'identité. On peut également penser que l'éclatement du groupe communautaire unique correspond à la nécessité de trouver une dynamique adéquate au milieu montréalais. À l'instar des « originaires de ... » ou des groupes de quartier, les regroupements locaux autour d'une synagogue ou d'un centre culturel maintiennent des relations interpersonnelles vivaces et une sociabilité de groupe établie sur des intérêts communs. Cet éclatement en groupes d'affinités laisse entrevoir un nouveau palier d'adaptation des juifs marocains à la société québécoise. En lui empruntant certaines de ses particularités, ils perpétuent en la renouvelant une coutume ancestrale illustrée par le dicton « Là où il y a trois juifs, il y a quatre synagogues ».

C'est néanmoins au niveau d'une reconnaissance, donc d'une action politique nationale, que les laïcs regroupés dans le CSQ peuvent espérer négocier et asseoir leur nouveau statut de porte-parole de la communauté. Plus que les querelles internes, les problèmes du rapport à Israël et au Maroc donnent toute son ampleur au rôle qu'entend jouer la CSQ.

Confrontée au dilemme posé par son soutien inconditionnel à l'État d'Israël et sa solidarité avec les juifs marocains ostracisés en Israël, la communauté ne peut que jouer un rôle de médiateur, lointain donc peu influent. C'est plutôt la perspective du rapprochement puis du dialogue judéo-arabe qui orientera son intervention.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la création en 1985 d'un Rassemblement mondial des juifs marocains dont la réunion de fondation a eu lieu à Montréal. Alliant la solidarité intercommunautaire à la proposition d'une paix négociée avec les États arabes, le programme du Rassemblement a l'avantage unique de mettre les juifs marocains sur l'échiquier politique. Si l'idée de leur participation au règlement du conflit israélo-arabe n'est pas neuve – elle fut maintes fois avancée par des groupes aussi divers que les Panthères noires d'Israël ou Identité et Dialogue en France –, la formule du Rassemblement l'est. La création du Rassemblement revient à l'initiative du roi

Hassan II du Maroc et de la communauté juive de son pays ; il est donc difficile pour les juifs marocains inscrits dans ce cadre de formuler des politiques indépendantes des contraintes nationales marocaines.

On peut se demander si, en acceptant implicitement ces contraintes, les juifs marocains de la diaspora engagés dans le Rassemblement n'ont pas troqué trop vite leur autonomie contre un appui politique certes prestigieux, mais peut-être encombrant. De fait, ceux qui à Montréal ont organisé les assises du congrès insistent sur leur entière liberté à cet égard et sur l'aspect non interventionniste de leur position¹. Ce qui importe en définitive, c'est la visibilité que le Rassemblement peut conférer à la communauté. Il n'est pas certain qu'elle puisse directement tirer profit d'une rencontre, pourtant éminemment médiatique, comme celle d'Ifrane entre le roi du Maroc Hassan II et le premier ministre israélien d'alors Shimon Peres ; par contre elle n'a guère le choix si elle veut accroître sa participation à la vie politique. En intervenant dans le débat sur la question du Proche-Orient et non plus seulement d'Israël, les juifs marocains tentent d'établir par le Rassemblement les règles d'une politique où ils sont partenaires à part entière. Reste à savoir si, la brèche ainsi ouverte, ils pourront s'y engouffrer pour faire de la politique aux niveaux national et provincial. C'est en tout cas une des options qu'ils se sont données.

Ainsi les institutions locales, tant rabbiniques que laïques, accomplissent un rôle essentiel d'affirmation et de transmission de l'identité. Mais alors que les problèmes communautaires sont l'affaire de quelques-uns, l'ensemble de la communauté se retrouve dans une sociabilité qu'elle a réussi à développer à Montréal.

Un ensemble de valeurs

Il est évident que la vie d'une communauté déborde largement les institutions qui sont censées la représenter. Les réseaux familiaux, professionnels et personnels génèrent une sociabilité qui assure le maintien de l'appartenance au groupe. De ce point de vue, on peut dire que cette population s'est bien adaptée économiquement et qu'elle a démontré une mobilité professionnelle importante. Une bonne partie des douze mille émigrants juifs marocains s'est regroupée dans quelques quartiers de Montréal à prédominance juive, en particulier Côte-des-Neiges ; il y a eu ensuite déplacement progressif, vers des quartiers plus résidentiels et plus huppés, des familles qui réussissaient et qui suivaient en cela l'exemple des juifs achkenazes vivant déjà à Montréal.

¹ Un tel engagement comporte le risque de se dissocier et donc de disqualifier les positions prises par les juifs marocains en Israël. Plus qu'une option politique, on répétait à cet égard qu'en aucun cas le Rassemblement ne contredirait les positions officielles d'Israël.

La plupart des indices sociologiques recueillis jusqu'ici montrent que dans l'ensemble, le défi de l'adaptation a été relevé (Lasry, 1977, 1980, 1981). Sur le plan de l'éducation, les immigrants sont très scolarisés, tant aux niveaux secondaire et collégial qu'universitaire. Sur le plan du travail, on constate une nette prédominance des professions où ils sont leur propre patron comparé à la moyenne nationale. Les juifs marocains sont bien connus dans les milieux de la mode, du vêtement et de la chaussure.

L'étude des relations sociales entre les différents groupes ethniques montre que les Québécois francophones sont jugés plus favorablement, dans le milieu du travail, que les juifs anglophones. Ils sont aussi préférés comme amis, après les juifs nord-africains eux-mêmes. Ceci semble indiquer que dans le contact interculturel il existe une affinité notable entre ces deux communautés, explicable sans doute par la langue. Sur le plan de la santé mentale, les études réalisées indiquent une bonne adaptation générale, comparable à celle de la population québécoise. Cette intégration se manifeste aussi par l'abandon, par un grand nombre d'immigrants, de la règle d'endogamie jusque-là considérée comme une des normes essentielles du maintien de l'identité du groupe. Les chiffres montrent à ce sujet une rupture marquée des jeunes générations par rapport aux schèmes en vigueur chez leurs parents. Ainsi 50 % des mariages se font avec un ou une partenaire non juif, ce qui indique une avancée nette et continue des processus d'acculturation déjà entamés au Maroc. Ce pourcentage élevé de mariages dits « mixtes » ne signifie pas toujours l'abandon du référent communautaire dans la mesure où il s'accompagne souvent de la conversion de l'un des partenaires au judaïsme.

La majorité de ces immigrants continue d'adhérer plus ou moins fidèlement aux injonctions traditionnelles ¹. Les liens familiaux et communautaires restent encore prégnants, mais leur importance varie selon l'âge des personnes interrogées et leur degré de pratique religieuse ². Les plus pieux se conforment davantage aux normes traditionnelles et continuent d'entretenir des relations étroites avec leur communauté et leur famille. Ce facteur est, par ailleurs, indépendant de la date d'arrivée au Canada et des générations. En second lieu, les individus qui sont mariés et qui ont des enfants observent mieux les règles alimentaires traditionnelles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison ; ils participent aux offices religieux et entretiennent des relations suivies avec les

¹ Bien que les personnes interrogées soient partagées presque également quant à leur pratique religieuse, 80 % d'entre elles continuent d'observer les interdits alimentaires tandis que 39,2 % seulement mangent cachère à l'extérieur ; 60,8 % respectent le *Chabat* mais seulement 21,5 % vont régulièrement à la synagogue, selon Samson et Levy (1986).

² Pour les liens avec la communauté, on peut dégager les tendances suivantes : 45,1 % des personnes interrogées participent aux activités communautaires, 65,5 % affirment que la majorité de leurs amis sont d'origine juive, 82,8 % restent en contact régulier avec les membres de leur famille, 36,8 % continuent d'utiliser fréquemment l'arabe ou l'espagnol comme langue de communication. *Ibid.*

membres de la communauté juive. Il s'agit pour eux d'assurer une socialisation en milieu juif à leurs enfants ¹.

En fait, une grande partie des émigrants, surtout les plus âgés et les parents, maintiennent, chacun pour des raisons propres, une pratique religieuse et un réseau de relations centrés sur la communauté juive ².

Nous avons choisi de présenter ici les perceptions que six juifs marocains se font de l'émigration et de leur insertion au Québec. Cherchant à saisir les raisons de leur départ, nous leur avons donné la parole pour qu'ils restituent, à leur manière, leur cheminement et la vision de leur destin. Six trajectoires, donc, choisies parmi trois générations d'arrivants, esquissent et témoignent d'un mouvement migratoire complexe, difficilement réductible à des catégories préconçues. Nous tenterons cependant de saisir comment chacune des générations appréhende son départ du Maroc et son installation au Québec. L'ensemble des trente récits de vie nous fournit le matériel documentaire de base analysé dans les pages qui suivent.

À cette étape de notre réflexion, nous n'avons pas la prétention de répondre aux multiples questions soulevées par l'implantation d'une communauté juive marocaine à Montréal. Nous voulons seulement illustrer les différentes expressions de l'identité judéo-marocaine telles qu'elles sont véhiculées par la mémoire des individus. La valorisation du cheminement individuel correspond à un parti pris méthodologique plus que théorique : les trajectoires indiquent très clairement des tendances qu'aucune prétention à la représentativité ne fige. L'émigration encore trop récente de ce groupe comme notre subjectivité nous ont conduits à faire ce choix.

Trajectoires

La nostalgie

Pour les hommes et les femmes plus âgés, l'émigration constitue à la fois une véritable coupure – il faut objectivement se déraciner, partir de chez soi – mais en même temps, la rupture réelle est effacée par le souvenir. Certes il y a eu le départ pour Montréal ; mais le monde constitué, vivant, est nettement

¹ La pratique du *Chabat* et les fréquentations familiales sont les mêmes que celles des gens sans enfants. Les sujets les plus âgés diffèrent de leurs cadets quant au respect des règles alimentaires à la maison, à la pratique du *Chabat* et à l'utilisation de la langue arabe ou espagnole, ce qui se comprend aisément à cause de leur âge. *Ibid.*

² Les émigrants plus récents sont cependant plus pointilleux sur la *kacheroute* à l'extérieur de la maison, la fréquentation de la synagogue et de leurs coreligionnaires. Les facteurs de sexe et de scolarité ne sont pas reliés à ces variables, ce qui indique qu'ils ne jouent pas de rôle significatif dans l'acculturation à la société d'accueil. *Ibid.*

celui de l'avant, altéré par un après à peine audible. L'émigration ressemble à un destin sur lequel on ne peut guère s'interroger. Peu enclins à s'expliquer les raisons de leur départ, les émigrés en subissent les effets. S'ils préfèrent nettement se remémorer leur vie passée, c'est la nostalgie qui ordonne cette reconstruction d'une vie par ailleurs entièrement ancrée dans la tradition.

Coincés entre la nostalgie du passé et la réalité contemporaine dont ils n'arrivent pas toujours à saisir le fil conducteur tant les changements sont rapides, ces gens offrent un témoignage particulièrement poignant des transplantations multiples qui sont la signature de cette fin de siècle. La soudaineté du départ, la prise de décision souvent peu rationnelle, l'enchaînement des événements qui conduisent à l'émigration sont perçus avec fatalisme. Nul décret ne les oblige à partir, mais la question du départ s'inscrit comme un corollaire naturel aux premiers jours de l'indépendance d'Israël en 1948 et de l'indépendance du Maroc en 1956.

Profondément enracinés dans leur culture, les émigrés meublent leur conscience du souvenir d'une collectivité forte et structurée qui semble continuer d'exister par delà le temps et l'espace. Leur identité est définitivement ancrée dans une tradition judéo-arabe et l'impact de la colonisation ou de l'émigration n'en a pas altéré les fondements. Personnages déracinés, au sens fort du terme, ils demeurent les derniers représentants d'une société marquée par les remous du XX^e siècle.

La famille et la communauté traditionnelle constituent le point d'ancrage essentiel de l'existence des aînés. Les figures familiales sont ordonnées en catégories qui semblent obéir à un schéma sociologique classique : celui de la complémentarité des rôles homme/femme et de la hiérarchie entre les générations. Les figures du père, de la mère et des enfants ne se croisent pas de façon égale ou réciproque : il y a un ordonnancement particulier dans les rapports que les époux entretiennent entre eux, avec leurs aînés et leur progéniture. Ainsi il semble que les hommes, quand ils sont pères surtout, occupent le sommet du panthéon social et familial : « Les femmes, à l'époque, avaient trop de respect pour leurs maris. Autrefois, le mari était le prince, le seigneur de la maison. Il ne fallait pas prononcer son nom. Tout juste si elle ne l'appelait pas Majesté... »

En prenant une épouse qui le seconde dans toutes les tâches et à qui, en retour, il porte une intense affection, l'homme forme un couple avec la femme. C'est le couple qui est investi d'un pouvoir quasi divin, dont la fonction est fondamentale dans la communauté. À lui revient le pouvoir essentiel de la pérennité d'une communauté, forme première de la survie. L'homme est donc le père, le patriarche.

Quant aux femmes, bonnes, accueillantes, toujours prêtes à rendre service, elles donnent la vie par le fait d'être mères et assurent la continuité essentielle de la communauté.

Au-delà de ce portrait idyllique, la mère gère la maisonnée et bien plus. Sans aller dans le détail de ce que tout le monde connaît de la mère juive et plus généralement du matriarcat qu'on a si souvent associé aux communautés juives, il faut souligner ce que cette présence a d'impitoyable. Il nous suffit de penser à ces belles-mères que toutes les belles-filles du monde redoutent... avant de devenir à leur tour tout aussi féroces. La mère juive marocaine n'a rien à envier à la *Jewish mother* de Woody Allen. Les récits de femmes regorgent de détails sur la cuisine, la fête, l'intérieur, les enfants qui révèlent une atemporalité remarquable. À ce niveau, la vie de l'ensemble des individus semble être fixée dans des rôles déjà prévus et qu'ils n'ont plus qu'à jouer.

Les fêtes ponctuent le temps à intervalles réguliers et saisonniers. Mais le déroulement de l'histoire personnelle est donné et connu par avance dans la tradition. À la mort du père ou de la mère, les enfants prennent tout simplement leur place, suivent leur exemple sans qu'il y ait vraiment rupture du modèle. Certes, une révolte vient ici et là déjouer certains plans, mais dans l'ensemble la transmission semble se faire sans heurts. La socialisation est entièrement faite d'admiration et de dévotion. Les garçons prennent naturellement la relève du père, deviennent les protecteurs de ceux et celles qui les entourent. Cette vie familiale n'est pas exempte de remous : décès des parents ou des enfants, grossesses répétées et souvent peu désirées, désaccords au moment du choix du conjoint. Mais tout se passe comme si les conflits que les individus vivent dans leurs familles se transposaient essentiellement dans la communauté où ils aboutissent. Même s'il est douteux qu'ils soient résolus, à ce niveau, du moins deviennent-ils l'affaire de tous. C'est donc la communauté qui joue le rôle de médiateur des conflits personnels mais aussi entre générations.

Ce sont les ressorts religieux qui servent le plus souvent à dénouer les drames particulièrement complexes. Le rôle du rabbin est à cet égard remarquable. En s'appuyant sur les innombrables mythes et récits de la Bible, il intervient de façon concrète dans le déroulement de la vie des membres de la communauté.

Ceux qui détiennent l'autorité religieuse sont essentiels et font l'objet d'une réflexion hagiographique. On leur attribue certains pouvoirs, par exemple celui de prédire l'avenir, comme les Prophètes. Juristes et conciliateurs, ils participent aux activités de la communauté et leur donnent un sens : « Il était le rabbin des fêtes, des deuils, des *bar-mitsva*, des naissances. La fête où le rabbin n'était pas là, ce n'était pas une vraie fête. » De plus, ils sont à la disposition de tous : « Il était très renommé mais, chaque fois qu'on frappait à sa porte, il était là, disponible, plein de noblesse, de chaleur, de compréhension envers les

jeunes, les vieux, les athées, les fanatiques, les corrompus. » À la piété et au sens des responsabilités s'ajoute le sens de l'équité ; le rabbin est aussi un juge qui rend des verdicts parfois teintés d'humour.

Ces guides spirituels sont secondés par des chefs communautaires « à la disposition de chacun pour le bien-être de tous » ; prêts à résoudre les problèmes intrinsèques de la communauté, ils sont aussi les garants, les protecteurs du groupe par rapport à l'extérieur. Dans les moments de crise et de danger qui périodiquement marquent les rapports entre arabes et juifs, ils sont les premiers à intervenir : « La veille de *Kipour*, les arabes avaient envahi le *mellah*. Tous les juifs étaient à la synagogue quand ils ont appris la nouvelle ; mon frère leur a dit : Kipour ou pas Kipour, vous devez défendre votre vie et ne pas vous laisser égorger comme des poulets ; on n'a pas d'armes et on n'a pas le droit d'en utiliser, mais je vous somme de casser les chaises, les bancs des synagogues et de vous battre jusqu'à votre dernier souffle. Un bout de bois ou une pierre se transforme en arme mortelle lorsqu'on a la volonté farouche de défendre sa vie. » Ces moments difficiles coexistent avec ceux, quotidiens, où l'étroite convivialité avec le monde musulman l'emporte sur le conflit.

À côté de ces figures qui prennent des dimensions héroïques, les dirigeants communautaires actuels paraissent bien ternes : « On était avec des lions et maintenant on se retrouve avec des souris. » Pour les émigrants de la vieille génération, certains d'appartenir à un peuple dont le destin transcende les contingences immédiates, il n'est même pas imaginable de se créer des racines en sol québécois. Le départ tardif pour le Canada constitue en ce sens la fin d'un parcours. Un frère, une sœur ou des enfants les y ont attirés et ils se retrouvent dans un désert social relatif puisque leurs rapports avec la population québécoise sont limités. Ils ne parlent pas toujours le français, et n'ont donc de contacts qu'avec le groupe restreint qui parle le judéo-arabe et avec leur famille, quand elle est là. Souvent coupés de leur famille qui ne les voit plus que rarement, ces aînés vivent péniblement le contraste avec la vie marocaine.

Deux récits de vie, que nous avons retranscrits presque intégralement, illustrent bien ces dilemmes. Ils témoignent d'une vie traditionnelle fortement structurée autour de figures marquantes et du rituel ; les existences s'y inscrivent naturellement, sans que jamais on cherche à en justifier ou à en expliquer le sens. Ce n'est pas la vie, professionnelle ou privée, qui domine mais plutôt l'insertion communautaire qui en scande les moments forts. Haïm raconte ses mésaventures en ponctuant son récit de critiques envers ses employeurs, les femmes, la société. Le célibat, état plus ou moins choisi au Maroc mais auquel il est contraint ici, semble être la garantie d'un libre arbitre qu'il découvre tardivement, accompagné néanmoins d'une solitude éprouvante. Hannah, quant à elle, est entièrement tournée vers le passé dont elle perçoit la disparition, ce qui l'amène à s'inquiéter de l'avenir de ses petits-enfants. Son

témoignage traduit une religiosité à fleur de peau, proche de la superstition ; mais son récit garde cette saveur unique des petits plats préparés de main experte pour une grande famille.

À l'instar de ces personnages de Isaac Bashevi Singer dont ils s'écartent par la langue et les traditions, Haïm et Hannah ont leur *dibouks*, leurs histoires incroyables, délirantes et fascinantes à la fois, que peu d'événements, pas même l'émigration, ne viennent perturber. Le *mellah* est leur ghetto, la famille leur terrain d'action privilégié et la religiosité, leur imaginaire.

Les baby-boomers ou le mimétisme

Dans un autre registre se profilent ces itinéraires plus familiers de la génération actuelle des 35-45 ans ; eux savent apparemment pourquoi ils ont quitté le Maroc. Ils l'ont fait sciemment. Les raisons ne manquent pas ; elles se superposent aux grands événements historiques : l'Holocauste, la colonisation française, la guerre entre les juifs et les arabes en Israël, l'insécurité, la peur, les petits événements de la vie, une kyrielle de faits sont cités pour expliquer le départ. Chacun les perçoit à sa façon et les expose avec force détails. Cet effort de rationalisation apparaît comme l'envers du mythe de l'âge d'or judéo-arabe de la génération précédente. La réalité a changé et il faut s'y faire, raisonnablement. On rompt avec la mentalité fataliste des aînés. L'émigration au Canada est le résultat d'une décision prise sérieusement.

Avec l'ouverture du Canada, ils entrevoient une possibilité de solution, d'abord à l'égard d'Israël. L'idéal sioniste paraît très exigeant. L'état de guerre mais aussi la discrimination envers les Marocains tempèrent considérablement les enthousiasmes. Pour qui peut ou veut éviter cette situation, le choix se pose en fait entre le Canada et la France. Ceux qui, assez nombreux dans cette génération, sont restés insensibles à l'appel sioniste ou qui ne sont pas partis avec la première vague de départs vers Israël – parce qu'ils avaient de l'argent, de l'influence ou tout simplement parce qu'ils attendaient que « ça passe » – doivent choisir entre le connu et l'inconnu, l'Europe ou l'Amérique. La France constitue indéniablement le pôle d'attraction principal pour les gens de cette génération.

Émigrer en France, où on peut acquérir facilement – croit-on – la nationalité, est matériellement assez accessible : la proximité géographique mais surtout culturelle rend l'entreprise accessible à beaucoup. Ce sera le second foyer d'émigration des juifs marocains après Israël, tant en ce qui concerne le nombre d'émigrants que la période où ils s'installent.

Quelle idée alors conduit ceux qui résistent à ces deux grosses vagues d'émigration à se tourner vers le Canada ? Une myriade de facteurs, qui vont des déceptions essuyées par les émigrants partis dans la première et la seconde

vagues vers Israël et la France, aux énormes possibilités d'emploi en Amérique, ont joué. Il est très difficile de les classer par ordre d'importance ou même de tous les énumérer. Aujourd'hui, plus encore qu'au moment de l'émigration (de 1965 à 1975 environ), les raisons apparaissent complexes.

Il faut partir, et plus vite qu'on ne l'escomptait. Pour cette génération qui a misé sur son capital culturel pour s'en sortir, l'émigration n'est pas uniquement un exil. La mobilité sociale et géographique est pour elle un véritable credo. Une grande partie de ce groupe a déjà vécu des tiraillements profonds dans son identité. Sans ébranler le fondement traditionnel du judaïsme, la colonisation française et son contrepoin, le nationalisme arabe, ont préparé une conscience politique plus aigüe. Un souffle historique passe sur la communauté qui doit se situer dans le siècle. Ces jeunes ne voient que l'absence de débouchés en France tandis que tout un continent inexploré et, leur semble-t-il, inexploité, s'offre à eux. Ce groupe deviendra le fer de lance d'un mouvement plus large et aux aspirations plus ambiguës.

Dans ce contexte, il ne faut pas sous-estimer la publicité orchestrée par la Jewish Immigrant Aid Services (JIAS) ; afin d'inciter les juifs à émigrer des pays arabes, elle annonce et vante les avantages du Canada. Solidement implantée par une communauté juive achkenaze nord-américaine toute puissante, la JIAS aidera les candidats au départ à obtenir des visas et s'occupera des premières installations. C'est la première porte entrouverte sur l'Amérique. La seconde, c'est bien sûr l'attrait de l'Amérique française. Le dépaysement sera considérablement réduit si on peut parler sa langue d'adoption, le français. Mais le climat ? Il faudra le mettre en balance avec la liberté.

L'émigration au Canada est donc le résultat d'un choix plus ou moins réfléchi, lié quelquefois à une visite touristique, à la présence rassurante de parents ou d'amis déjà installés, à un goût de l'aventure ou au contraire à une décision prise en tout état de cause, devant les possibilités d'avancement économique mais aussi social qu'offre cette terre d'Amérique mythique.

En explorant les possibilités offertes par une société d'immigrants, les nouveaux venus découvrent les multiples facettes de la liberté. Pour la plupart issus des milieux de la petite-bourgeoisie marocaine, ils parlent bien français et ont tous été plus ou moins scolarisés, les uns au Maroc, les autres en France ; ils ont un bagage culturel ou professionnel qu'ils monnayent en développant des créneaux professionnels multiples. Davantage encore s'ils adoptent d'emblée, et comme s'ils étaient faits sur mesure pour eux, les codes du libéralisme nord-américain. Nulle part on n'a vu de partisan de la libre entreprise plus convaincu qu'un juif marocain. C'est qu'outre la réussite matérielle qu'il assure à certains, le libéralisme a bien d'autres avantages.

Il signifie d'abord et avant tout l'entière liberté de culte, condition essentielle du déplacement et du regroupement communautaire à Montréal. Les premiers émigrants, qui ont bénéficié de cette tolérance, s'empressent de le faire savoir aux autres. Il est possible à Montréal de bâtir sa synagogue, d'observer ses rituels, de pratiquer librement sa religion. Certes les enfants ne sont pas admis dans les écoles francophones et les juifs du Canada ont un statut particulier : ils sont achkenazes anglophones, puissants et redoutés à la fois, ce qui n'a rien à voir avec le statut du *dhimmi* ou même avec le statut spécial des dernières années passées au Maroc. Toutes les portes sont ouvertes, tous les commerces sont possibles et exploitables : « Il y a de la place pour tout le monde. »

Paraphrasant le fameux « À nous deux, Paris ! », ils partent à la conquête de Montréal, adoptant les valeurs et les comportements locaux, acquérant rapidement le vernis d'une identité nord-américaine.

La religion n'en est plus le ciment apparent ou essentiel ; c'est surtout l'isolement, conséquence de la liberté nouvellement découverte, qui est le moteur du regroupement ethnique. Transcendant les interdits familiaux, les tabous religieux, les nouveaux émigrants se disent motivés par la liberté d'action et de pensée qu'ils découvrent au Canada : « On nous respecte ; chacun peut faire ce qu'il veut. » Pour nombre d'entre eux, c'est l'occasion de se débarrasser des dernières traces du carcan étouffant des obligations familiales et religieuses. Apprenant la liberté par mimétisme, se pensant affranchis, ils n'hésitent pas à adopter et à assimiler les valeurs ambiantes sans devoir toujours les critiquer. Les mariages mixtes n'ont jamais été aussi nombreux et les divorces se multiplient. Il faut assimiler tout, et vite.

Par son ouverture, la société nord-américaine exerce une puissante attraction sur les nouveaux arrivants, d'autant plus que durant les années 70 on assiste à des brassages internes dans la population québécoise à la suite d'installation d'émigrés venus d'horizons divers. Les questions d'identité trouvent un formidable écho dans une société confrontée à des remaniements majeurs, tant en ce qui concerne son affirmation nationale qu'au niveau de la projection qu'elle a d'elle-même. Une période riche d'interactions, d'échanges, de transparence permet aux immigrants de trouver place et confort au Québec – non sans difficultés au début. Grâce à cette ouverture inespérée, cette génération intermédiaire participe à la mise en place des institutions communautaires et comprend l'importance de s'établir comme groupe de pression structuré et de rebâtir les réseaux sociaux démantelés à la suite de l'émigration. Avidée de recréer un environnement communautaire, elle doit trouver les fondements qui lui assurent chaleur et solidarité.

Dans ce processus mimétique, les valeurs traditionnelles sont reléguées au second plan et remplacées par l'idéal commun au melting-pot nord-américain :

la réussite. Plus précisément, un idéal se profile : celui du syncrétisme entre la tradition et la modernité. La réussite personnelle inscrite dans un cadre communautaire permettrait de résoudre cette tension. Ce difficile équilibre exige de constantes acrobaties pour établir des liens d'affinité nouveaux sans pour autant abandonner les référents plus anciens, comme l'unité familiale.

Robert comme Monique sont des individus atypiques dont le cheminement reflète néanmoins des trajectoires connues. Leur particularité est bien celle de cette génération, qui ne veut être semblable à aucune autre. Le fait de vouloir « mener sa propre barque » comme on l'entend, credo de la *Me-generation*, conduit Robert et Monique à des ruptures importantes : l'un contracte un mariage mixte, l'autre n'aura pas d'enfant. Pourtant le faisceau complexe de motivations, d'engouements et d'engagements qui les amène à apprécier les bienfaits de la société canadienne n'est jamais distinct de l'affirmation non équivoque de leur identité de juifs marocains.

Les jeunes ou l'heure des choix

Pour les 20-30 ans, qui sont nés au Québec ou qui y ont émigré très jeunes, quelquefois après avoir vécu ailleurs, la question de l'émigration est ressentie différemment. N'ayant pas eu à choisir vraiment d'être ici, ils se posent le problème aigu de leur identité. Le vécu des parents et amis au Maroc est souvent corrigé par des voyages dans le pays des origines où les mythes et la réalité peuvent être réévalués. Les récits des plus jeunes dégagent une impression de plus grande angoisse dans l'expression des motivations, des désirs, de l'avenir. À l'âge d'or de leurs grands-parents, à la période glorieuse des pionniers que représentent leurs parents, succèdent seulement des interrogations. Certes, la liberté est intéressante ; mais elle n'est plus à conquérir. Elle est donnée, souvent accompagnée de confort matériel.

Après avoir fait leurs études primaires et secondaires dans les écoles juives, ils affrontent le monde plus ouvert et plus compétitif du cégep et parfois de l'université. Réalistes dans le choix de leur profession, ils s'inscrivent rarement en sciences humaines, préférant les études qui débouchent sur une carrière axée sur l'informatique ou le commerce. Un grand nombre se lancent sur le marché du travail, récoltant les uns un succès rapide, les autres de l'expérience. Ces jeunes qui restent imbus de libéralisme considèrent, comme la majorité de leurs aînés, que la réussite matérielle est importante mais qu'elle passe par l'acquisition d'une formation reconnue qui assure l'égalité avec autrui. Ils insistent particulièrement sur le fait qu'ils font partie d'une société d'immigrants où donc, non seulement ils ont une place reconnue mais à l'évolution de laquelle ils peuvent participer.

Pour certains, la relation à la société québécoise reste cependant malaisée et ne débouche pas sur une insertion profonde. D'autres, par contre, trouvent le

milieu juif marocain trop étrié et mesquin, et ont leurs amitiés ailleurs, notamment avec d'autres immigrants. Leur identité s'inscrit alors dans un terreau culturel commun, celui des « communautés culturelles », tandis que le lien à la tradition juive continue d'alimenter le sentiment d'appartenance à un même peuple. Ils se trouvent ainsi plongés dans le même dilemme que leurs aînés, tiraillés entre la tradition et la modernité, sans toutefois avoir plus de prise sur leur avenir. Ils se sentent plutôt étrangers au milieu québécois, tandis que leur identification à Israël reste idéale ; ils y vont en vacances et si certains entretiennent même l'espoir d'aller s'y installer, l'émigration n'est pas pour demain.

Apolitiques dans leur grande majorité, les jeunes ne s'engagent pas dans les luttes locales ou internationales, même en faveur des juifs ; leur participation à la vie communautaire est quelquefois suivie, mais le plus souvent sporadique. L'affirmation nationale du Québec ne les rejoint d'ailleurs guère, pas plus que l'expression de l'identité canadienne. Ils reconnaissent cependant la qualité de vie que leur assure le Québec. La formule d'un fédéralisme souple semble le mieux correspondre à leurs souhaits car il maintient à distance les formes trop concrètes d'un nationalisme dont ils redoutent les excès.

Or, en l'absence de symboles politiques évidents ou d'une culture politique propre, l'identification au pays reste superficielle, peut sembler opportuniste et ne pas déboucher sur une réflexion commune et critique. Cet accent mis sur le parcours individuel se manifeste aussi par rapport à la vie intellectuelle qui ne suscite guère d'enthousiasme, sauf en de rares occasions. Par contre, les loisirs et la danse sont beaucoup plus recherchés ; les jeunes juifs marocains reprennent en cela les modèles privilégiés de leurs compatriotes québécois.

Paisibles en somme, aspirant à une vie de couple et à la création d'une famille, ces jeunes forment une génération ouverte sur la modernité mais aussi modelée par elle. Comme ils ne se sentent pas menacés, sans doute à cause de conditions favorables à l'expression de la judaïcité, leur identité ne passe plus par une remise en question existentielle nécessitant à la limite une assimilation. Elle se vit, si l'on juge par les récits recueillis, sur un mode que l'on pourrait qualifier d'attentiste, aux dépens d'un véritable engagement dans les questions qui travaillent la société canadienne. À la périphérie des débats et des luttes, cette génération, dans son conformisme peut-être provisoire, risque de ne laisser aucune marque significative sur la société où elle vit. Se contentera-t-elle d'assurer son confort aux dépens d'une absence de vision qui limite son entrée dans la vie politique, recréant ainsi la marginalité qui avait été le lot de ses aînés au Maroc ? Ou bien saura-t-elle inverser ce repli sur soi pour inventer de nouvelles formes d'expression qui dépassent la simple quête du confort matériel ? Ces questions laissent supposer à quel point les réponses sont complexes, et les solutions imprévisibles.

En témoignent les deux récits de Michelle et Serge. Leur façon de se situer dans la seule société qu'ils connaissent, le Québec, est à la mesure du fardeau qu'ils portent : au déchirement de leurs aînés, ils opposent une feinte résolution. Ils sont Québécois d'abord. Dès l'âge de quinze ans, ils vendaient *La Presse* ou faisaient de la plonge dans les restaurants et cafés du centre-ville pour se faire de l'argent de poche ; dès qu'ils ont eu leur permis de conduire, ils se sont cotisés pour emprunter une voiture et aller passer leurs vacances aux États-Unis, à Wildwood ou Cape Cod. À vingt ans, ils se sont mis aux études ou lancés en affaires. La seule dimension vraiment juive marocaine reste leur très grande dépendance affective à l'égard de leur famille. À travers elle se lit tout l'attachement à une tradition qu'ils perçoivent comme déclinante mais dont ils voudraient assurer la permanence. En reproduisant les modèles familiaux, ils affirment la pérennité des valeurs juives qu'ils considèrent parfaitement compatibles avec le fait de vivre dans la civilisation nord-américaine. Reste à savoir ce qu'il adviendra d'un tel syncrétisme.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

Il est difficile de rendre compte de la multitude d'études consacrées aux juifs du Canada, qui sont insérées d'emblée dans le vaste ensemble américain. Références implicites de toute étude sur les juifs, même marocains, ces ouvrages donnent son contexte à la nôtre. Il n'en sera fait que brièvement mention, tant la place qu'ils occupent, les études juives en particulier, leur est déjà reconnue. À titre indicatif, nous nous bornerons ici à mentionner les travaux qui intéressent directement le sujet étroit abordé dans ce livre. On pourra se reporter pour l'ensemble canadien au livre de WEINFELD, M., W. SHAFFIR et I. COTLER, *The Canadian Jewish Mosaic*, Toronto, John Wiley and Sons, 1981.

Une bibliographie rétrospective et annotée a été consacrée aux *Juifs du Québec* par David ROME, Judith NEFSKY et Paule OBERMEIR, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1981. Pour un état des travaux, on se reportera également à l'ouvrage publié sous la direction de Pierre ANCTIL et Gary CALDWELL, *Juifs et réalités juives au Québec*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984.

Notons, bien qu'elles soient en cours, deux recherches sur les Juifs du Québec qui tentent d'aborder les problèmes dans leur globalité, historique pour Marie Poirier (UQAM, Montréal), plus anthropologique et politique pour Mikhael Elbaz (Université Laval, Québec).

La communauté juive marocaine de Montréal, malgré son jeune âge, a déjà suscité un intérêt certain auprès des universitaires. J.-C. Lasry et Esther Benaïm-Ouaknine ont fait œuvre de pionniers dans ce domaine.

ABITBOL, M., *Les Juifs d'Afrique du Nord sous Vichy*, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1983.

AMBER, P. et LIPPER, I., *Toward an Understanding of Moroccan Jewish Family Life*, Montreal, University McGill, School of Social Work, 1968.

- ATTAL, R., *Les Juifs d'Afrique du Nord. Bibliographie*, Jérusalem, Institut Ben-Zvi, 1973.
- BASHI, J., *L'acculturation des Juifs originaires des pays islamiques en Israël, mesurée par le « différentiel sémantique »*, Paris, Faculté des lettres, 3^e cycle, 1969.
- BATSHAW, H. et LOWE, B., *The Integration of Moroccan Jewish Immigrants in Montreal (1964-1970)*, Montréal, University McGill, School of Social Work, 1971.
- BENAÏM, E., *Intégration des Juifs marocains à Montréal*, monographie de la communauté juive marocaine à Montréal, Paris, Thèse de doctorat non publiée, 1976.
- « Une diaspora juive : les marocains au Québec, Dispersion et Unité », *Jérusalem*, 1977, 17, 134-145.
- « Paradoxe d'un juif, mémoire et devenir des sépharades au Québec », *Les Temps modernes*, 1979, n° 394 bis, 410-422.
- BENCHOCHAN, R., « L'identité marocaine en Israël », in *Juifs du Maroc. Identité et dialogue*, Grenoble, La pensée sauvage, 1980, 321-325.
- BENSIMON-DONATH, D., *Évolution du judaïsme marocain sous le protectorat français, 1912-1956*, Paris-La Haye, Mouton, 1968.
- BERMAN, G., NAHMIASH, D., OSMER, C., *A Profile of Moroccan Jewish Immigration in Montreal 1957-1967*, thèse de maîtrise, Montréal, Université McGill, School of Social Work, 1970.
- CHOURAQUI, A. *La saga des Juifs d'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1972.
- COHEN-EMERIQUE, M. *Aspects psychologiques de l'acculturation des Juifs marocains. Étude d'un groupe d'émigrants en France*, Paris, Université René Descartes, Paris V-EPHE, 1974.
- COLLECTIF. *Juifs du Maroc. Identité et dialogue*. Actes du colloque international sur la communauté juive marocaine : vie culturelle, histoire sociale et évolution, tenu à Paris en décembre 1978. Grenoble, La pensée sauvage, 1980.
- COLLECTIF. *Immigrants d'Afrique du Nord en Israël. Évolution et adaptation*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, Éditions Anthropos, 1970.

- COLLECTIF. *L'intégration des Juifs nord-africains en France*, Paris-La Haye, Mouton, publications de l'Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles, 1979.
- EATON, W. W. et LASRY, J. C., Mental Health and occupational mobility in a group of immigrants. *Social Science and Medicine*, 1978, 12, 1 : 53-58.
- « A comparison of the fate of North African Jewish Immigrants to Quebec and Israel. » Montréal, Hôpital Général Juif, miméo., 20 p., 1978.
- ELBAZ, A. E., *Folktales of the Canadian Sephardim*, Toronto, Fitzhenry & Whiteside, 1982.
- ELBAZ, M., « L'exil intérieur : sur les Juifs orientaux en Israël », *Les Temps modernes*, 1979, n° 394 bis, 199-250.
- « Entre l'errance et l'espoir : Les Juifs à Montréal », *Forces*, 1986, 58-61.
- FILION, F. G., *La communauté sépharade de Montréal : Une analyse ethno-historique des structures communautaires*. Département d'Anthropologie, Québec, Université Laval, 1978.
- GOLDBERG, H.-E., « The Mimuna and the Minority Status of Moroccan Jews », *Ethnology*, 1978, 17, 75-87.
- INBAR, M. et ADLER, C., *Ethnic Integration in Israel. A comparative Case Study of Moroccan Brothers who Settled in France and in Israel*, New Brunswick, (NJ), Transaction Books, 1977.
- KALLEN, E., *Spanning the Generations : A Study in Jewish Identity*, Canadian Social Problem Series, Don Mills-Longman Canada, 1977.
- LANGLAIS, J. et ROME, D., *Juifs et Québécois français. 200 ans d'histoire commune*, Montréal, Fides, 1986.
- LASRY, J. C., « Cross-cultural perspectives on mental health and immigrants adaptation », *Social Psychiatry*, 1977, 12, 1 : 49-55.
- « Mobilité occupationnelle chez les immigrants juifs nord-africains à Montréal », *Revue Internationale de Psychologie appliquée*, 1980, 29, 1-2 : 17-30.

- A critique of Demonic Explanations of Disease among Moroccan Jews in Israel », *Transcultural Psychiatric Research Review*, 1981, 18, 1 : 50-52.
- « A Francophone Diaspora in Québec », in M. WEINFELD, W. SHAFFIR, I. COTLER (Eds.), *The Canadian Jewish Mosaic*, 1981, 221-240, Toronto, John Wiley and Sons.
- « Une diaspora francophone au Québec », *Questions de Culture*, 1982, 2, 113-138.
- « Sephardim and Ashkenazim in Montreal », *Contemporary Jewry*, 1983, 6, 2 : 26-33.
- LASRY, J. C. et EATON, W. W., « The occupational mobility of North African immigrants in Montréal. » Montréal, Hôpital Général juif, miméo., 15 p., 1975.
- LASRY, J. C. et SCHACTER, E. B., « Jewish intermarriage in Montréal », 1962-1972, *Jewish Social Studies*, 1975, 37, 3-4 : 267-278.
- LASRY, J. C. et SIGAL, J. J., « Durée de séjour au pays et santé mentale d'un groupe d'immigrants », *Canadian Journal of Behavioral Science*, 1975, 7, 4 : 339-348.
- « Influences sur la santé mentale de la durée de séjour, de l'instruction, du revenu personnel et de l'âge, chez un groupe d'immigrants », *Revue Internationale de Psychologie Appliquée*, 1976, 25, 3 : 215-223.
- « Mental and physical health correlates in an immigrant population », *Canadian Journal of Psychiatry*, 1980, 25 : 391-393.
- LASRY, J. C. et TAPIA, C., *Diasporas contemporaines des Juifs du Maghreb* (à paraître). Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- LEIBOVICI, S., *Chronique des Juifs de Tétouan (1860-1896)*, Paris, G. P. Maisonneuve et Larose, 1984.
- LÉVY, S., « La communauté juive dans le contexte de l'histoire du Maroc du XVII^e siècle à nos Jours », in *Juifs du Maroc, identité et dialogue*. Grenoble, La pensée sauvage, 1980, p. 105-152.
- LEWIS, B., *The Jews of Islam*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1984.

- MODOLFSKY, N., *The Economic Adjustment of North African Jewish Immigrants in Montreal*, thèse de doctorat, département d'économie, Montréal, Université McGill, 1969.
- SAMSON, J.-M. et LÉVY, J., *Valeurs d'un groupe d'émigrants juifs francophones à Montréal*, Montréal, Rapport de recherche, UQAM, 1986.
- SHOKEID, M. et DESHEN, S., *The Predicament of Homecoming : Cultural and Social Life of North African Immigrants in Israel*, New York, Cornell University Press, 1974.
- TAPIA, C., *Les Juifs sépharades en France, 1965-1985*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- TOLEDANO, J., *Le temps du mellah*, Jérusalem, Éditions Ramtol, 1982.
- VALENSI, L. et UDOVITCH, A. L., *Juifs en terre d'Islam. Les communautés de Djerba*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1984.
- WORLD JEWISH CONGRESS. *Proceedings of the Seminar on the Muslim – Jewish Relation in North Africa* – New York, World Jewish Congress, 1975.
- ZAFRANI, H., *Études et recherches sur la vie intellectuelle juive au Maroc, de la fin du Quinzième au début du Vingtième siècle*, Paris, Geuthner, 1972.
- *Mille ans de vie juive au Maroc*, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1983.

La nostalgie

CHAPITRE I

Haïm

Les juifs au Maroc : une histoire mouvementée

[Retour à la table des matières](#)

Les habitants du Maroc, en ce temps-là, étaient des Berbères. Les juifs étaient venus au nombre de 40 000 sur des voiliers, par la Méditerranée. Ils ont franchi le cap Spartel en longeant les côtes de l'Atlantique et ils ont débarqué à Tiznib, Tiznib Aït Bou Asram. Les Berbères les ont bien reçus. Eux ont trouvé que les Berbères étaient des idolâtres qui adoraient le feu ; ces juifs leur ont appris à adorer Dieu. Les Berbères ont dirigé ces juifs par catégories dans différentes régions, et c'est là d'où viennent leurs noms : Aït Thôb, Aït Moussa, Ait lshaâh, Aït Mohlouf. C'était le nom des juifs qu'ils ont trouvé chez eux. Ces derniers ont gardé leurs traditions, leur religion, ils ont construit des synagogues, ils ont fait des *sifré Tora*. Ils se sont adonnés à la *Tora* et aux métiers. Ils faisaient de la bijouterie, des babouches, des selles en cuir pour les chevaux, de la broderie en fils d'or pour les caftans, et de la médecine par les herbes. Parmi ces juifs, appelés par la suite juifs autochtones, il y avait de grandes lumières. R'bi Hachoune Elfassi était l'un d'entre eux. Les juifs d'Espagne étaient très évolués, mais ils venaient puiser dans le savoir de ces juifs dits autochtones. R'bi Ishaâh Hachoune Elfassi a fait le troisième *Talmud*. Parce que nous avons trois *Talmud* : le *Talmud* Babli, le *Talmud* Yéroushalmi, et le *Talmud* Harif. À la même époque que lui, il y avait R'bi Azoulaï. Maïmonide était venu à Fez pour puiser dans le savoir de ces rabbins de grande érudition.

Maïmonide, vous le savez, était un grand docteur, un grand savant ; il s'appelait Moïse ; on dit que de Moïse à Moïse, il n'y a pas eu d'autre Moïse. Il avait le don de tout. Les arabes le respectaient parce qu'ils voyaient en lui une figure spirituelle. Il connaissait la littérature arabe d'une façon extraordinaire. On le prenait même pour un arabe. Il était mystérieux. Il avait fabriqué douze plafonniers en cuivre, et ces plafonniers sonnaient l'heure. Le jour où il est parti, ils se sont arrêtés de sonner.

En 1907, les Français avaient déjà débarqué à Casablanca. Il leur fallait rentrer à Fez puisque c'était la capitale du Maroc à l'époque. C'était là où il y avait la royauté. Il fallait trouver une façon pour que le roi du Maroc signe le protectorat. Les Français avec la complicité du *Glaoui* ont détrôné et déporté Moulay Abdel Aziz, qui ne voulait pas signer le protocole d'accord du protectorat français sur le Maroc. Ce deuxième roi qu'ils avaient mis à la place de Moulay Abdel Aziz n'a pas voulu non plus signer et il a été déporté dans une île près de Marseille.

C'est à cette époque-là qu'il y a eu un *tritl*. Les arabes, les bledards sont descendus sur le *mellah* de Fez, ils ont pillé, massacré, violé les femmes des juifs. Les juifs sautaient de terrasse en terrasse, ramassaient les enfants et les jetaient à d'autres juifs qui les recevaient dans une couverture. Eux, ils s'accrochaient et glissaient des terrasses tant bien que mal. Ils fuyaient tous vers le cimetière où ils se cachaient. Le cimetière était à côté du palais du roi et c'est après qu'il y a eu un ordre pour que tous les juifs rentrent dans son palais. Les juifs sont rentrés dans le palais et ils y sont restés plusieurs jours ; les riches arabes de Fez qui étaient contre ce qui était arrivé sont venus avec des chevaux chargés de ravitaillement. Tout arabe qui avait des relations commerciales avec un juif lui a apporté des habits, de la nourriture et tout ce dont il avait besoin. À cette époque-là, les juifs avaient des armes ; ils se sont défendus jusqu'à épuisement des munitions. Il y a eu six cents morts parmi les juifs : des femmes, des enfants, des vieillards. C'est après que les troupes françaises sont rentrées. Elles ont fusillé tous ceux qui avaient pillé. Elles ont fusillé de mille à mille cinq cents arabes, et après on leur a coupé la tête. Les juifs ont mis du sel sur ces têtes-là et les ont clouées à leur porte pour faire peur aux arabes. C'est pour cela qu'on a appelé *mellah* le quartier des juifs ; ça vient du mot *melh*, sel. Ils salaient ainsi les têtes coupées des gens révoltés contre le roi.

D'après ce que feu mon père m'a raconté, les Français ont dit aux juifs de faire une déclaration de tout ce qui avait été pillé, volé et saccagé. La France a donné ordre d'indemniser les juifs victimes du *tritl*, et les juifs de France ont ramassé une bonne somme d'argent qu'ils ont donnée au grand rabbin pour la distribuer à ceux qui avaient été pillés. Tout ce qui a été volé, d'autre part, a été entreposé chez moi, mais personne ne pouvait rien récupérer. C'est le service des séquestres qui les a ramassés. La France en a indemnisé certains, mais les sommes ont été mal réparties.

À cette époque, les juifs avaient plusieurs citoyennetés. Il y avait des juifs qui étaient sujets français, ou sujets espagnols, sujets allemands, ou sujets anglais.

Quand vous faisiez commerce avec la nation française, espagnole, anglaise ou allemande, vous passiez automatiquement sous la protection de cette

nation ; comme vous protégez leurs intérêts, eux à leur tour, ils vous protégeaient. Il y avait beaucoup de juifs de Fez qui étaient des protégés d'autres nations.

Fez en a profité en ce sens que toutes les ambassades se trouvaient dans cette ville, et comme l'Allemagne avait perdu la guerre, les juifs ne voulaient plus garder la nationalité allemande. Ils l'ont alors convertie en nationalité française. Comme la France assurait le protectorat au Maroc, les juifs de Fez se sont fait naturaliser Français pour être bien avec elle. C'est pour cela que pendant la guerre on venait mobiliser les juifs dans le *mellah* de Fez. Ils étaient devenus Français par naturalisation.

Mais cela n'a pas duré longtemps. Un consul italien a dit au roi : « Si ça continue comme ça, vous allez perdre tous vos sujets. Tous les arabes vont devenir sujets des autres nations et vous n'aurez plus de sujets à vous. » Une fois que le roi a su qu'il y avait la naturalisation et que les Français pouvaient entraîner tous ses sujets, il l'a interdite. Mais ceux qui étaient déjà naturalisés le demeuraient, et c'est à partir de ce moment que l'interdiction a pris effet.

La vie de famille

Mon père était aisé. Grand commerçant, il était distillateur pour les tavernes. Il faisait soixante-dix jarres de vin par an dans la cave, des vins de toutes sortes. En hiver il vendait ce vin, et en plus il avait un autre commerce de tissus.

Mon grand-père était le premier distillateur de vin. Il avait cette affaire avec Hillel Benchimol qui a apporté des machines de Tétouan ; mon grand-père avait la taverne. Dans cette taverne on fabriquait le vin. On avait fait venir des pressoirs d'Europe et on avait construit des cuves. Dans les cuves, les ouvriers mettaient le raisin qui venait des régions de Fez et de Meknès, réputées pour l'excellence de leurs vignobles. On faisait plusieurs sortes de vins. Le premier on l'appelait *srâb elm'tal*, le second *elm'tboh*, le troisième *m'sloh*.

Tant qu'il y avait le roi sans le protectorat, on ne payait pas de taxe, mais dès qu'il y a eu le gouvernement français, ils ont sorti une loi ; pour le vin qui dépassait 140, il fallait payer la taxe. Autrement c'était considéré comme une fraude. Les vins étaient très forts et quand on prenait un verre on ne pouvait pas en prendre un second. Pour la *mahiya*, on était obligé de payer huit francs par litre de taxe, jusqu'à 40°.

Le gouvernement français avait fait venir de grands alambics, et ces alambics étaient loués par soumission. On avait fait notre soumission, et on faisait de la *mahiya* avec des figues, des raisins secs, de la cire d'abeilles. Mon grand-père, à ce qu'il paraît, faisait même la *mahiya* avec les coquelicots, parce

que le pollen du coquelicot contient un genre de narcotique qui endort le mal. Il donnait gratuitement cette *mahiya* aux malades. Il faisait aussi la *mahiya* à partir de plantes, qu'on appelle en français l'arquebuse ». Il ramassait plusieurs plantes, qu'il préparait comme la *mahiya*, et il administrait ce breuvage aux malades. C'était d'abord mon grand-père qui avait fait ce métier-là, et mon père avait appris en le regardant. Si moi j'avais été grand à ce moment-là, on aurait monté une grande usine comme Delmarre.

Mon grand-père était un type extraordinaire sans être jamais allé à l'école. Ma grand-mère était d'origine de Meknès ; c'était la fille de R'bi Yahacob. Elle et sa sœur étaient venues en pèlerinage à Fez. Mon grand-père l'a vue ; comme elle était très belle, il lui a dit : « Ce n'est pas la peine de retourner à Meknès, restez-là, je vais aller chez votre père vous demander en mariage. » Il a été voir ses parents qu'il a amenés chez lui à Fez où ils ont célébré le mariage.

Ma sœur Hannah était très religieuse ; le vendredi à trois heures de l'après-midi, elle quittait le magasin, bien qu'il y ait eu avec elle des juives qui travaillaient le samedi ; mais le patron avait beaucoup d'estime pour ma sœur. Il disait : « Il va venir un temps où ces gens vont oublier tout ça », mais il avait de l'admiration pour elle. Le samedi soir, dès qu'on allumait, elle allait remplacer les heures qu'elle avait manquées le vendredi ; chez nous à Fez, le vendredi soir on sonnait deux fois le *chofar*. La première fois, les rabbins sonnaient le *chofar* pour prévenir que c'était l'heure de porter la *shéna* au four et la deuxième fois, c'était pour allumer les lumières du *Chabat*. Toute activité devait s'arrêter car il fallait sanctifier le *Chabat*. Ce *chofar* on l'a sonné tant qu'il y a eu des juifs au *mellah*. Les mêmes habitudes ont continué quand bien même beaucoup de juifs sont allés habiter dans la Ville Nouvelle. Là on a observé les mêmes traditions, on a eu les mêmes grandes synagogues, les mêmes prières. Les coutumes n'ont pas du tout changé. Le jour de *taanit adibour*, les hommes qui vivaient dans la Ville Nouvelle venaient au *mellah* prier dans les grandes synagogues de R'bi Salomon Danan. Le jeûne se passait de la façon suivante. Le matin on prenait un café ou un thé avec un petit morceau de galette. On ne mangeait rien de toute la journée ; on buvait du thé, mais on ne parlait pas, on priait. On ne parlait pas pour ne pas dire du mal de son prochain. On priait toute la journée à la synagogue, et on distribuait beaucoup d'argent. Les rabbins étaient très écoutés. Il leur suffisait d'envoyer une lettre dans les synagogues pour que tout le monde se conforme à leurs directives.

Dès le premier *chofar*, les magasins du *mellah* fermaient instantanément. Le rabbin pouvait envoyer en prison le juif qui ne fermait pas son magasin. Il faisait un rapport au pacha, qui l'envoyait chercher aussitôt. Les juifs qui habitaient la Ville Nouvelle faisaient ce qu'ils voulaient, mais parmi eux il y en avait un grand nombre qui fermaient. Moi j'étais dans la Ville Nouvelle, j'avais une bijouterie et mon meilleur jour de vente c'était le samedi, mais je fermais

quand même. Ça ne m'ennuyait pas. J'ouvrais le dimanche matin et je récupérais non seulement ma recette du samedi, mais mille fois plus. Dieu nous a toujours aidés.

Avant le *Chabat*, on achetait beaucoup de fruits frais, et on faisait trois plats pour le vendredi soir. On cuisait d'abord le poisson avec des piments rouges un peu piquants. On faisait de la soupe, soit une soupe de pois chiches, soit une soupe de poulet aux petites nouilles *douida* faites à la maison et le troisième plat était des boulettes de viande aux cardes ou aux céleris. On préparait aussi du poisson frit. Vendredi soir, on se réunissait tous autour de la table. Après le bain, on était transformés. On allumait les bougies et tout le monde était habillé pour le *Chabat*. La tête couverte, le père revenait de la synagogue avec les enfants. On lisait *Chalom alehem* : « Nous sommes accompagnés par des anges, qui sont des séraphins – *Malahé Hacharet* – », on arpentait les pièces en lisant le poème 'Chalom alehem' trois fois pour, que ces anges soient avec nous à table, pour qu'il n'y ait pas de mauvais esprit qui nous bouleverse ou qui nous gâche le *Chabat*. On se mettait à table pour manger des plats plus riches que pendant la semaine. On discutait, on chantait des *pyoutim*, on rigolait. Les filles savaient chanter ces poèmes aussi bien que les garçons.

Le matin du *Chabat*, on se levait tous de bonne heure pour prendre un thé ou un café sans manger ; et on s'en allait tous prier à la synagogue avec le livre et le *talit*. Au *mellah* de Fez il y avait trente-trois synagogues. Dans chaque quartier, il y avait une synagogue ancestrale. Même les places où on s'asseyait ne changeaient jamais. On s'asseyait à l'endroit où s'étaient assis nos pères et nos ancêtres. Les fidèles formaient une seule famille. On se connaissait ; telle famille était là, telle autre ici. Si quelqu'un était malade et n'avait pas pu venir un samedi à la synagogue, nous allions tous le voir. S'il mourait, toute la synagogue allait pendant l'année suivante faire la prière chez lui à la maison. Et c'était réciproque pour chacun d'entre nous. Les membres de la synagogue étaient comme des membres de la famille.

Pour le samedi midi, on faisait la *shéna* avec la *arissa*, avec du riz ou avec du blé, dans des petits sacs de tulle. On faisait énormément de salades, salades cuites et salades fraîches. Il y avait du bon vin et de la *mahiya*. On se rendait visite entre familles, l'un allait chez l'autre, sans invitation. On recevait des visites à l'improviste. Les femmes allaient voir les malades dans les maisons, les hommes aussi allaient soit voir les malades, soit prendre un apéritif, comme ça, à la bonne franquette. On allait porter des *al slâma ou barouh aba* à une tante, à une cousine ou à une voisine. On vous faisait asseoir à table, on vous servait l'apéritif dans la joie, les rires, heureux de vous accueillir et de vous servir sans avoir rien préparé spécialement pour vous. Pour le *Chabat*, qui ne faisait pas quelque chose d'extra, de spécial ? Tout le monde était prêt à recevoir, même les plus humbles, les plus modestes, les plus pauvres. Très

souvent les familles se réunissaient, apportaient leurs *shénas* et les mangeaient ensemble.

On avait un grand patio, un grand vestibule au milieu, et les femmes s'invitaient l'une l'autre : « Venez, entrez chez nous. » On entrait chez elles prendre le thé. On faisait la *havdala*, on faisait le *géfen* tous en chœur, on chantait, on tapait dans ses mains pour célébrer la sortie du *Chabat*, et souhaiter que la semaine à venir soit une semaine de joie, de paix et de bonheur.

Les rencontres

C'est dans ces réunions de *Chabat* et des fêtes que se tramaient les unions des jeunes filles avec les jeunes gens. Par exemple, j'ai un fils, et quand je vois la fille de ma belle-sœur ou de ma tante, je me dis : Tiens ! cette fille-là, je la voudrais bien pour mon fils ; et la mère de la jeune fille dit aussi : « J'aimerais bien le garçon de Untel pour ma fille. » C'est comme ça que les unions se décidaient, il y avait des demandes en mariage officielles sans que les principaux intéressés le sachent.

Après on le disait aux enfants, ça faisait son chemin dans leurs têtes, ils se fréquentaient, s'aimaient innocemment, et la jeune fille commençait à parler à son cousin sans penser à mal. Chez nous on se fréquentait, mais juste avec les yeux, pas le toucher. Ça a été comme ça, et ça a été des amours qui ont bien tenu. Quand ils atteignaient l'âge de quinze ou seize ans, c'était déjà inscrit dans leurs têtes. Et c'est ainsi qu'on faisait des mariages d'amour. Leurs vœux se réalisent par la suite, parce qu'au milieu il y a la sincérité et il y a le *Qidouch Hachem* – les choses religieuses se réalisent par miracle. Ils ont de beaux enfants, parce que le garçon est vierge, la fille est vierge. Ils gardent toute leur force physique et naturelle entre eux, ils profitent l'un de l'autre, et le bébé naît avec des joues roses, avec des forces. Il n'y a ni vitamine ni rien. Il suffit que la mère lui donne le sein. Ils avaient de huit à dix enfants, plus beaux les uns que les autres. Voilà comment c'était.

Ce n'est pas comme maintenant où les enfants sont épuisés ; la fille est épuisée par la fréquentation de Pierre et Paul, et à la fin son corps devient une loque. Voilà la différence entre l'époque ancienne et aujourd'hui.

Moi j'ai connu une jeune fille dans ma jeunesse. Elle portait une robe à pois minuscules. J'attendais l'heure de la sortie de l'école rien que pour la voir ou qu'elle me voie. C'était une fille de bonne famille. En ce temps-là, moi je n'avais pas de grands moyens, j'étais un petit employé tout juste sorti de l'école. Je me disais : Comment vais-je faire pour marier cette fille ? Peut-être que chez elle ils sont comme ceci et comme cela. Ça a été une bêtise de ma part,

parce que ces familles-là cherchent des gens sérieux, même pour les aider, même pour les renflouer. Mais qui pourrait nous donner cette expérience d'aujourd'hui ?

La foi, soutien de la vie

Nous, nous souffrions parce que nous vivions les deux époques. La nouvelle génération n'a pas vécu, n'a pas goûté cette vie qu'on avait, pour connaître et comprendre la différence. Voilà le problème. Eux, ils sont ignorants, ils ont de l'instruction mais ils ne sont pas allés à l'école de la vie. Ils ne savent pas vivre. Ils sont endoctrinés pour apprendre à devenir des scientifiques. N'importe qui peut apprendre des choses comme ça, forcées. Nous, on avait une force spirituelle, on avait une éducation de nos parents qui, même s'ils portaient la *chéchia*, avaient plus d'instruction et plus de savoir que ceux qui fréquentent les grandes écoles aujourd'hui. Même les rois faisaient appel à eux pour les conseiller ; ils avaient quelque chose, la spiritualité, la *chéhina*. Ils passaient leur samedi dans les règles. Soixante-dix pour cent des juifs d'aujourd'hui sont des profanes. Ils vont allègrement faire leurs achats dans les magasins ; et on va faire la prière ensuite, et on croit avoir fait son *Chabat*. Dieu n'accepte pas ça. Dieu a dit : « Je déteste vos samedis et vos jours de fête profanés. »

Moi je n'ai jamais travaillé ni les jours de fêtes ni les samedis. Combien de fois j'ai été renvoyé de ma place pour cela ! Et le lendemain j'ai toujours trouvé une autre place. Jamais je n'ai manqué d'argent. Depuis que j'ai quitté l'école, j'ai toujours eu de l'argent dans mes poches. Il fallait le dépenser pour en gagner d'autre, parce que si je ne le dépensais pas, Dieu ne m'en donnait pas.

Si les jeunes d'aujourd'hui partageaient avec nous cette foi qu'on avait, s'ils nous écoutaient ! Parce qu'une fois nous partis, *hala snin touéla*, ils trouveront le vide. Ils vont se mordre les doigts, parce que même nous qui avons reçu cette éducation de nos parents, nous le regrettons. Chaque fois que nous pensons à eux, nous avons les larmes aux yeux. Moi, je me souviens de ma grand-mère maternelle. Elle est morte à quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-sept ans. Il ne se passait pas un jour sans qu'elle ne vienne voir sa fille, ma mère, parce que c'était la dernière, religieuse comme elle. On a appris qu'elle était au plus mal un jour de *Roch Hachana* ; on est allés la voir, avec un neveu à elle, après la synagogue ; pendant qu'on lui parlait elle a dit : « Il faudrait que j'écoute le *chofar*. » On a fait venir un type avec le *chofar*. Elle l'a écouté, et elle s'est tournée vers mon père en disant : « *Halhar*, ne l'oublie pas, fais attention à elle », et son âme est sortie. Vous voyez comme elle est morte, comme une bougie qui s'éteint, pendant qu'elle parlait, elle avait encore ses dents d'en haut et ses dents d'en bas. Elle avait une éducation extraordinaire. Quand on se souvient d'elle, c'est avec beaucoup d'émotion.

Avant de mourir, mon grand-père, qui n'était pas très vieux, dit à mon père : « Vous allez m'emmener au cimetière passer huit jours. » Il était malade à ce moment-là. On l'a transporté dans une chambre à côté de R'bi Haïm Cohen où on a installé le lit.

Il y avait une grande chambre au cimetière, avec l'eau courante des toilettes, tout ce qu'il fallait. Comme il n'était pas à la prière samedi, le *chamach* de la synagogue nous a demandé pourquoi. On lui a dit qu'il était malade ; après la prière il a annoncé à tout le monde : « *Kouneu ala bal*, Haïm est malade, et il faut que vous alliez le voir. » Toute la synagogue est montée au cimetière pour le saluer, et lui souhaiter *maendek bas*. C'était l'habitude dans toutes les synagogues ; si un membre de la synagogue avait un garçon ou une fille, toute la synagogue allait lui dire *besiman tov*, même sans boire ni apéritif ni rien. C'est comme ça, on doit honorer chacun. Alors quand on a été le voir au cimetière, dans cette grande chambre, mon grand-père a dit à mon père : « Tu vois ce tombeau en face, pas ce grand-là, celui-là à côté ; vous allez me faire une petite fenêtre pour laisser entrer le soleil. N'oubliez pas de mettre l'or. » Avant d'enterrer les morts on fait les *haqafot* et on jette trois grammes de copeaux d'or aux quatre coins de la tombe.

C'est une vieille coutume. Un jeune homme endormi peut rêver qu'il est avec une femme et en éprouver du plaisir ; il peut jouir et être de ce fait impur. Dans la croyance populaire, cette femme avec laquelle il a cru coucher est une *sid* ; parce qu'elle a eu du plaisir avec lui, c'est comme si elle était enceinte de lui. On a peur que ces mauvais esprits ne le suivent au moment de sa mort. On leur jette de l'or afin que les enfants d'Abraham qui sont nés d'autres femmes, à part Haïm et Rebecca, s'éloignent de lui.

C'est là leur part d'héritage pour les faire fuir, pour ne pas qu'ils le suivent jusqu'au cimetière. Et c'est pour ça que quand on emmène un mort, ses enfants ne doivent pas suivre le cercueil ; on les fait passer par un autre chemin et par une autre porte. Parce que ceux qui peuvent sortir d'on ne sait où peuvent revendiquer l'héritage. Les mauvais esprits bouleversent toujours.

Pourim

Une ou deux semaines avant *Pourim*, les femmes se mettaient à préparer des gâteaux, toutes sortes de gâteaux aux amandes, des galettes. On faisait venir des *fatmas* pour faire le couscous frais à la main. À l'époque, on distribuait des gâteaux aux enfants comme cadeau. Peut-être n'avaient-ils pas l'idée d'acheter des jouets.

Pour *Pourim*, les gens achetaient un coq, et le faisaient castrer. Castré, il ne fait plus de cocoricos et les femelles ne l'intéressent plus. On l'engraissait avec

des fèves qu'on faisait tremper dans l'eau toute une nuit et dont on le gavait, morceau après morceau. Nos grands-pères lui faisaient passer aussi un peu d'oignon de façon à faciliter la digestion des fèves et on le mettait après dans un couffin, parce qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses pattes tellement il devenait lourd. On suspendait ce couffin dans l'obscurité, car selon eux, il engraisait plus de cette façon. On attendait la veille de *Pourim* pour l'égorger comme un mouton. Il y avait des familles qui engraisaient deux coqs en même temps et d'autres qui n'en engraisaient qu'un seul.

Pourim était une grande fête. On jeûnait à partir du soir. Les femmes prenaient un bain, se coiffaient, faisaient *souak*, se mettaient du *khôl* aux yeux. Tout ceci en souvenir d'Esther ; la reine Esther avait fait la même chose avant d'entrer chez le roi Assuérus, et Dieu l'avait aidée. Le roi l'avait appelée, elle était devenue pour lui une déesse. En souvenir de ce geste, puisqu'elle était prête à donner sa vie pour sauver le peuple juif, nous devons toute notre vie nous souvenir d'elle, et lui faire cet honneur de façon à ne rien oublier de nos habitudes et de nos coutumes. Esther, ce n'était pas son nom ; elle s'appelait en réalité Hadassa, ce qui veut dire le myrte. Assuérus lui a donné le nom d'Esther. C'était le nom d'une idole, Astoria, une idole de l'époque parce que c'étaient des païens. Mordehaï ne portait pas son nom véritable. Il s'appelait Yéhudi, et on lui a donné le nom de Murdok, c'était une idole aussi. Le roi Assuérus aimait tellement Esther et Mordehaï qu'il leur a donné des noms d'idoles.

Alors, pour revenir à *Pourim*, la veille on jeûnait mais le lendemain on mangeait du *berkouks*, un genre de gros couscous fait à la main, arrosé de lait avec une noix de beurre et du *casbor*. On en donnait à toute la famille. Les enfants prenaient les gros bols, et ils allaient les distribuer à la famille. On se devait de partager et d'échanger des cadeaux comestibles, et de l'argent. L'après-midi à trois heures, on faisait une *seouda* spéciale qu'on appelle « deuil de Hamman ». On mangeait un pain où il y avait deux œufs qui représentaient les yeux de Hamman, du poisson, une omelette et des olives. C'est comme ça qu'on commémore la mort de Hamman et de ses enfants. Parce que Dieu a dit : « Quand il arrive un malheur à votre adversaire, il ne faut pas se venger. » Alors on ne doit pas boire de vin, rien que de la *mahiya* ; parce que le vin on le boit dans la joie, et la *mahiya* on la boit dans le deuil.

Une fois qu'on avait fini de manger, on mettait ces choses-là de côté. Le soir on faisait la grande *seouda* d'Esther : il y avait de l'*entria*, des pâtes aux œufs qu'on faisait à la maison, du poulet, des boulettes de viande aux cardes, du riz au bouillon de poulet et à la cannelle. On prenait le thé à la menthe ensuite, avec toutes sortes de gâteaux. Tout ceci en l'honneur d'Esther.

Pourim était surtout la fête des enfants. Chaque chef de famille faisait le tour des maisons pour distribuer de l'argent aux enfants. À mon époque, on

touchait dix sous ou un franc, cinq francs au grand maximum. Un oncle qui n'avait pas d'enfants nous gâtait particulièrement. Dans la religion, on devait donner obligatoirement, même à sa femme. Le minimum qu'il fallait donner, c'était la valeur de trois œufs. On devait envoyer de la nourriture aux pauvres : trois plats avec des salades et du vin, tels que nous les mangions nous-mêmes, de façon à ce qu'ils partagent notre joie avec nous. Certains donateurs faisaient ça en grand. Ils avaient leur liste, et ils envoyaient pain, vin, gâteaux dans ces maisons. Matilia Moulay – que Dieu ait son âme – faisait tout ça. Le lendemain on célébrait *Soussan Pourim*, parce qu'on avait encore beaucoup de plats à manger, alors on se réunissait de nouveau.

Pesah

Une fois passé *Soussan Pourim*, les femmes commençaient l'astiquage de la maison pour *Pesah*. Il fallait enlever ses chaussures avant de rentrer dans les pièces de crainte que les semelles ne transportent des miettes de pain, il fallait manger dans un coin de la maison et rester là de crainte de laisser tomber des miettes. C'était une surveillance extraordinaire. Ça dépassait les limites même de ce qui est écrit dans la religion, tellement nos femmes avaient hérité de leurs parents et de leurs ancêtres les principes et l'observation stricte des préceptes de la *Tora*. Je ne pense pas qu'aujourd'hui on puisse trouver encore des choses comme ça, mais c'est grâce à ces traditions et c'est grâce à ces habitudes que notre religion a été sauvée pendant deux mille ans même dans la diaspora ; *l'ada* c'est une manière de cimenter la religion.

Ma fête préférée c'est *Pesah*. C'est une fête qui tombe au printemps, au moment où il y a des fleurs, de l'herbe, au moment où la maison est resplendissante. Nous achetions tous des costumes neufs, des souliers neufs qui craquaient. Mon père m'achetait un costume et un chapeau de paille neufs, puisqu'à cette époque à Fez, il faisait déjà chaud. Parfois on portait même un costume blanc. Il y avait des fleurs partout, des roses qui sentaient bon. C'était le réveil de la nature, le moment où les jeunes filles et les jeunes gens s'habillaient pour se voir, se rencontrer. C'était la fête où il y avait le plus de demandes en mariage et de fiançailles. On faisait des galettes de *Pesah* à la main. Nos parents préparaient le blé pendant la moisson et ce blé, on allait le moudre dans une minoterie spécialement *kacher* pour cette fête. On avait beau être à l'école, on demandait au maître la permission d'aller faire moudre le blé. Les maîtres d'école, au fond d'eux-mêmes, riaient, et en même temps, ils partageaient notre vie parce qu'ils se rendaient compte qu'on était des gens religieux. Les maîtres qu'on avait étaient Turcs, des gens qui venaient du Moyen-Orient. Ils copiaient un peu nos mœurs.

Une fois les galettes finies, chaque famille devait aider les autres. Au four, il y avait celles qui pétrissaient, d'autres qui passaient la pâte dans le malaxeur.

Il y avait un surveillant à côté du four. Quand les galettes sortaient, on les mettait dans un grand couffin. Un porteur venait prendre ce couffin sur ses épaules et le portait à la maison. Une fois à la maison, on enfilait les galettes l'une à côté de l'autre et on les suspendait au grenier. Ça, ce sont les anciennes galettes qu'on faisait. Elles avaient un goût spécial. Plus tard, on a commencé à recevoir de Casablanca des galettes fabriquées à la moderne. On recevait aussi des galettes de Marseille, de Strasbourg, de Hollande. Malgré tout, il y avait des gens qui tenaient à faire leurs galettes eux-mêmes. Le quatorzième jour avant la veille de *Pesah*, on faisait les *matsot séhora* – les galettes strictement surveillées. Elles servaient à faire la bénédiction de *mosé lehem min haâretz, ahilât matsa*. Pour cette fête de *Pesah*, la plupart des parents allaient chez leurs enfants. La famille du fiancé allait dans la famille de la fiancée, la fiancée était invitée par ses beaux-parents. Pendant ces fêtes, on offrait des cadeaux à la fiancée, toujours des bijoux, des choses riches : des bracelets, des bagues avec des émeraudes ou des brillants, des boucles d'oreilles en diamants, un pendentif, un sautoir en perles à six ou sept rangs, *l'm'daza*, plusieurs rangs de perles fines en collier au ras du cou, très à la mode en ce temps-là. On ne pouvait pas se permettre d'offrir des babioles.

Après *Pesah*, on ne pouvait pas se marier, on devait attendre trente-trois jours, jusqu'à *lag ba'omer*. Et c'est après que les mariages étaient permis. Pour la demande en mariage, les parents du fiancé envoient une délégation aux parents de la fiancée et les invitent à se préparer en vue du mariage. Il y a des familles qui acceptent la mariée chez eux pendant deux ou trois ans avec leur fils. La mariée étant jeune, et le couple n'ayant pas de moyens, les parents essaient de les aider jusqu'à ce qu'ils se fassent une situation.

On aime surtout élever les premiers petits-enfants, et la mariée devient une fille de la maison. Sa belle-mère devient une deuxième mère pour elle ; bien sûr, parfois il y a le choc des générations, mais ça ne tire pas à conséquence. Dans ma communauté, il n'y avait pas de scandales dans les familles ou s'ils existaient, ils étaient très peu nombreux.

Mon enfance

Quand le père a un commerce, il prend son fils avec lui comme associé. Il le prépare avant de lui donner une situation. J'avais dix-neuf ans et j'étais encore à l'école, ce qui fait que je dépendais de mon père. Et à dix-neuf ans dépendre de son père, c'était beaucoup. Je n'osais pas lui demander de l'argent pour aller au cinéma, ou pour faire quoi que ce soit. J'ai passé toute ma vie dans la *yéchiva*, et la *yéchiva* m'a préparé à sauter toutes les petites classes de l'école. À sept ans, on m'a fait entrer de force à l'école Franco. Il y a eu des rouspétances de la part de parents qui refusaient de laisser leurs enfants dans cette école, et ils ont été obligés de rendre les enfants aux parents qui les ont

remis à l'étude de la Tora. Je suis entré à l'école à treize ans, après ma *bar-mitsva*. Mon père ne voulait rien savoir avant. On est venu me chercher à la synagogue pour me faire entrer à l'école de force. Il ne m'en a fait sortir qu'une fois que je savais bien la Tora. Son vœu le plus cher était de faire de moi un grand rabbin ; c'était son idéal. Il ne tenait pas compte de l'école, de la situation, de rien. Seule la Tora que j'apprenais lui importait. Il a fallu qu'un grand rabbin de l'époque l'appelle et lui dise : « Considérez que le français qu'il va apprendre, c'est un métier. Ce n'est pas une langue ou une religion, c'est un métier comme tous les métiers. Maintenant il connaît la Tora à fond, il ne va pas devenir *has vé chalom nesrani* ; il va apprendre ce métier en respectant le samedi, en respectant les jours de fête. » C'est grâce à cette intervention du grand rabbin qu'il a cédé et m'a laissé entrer à l'école après ma *bar-mitsva*. À treize ans, je connaissais déjà la *gémara*, la *machna*, tout. Quand je suis entré à l'école, je connaissais l'addition, la soustraction, la multiplication. Je savais déjà un peu lire le français, j'étais donc avancé, ce qui m'a permis de sauter les petites classes. On m'a fait rentrer en cinquième. Je suis resté trois ou quatre mois puis on m'a fait passer en troisième. En troisième aussi j'étais très bon élève. Mais je suis tombé malade. J'avais du paludisme et ça s'est terminé par une typhoïde qui m'a cloué au lit pendant trois mois. C'est ce qui m'a un peu retardé en classe. En première j'ai redoublé, j'ai donc fait deux ans, bien que j'aie toujours été bon élève, parmi les dix premiers. À dix-neuf ans, j'étais déjà un homme fort, solide, et j'avais besoin d'une femme. J'ai commencé à avoir des moustaches mais je n'osais même pas demander de l'argent à mon père pour acheter un rasoir. On avait toujours du respect, de la pudeur vis-à-vis des parents.

J'ai quitté l'école pour travailler. J'étais dans les transports. D'abord j'ai aidé mon père chez qui j'ai tout appris. Puis je suis rentré dans une maison de commerce, une maison d'alimentation en gros. Je touchais à cette époque-là 250 francs anciens par mois.

Quand j'allais faire les expéditions de marchandises dans une compagnie de transport, le patron de cette compagnie voyait comment je travaillais pour préparer les envois. Je mettais les marques sur les caisses, l'adresse. Je fignolais tout. Il a vu que j'étais un homme qui s'appliquait à bien faire son travail. Alors il s'est dit : « Cet homme-là, il me le faut pour ma compagnie, même si notre maison d'alimentation était cliente chez lui. Un jour, il m'a demandé : Vous voulez travailler chez moi ? »

– Je travaille déjà.

– Vous gagnez combien ?

– 250 francs par mois.

– Et si je vous donnais 750 francs par mois, est-ce que vous travailleriez pour moi ?

– Oui, bien sûr.

– Vous pouvez commencer demain ?

– Il faut d'abord que je demande à mon père !

Le soir, j'ai raconté à mon père ce qui s'était passé. Il m'a répondu :

– Tu sais, c'est mieux que tu apprennes le commerce, tu peux devenir un grand commerçant ; dans les transports, tu ne vas être qu'un employé. Et moi j'ai répondu :

– De 250 francs à 750 francs, c'est énorme !

– Oui, ça tu as raison, mais et le *Chabat* ?

– Je vais lui dire, il n'est pas question que je travaille le jour du *Chabat*.

Le patron a accepté mes conditions.

Je suis alors allé voir mon ancien patron Liahou Amsili – que son âme repose en paix – et je lui ai dit : « J'ai honte de vous avouer quelque chose ; ce que je gagne chez vous ne me suffit pas. Est-ce que vous pouvez me donner 750 francs par mois ? » Il a éclaté de rire et m'a traité de fou.

– Non, je ne suis pas fou, demain je vais travailler à ce prix-là.

– Ça va, je vais vous payer votre dû.

Je l'ai averti : « Demain, je ne viendrai pas, je commence chez l'autre. » On était libre, il n'y avait ni syndicat ni rien. C'était en 1933, je crois. J'ai commencé mon travail dans le transport des marchandises pour le Sud marocain dès le lendemain.

On expédiait des marchandises par camion dans toutes les régions du Maroc. Par exemple, vous aviez un camion et vous veniez chez nous : on vous chargeait six tonnes ou dix tonnes de marchandises. On prenait le numéro du camion, le numéro de l'assurance et on donnait une feuille de route pour livrer la marchandise. On comptait le nombre de colis. C'était très bien organisé et j'ai commencé à gagner 750 francs par mois. J'ai commencé à faire de l'argent. Je m'habillais comme un prince, j'achetais de très jolies choses. J'étais un des hommes les mieux habillés de Fez.

Les fréquentations

Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, je n'ai pas eu de rapport avec une femme. Chez nous les jeunes filles on ne pouvait pas les fréquenter. Si vous fréquentiez une fille, il fallait être prêt à se fiancer ou à se marier officiellement et par l'entremise des parents. Or je n'étais pas encore prêt, je n'avais pas les moyens, je n'avais pas de travail, je n'avais pas de métier, et je n'avais pas d'argent pour le faire. Alors, je suis allé dire à mon père : « Marie-moi. » Lui, il était le seul à travailler dans la famille, et nous étions sept personnes. Comment allait-il faire pour me marier ? L'une des premières raisons de mon célibat, c'est que je n'aimais que les filles de grandes familles. Et moi je me disais, nous, nous ne sommes pas riches comme cette fille-là, de cette famille. Je n'osais pas ; j'avais de la dignité. Je n'étais pourtant pas timide. C'était peut-être un complexe parce que ma famille, sans être pauvre, n'était pas riche.

Je me suis fiancé une fois avec une jeune fille à l'âge de vingt et un ans. C'était une de mes cousines. Elle s'appelait Flora. Elle était très jolie. Elle m'aimait à la folie, platoniquement, de loin. J'ai été handicapé par la guerre. Pendant la guerre, il n'y avait pas de logement, tout était rationné, on ne pouvait même pas acheter un mouchoir. Tout le monde connaît les difficultés qu'il y avait, les événements de Hitler... On ne savait pas ce qu'on allait devenir.

On était menacés par les mauvais Français ; les pétainistes voulaient ramasser nos femmes pour les mettre à la fourrière. Il a fallu l'intervention du roi du Maroc, Mohammed V ; c'est lui qui s'est opposé aux Allemands : « Vous n'avez pas encore gagné la guerre et je ne veux pas que vous mettiez la main sur les juifs du Maroc. » Nous devons toute notre reconnaissance, toute notre vie à ce roi qui a été le sauveur des juifs du Maroc. On entendait à la radio et on lisait dans les journaux ce qui se passait en Europe. Tout cela a été pour moi un handicap comme on dit, *marbé hohma marbé mahov*, parce que l'intelligence donne des douleurs.

Je ne voulais pas fréquenter une jeune fille de bonne famille sans l'épouser. À Casablanca, j'ai été avec une femme divorcée, Marie. Une très belle femme de six ans plus vieille que moi. Celle-là, elle a battu les records parce que je la trouvais plus jolie que toutes les femmes que j'ai connues dans ma vie. Ses frères étaient mes amis à Rabat où j'allais souvent leur vendre des marchandises. Un jour, ils m'ont invité chez eux à la maison et là, ils m'ont présenté à leur sœur qui était divorcée parce qu'elle était stérile. À cette époque-là, elle devait avoir quarante ans, et moi je devais en avoir trente-quatre. Ils habitaient une grande villa ; j'ai mangé chez eux et le soir je les ai tous invités à aller au cinéma. Ils m'ont dit : « Voilà ma sœur, allez-y avec

elle ; nous, on a déjà vu le film. » Nous sommes allés ensemble au cinéma et ce soir-là, ça a été le coup de foudre ; comme si de ma vie je n'avais jamais connu de femme. Elle était tellement gentille, jolie, élégante, d'une douceur... jamais vous n'entendiez une chose méchante de sa bouche, elle me plaisait énormément. Elle habitait Rabat et elle venait de temps en temps à Casablanca avec son frère aîné. Moi j'avais un bel appartement, rue de l'Aviation Française. Cette femme venait chez moi, mais jamais elle n'y passait la nuit. On avait des rapports sexuels, mais il n'empêche, par pudeur, elle ne voulait pas passer la nuit chez moi. Un jour quand on commençait à s'aimer beaucoup, beaucoup, elle m'a dit : « Moi, je ne peux pas donner d'enfants. » Quand elle m'a dit ça, ça m'a bouleversé. Comme par hasard, un jour où feu mon père était venu me voir à Casablanca au magasin, elle et sa sœur sont passées aussi. Sa sœur était blonde, elle était mariée ; et elle, c'était une belle brune. Quand elles sont entrées, elles m'ont parlé en français ; elles avaient compris que c'était mon père parce que je lui ressemblais un petit peu. Elles ont compris et elles sont sorties. Alors mon père m'a demandé : « Qui sont ces filles-là ? » J'ai répondu : « Ce sont deux sœurs, la blonde est mariée et l'autre est divorcée. » Mon père m'a dit : « Elle est belle cette femme, pourquoi tu ne te marierais pas avec elle ? »

– Elle te plaît, père ? C'est une divorcée...

– Mais qu'est-ce que ça fait ? s'est écrié mon père, si elle est bien, elle est bien même divorcée.

– Elle est stérile.

– Ah ! s'exclama mon père tout décontenancé.

Après un moment de réflexion, il dit : « Peut-être qu'avec celui qui l'a divorcée, elle ne pouvait pas avoir d'enfants, mais toi, tu peux avoir des enfants avec elle. Essaie avec elle. » Voilà ce que disait mon père. Et moi, j'avais déjà essayé avec elle, et je savais. Il m'a dit : « Si elle te plaît, c'est le mariage. »

Le lendemain, j'ai commencé à réfléchir et je l'ai amenée chez un docteur spécialiste en gynécologie, chez le docteur Cohen à Casablanca, où il était réputé. Il m'a d'abord ausculté, et il m'a dit : « Vous, vous pouvez avoir autant d'enfants que vous voudrez », puis, il l'a examinée elle : « Elle, elle peut avoir des enfants mais elle risque de mourir en couches. » J'ai dit au médecin : « Je suis prêt à payer tout ce que vous voulez si elle arrive à avoir des enfants. »

On a d'abord payé 10 000 francs de l'époque pour les examens qu'il nous a faits, plusieurs visites et plusieurs séances. Il m'a dit : « C'est dommage de la faire opérer, il faut la laisser telle quelle. Je vais appeler en consultation un autre médecin, et encore un autre spécialiste. » Mais le diagnostic est resté le

même : « Elle peut tomber enceinte mais au moment de l'accouchement elle risque d'y rester. » Il m'a dit un nom médical que j'ai oublié, et a ajouté : « Je ne vous conseille pas de la faire opérer », c'est tout.

Moi, à ce moment-là, j'avais un magasin plein de coutellerie, de ciseaux, d'instruments de chirurgie et de dentisterie. Après avoir quitté le transport, j'avais ouvert un commerce à Fez que j'ai continué sitôt arrivé à Casablanca.

Malheureusement, au temps de l'*Istiqlal*, les Français commençaient à quitter le Maroc, car on brûlait les magasins. J'avais peur. Je fermais trois à quatre jours par semaine. Je n'avais pas de dettes et j'en avais en même temps, puisque la marchandise que j'avais en stock devait être payée, soit cinq millions d'anciens francs. Chaque mois je vendais pour trois, quatre, cinq cent mille francs que je remboursais ; et les choses allaient et venaient, même si j'avais cent vingt ou quatre-vingt-dix jours de délai. Mais avec les Français partis, je ne pouvais plus vendre ma marchandise aux arabes. Les arabes, eux, n'avaient qu'un seul instrument pour arracher les dents, le davier ; et moi, j'avais trente-six daviers, car chaque dent a son davier à cinq cents francs chacun. Et j'avais des stocks. Les instruments de chirurgie ne se vendaient pas. J'étais brisé. Je pensais que j'allais tout liquider au bout d'un mois ou deux, mais ça a traîné plus de quatre ans.

À ce moment-là, Marie était partie avec ses frères en Israël où j'étais censé la rejoindre aussitôt. Elle m'a attendu ; après, elle s'est lassée d'attendre. Elle a connu quelqu'un à son travail, et elle est tombée malade, la malheureuse ! Bien plus tard, j'ai visité Israël ; je suis allé la voir et je l'ai trouvée bien malade, la pauvre chérie. Elle avait la maladie de Parkinson. Elle avait attrapé ça là-bas. Elle m'a dit : « Maintenant, je ne peux plus te servir à rien. » Elle ne s'était pas remariée, mais elle connaissait quelqu'un là-bas, c'est avec lui qu'elle a eu des choses comme ça.

Je me suis sacrifié pour elle, parce qu'elle m'avait dit un jour : « Si tu me laisses tomber, je m'ouvre les veines. » J'avais peur qu'elle fasse ça ! Je l'aimais et je faisais attention à elle.

J'avais de l'argent à elle que je lui ai gardé et que je lui ai envoyé en France. Je n'ai pas été assez aventureux ou assez fou pour m'accrocher à elle et la suivre immédiatement. Mais c'est des choses qu'on dit après coup. J'avais ma maison à vendre, mon commerce ; les choses se vendaient mal ou pas du tout, parce que c'était une époque de débâcle. Tout le monde voulait partir et personne n'achetait. S'il y avait quelques acheteurs éventuels, ils voulaient tout avoir pour une bouchée de pain. Ils savaient qu'on était en mauvaise posture.

J'ai vendu ma maison et mes meubles et j'ai habité à l'hôtel, tellement j'étais décidé à la suivre, mais pour ma marchandise, je cherchais en vain à qui

vendre, et cela à moins que le prix coûtant. Les gens oublient vite les mauvaises conjonctures.

L'émigration

Ma sœur aînée, Hannah, habite Dimona, en Israël. Elle a actuellement soixante-quinze ans. Elle avait une fille qui a travaillé dans l'administration marocaine après l'indépendance ; un arabe de cette administration-là a commencé à la poursuivre de ses assiduités. Quand elle habitait chez moi à Casablanca, je suis tombé sur une lettre qu'il lui avait écrite. Automatiquement, j'ai téléphoné à ma sœur, et la fille est restée chez moi. À cause de ça, ils ont décidé de partir en Israël.

Elle avait dix-sept ans. L'arabe qui la courtisait était marié. De temps en temps, elle nous racontait qu'il l'embêtait. Finalement, on a décidé avec la famille de la faire partir en Israël. On ne voulait pas lui faire simplement quitter son travail, parce qu'on savait par expérience que s'il avait décidé de l'avoir, il irait la chercher là où elle se trouverait ; et puis, le travail importait peu.

Pour nous c'était la dignité de garder le patrimoine du judaïsme. Les mariages mixtes, c'est interdit dans notre Tora, que ça soit avec un chrétien, que ça soit avec un arabe. Eux non plus, ils ne veulent pas se marier avec des juifs ni avec des chrétiens s'ils ne les font pas convertir. Et c'est pour cette raison que nous refusons catégoriquement, et que quatre-vingts pour cent des juifs qui ont quitté le Maroc sont partis pour protéger leurs filles contre cet état de choses. Ils ne voulaient pas de ce mélange. Les arabes se disaient les maîtres, et alors ils nous ont donné la liberté d'un côté, et ils nous ont enchaînés de l'autre.

Ils voulaient s'allier avec nous pour nous fondre dans le panarabisme. C'est la raison principale pour laquelle les juifs sont partis, et cela même le roi du Maroc ne l'a pas compris. Quand une jeune fille juive était courtisée par un arabe, et qu'elle était prise de force, les parents ne pouvaient pas s'adresser aux tribunaux, parce que le juge disait : « Elle est majeure et par conséquent, elle peut faire ce qu'elle veut, c'est elle qui a voulu. » Face à cette injustice spirituelle, les juifs dans leur majorité ont décidé une fois pour toutes d'aller en Israël.

Malgré la prospérité dans laquelle on vivait au Maroc, malgré les bonnes affaires, la vie facile et agréable, le climat de rêve, ma sœur a pris quand même la décision de partir en Israël pour sauver ses filles. Elles sont toutes actuellement en Israël, toutes mariées à des juifs, bien sûr. Elles sont heureuses, chacune a son appartement à elle.

Israël

Après ma sœur, on a fait suivre mon père et sa deuxième femme et moi aussi je les ai suivis. Mon père s'était remarié avec une femme de Meknès. C'était une femme stérile mais mon père ne le savait pas. Il n'avait que cinquante ans, et il voulait d'autres enfants. Il était solide, il pouvait avoir encore huit autres enfants. Dans la famille, on aimait les enfants.

J'avais fait des démarches pour que mon père et sa femme puissent émigrer en Israël. Mon frère et ma sœur étaient déjà là-bas. J'avais écrit à mon frère en ce sens : « Tu es parti en 1956, vous avez fait le service militaire toi et tes deux enfants ; tu as des médailles, tu as le droit de faire venir ton père et ta mère. Maintenant, tu dois faire les démarches pour eux. À nous trois, nous pourrions nous cotiser pour les faire vivre. Si tu ne fais pas ça, tu n'auras jamais fait ton devoir de fils. » Et je l'ai obligé à faire des démarches ; ma sœur s'est jointe à lui pour accélérer l'arrivée de nos parents en Israël. En ce moment-là, en Israël, ils commençaient à donner des pensions aux parents dont les fils avaient servi dans l'armée.

On leur a préparé les bagages et on leur a envoyé les caisses. J'ai fait faire son passeport et celui de sa femme. J'ai vendu son magasin d'articles ménagers. Mon neveu s'est occupé de lui envoyer de l'argent à Marseille, chez un parent à nous.

Lorsqu'ils sont arrivés à Marseille, il y avait deux dossiers pour eux. Mon frère avait fait un dossier de Tel-Aviv, ma sœur en avait fait un de Dimona. Ils ne savaient plus où envoyer mon père et il n'a pas pu partir tout de suite. Il m'a écrit une lettre : « Je suis ici dans un camp à Marseille depuis plus de trois mois, alors que ceux qui sont venus avec moi sont partis le jour même. » J'ai reçu cette lettre quand j'habitais l'hôtel. J'avais tout vendu et envoyé mon argent en France par un ami juif allemand que j'aimais beaucoup ; j'étais son représentant. C'était un homme de confiance, c'était lui qui s'occupait de mon argent. Il m'a dit : « Va-t'en, moi je vais te vendre tout ce qui reste. » je lui ai donné un inventaire complet. Aussitôt que je suis arrivé, j'ai trouvé mon argent là-bas.

Donc j'arrive un samedi matin à Marseille au camp d'Arénas où étaient mon père et sa femme. Dès que j'entre, j'aperçois ma belle-mère en train de remplir la théière d'eau chaude pour le thé ; quand elle m'aperçoit, la théière lui échappe des mains, avec l'eau chaude et tout. Quand mon père m'a vu, il a pleuré de joie et m'a dit : « Tu es le seul qui puisse nous sauver. » je suis allé voir le responsable du camp et lui ai tout raconté. Il m'a dit : « Écoutez, monsieur, du moment que vous accompagnez vos parents on va vous donner

un billet et vous allez partir comme *olé*. » J'ai accepté. Mon père m'a dit : « Tu as droit à toute la *mitsva*, toi qui vas m'accompagner en Israël. »

On pouvait partir par avion ou par bateau. Mon père m'a dit : « On va prendre le bateau pour se promener un petit peu. » On a voyagé à bord d'un paquebot italien, l'*Ontaria*, et on est passé par la Grèce, par l'Italie. On descendait à chaque escale et on a eu des aventures et du bon temps. On est arrivé à Haïfa et mon frère est venu nous chercher. Mon père et sa femme sont partis à Dimona chez ma sœur et moi je suis parti à Kfar Saba où on m'avait envoyé. Mon neveu était directeur de l'Assurance nationale d'Israël de Dimona. On a donné à mes parents un bel appartement en face de la poste et la permission d'acheter un réfrigérateur et une cuisinière détaxés.

Au bout de deux semaines, ils ont eu droit tous les deux à la pension de vieillesse. La femme de mon père était plus jeune que lui ; on lui a demandé si elle voulait aller travailler, elle a répondu : « Mon mari est vieux, si je vais travailler, vous devez lui donner une femme pour le soigner, l'argent que je gagnerais, je le donnerais à cette femme, autant que je le soigne moi-même. » Moi je ne pouvais pas rester avec eux parce qu'eux ils ont immigré de Fez et moi je suis venu de Casablanca. Lorsque j'étais sur le bateau, les gens de la *Sohnout* m'ont dit : « Pourquoi vous n'allez pas avec votre père, on vous donnera une grande maison dans ce cas. » J'ai répondu : « Cette femme n'est pas ma mère, c'est ma marâtre, je ne m'entends pas avec elle. » Ils ont compris.

Kfar Saba

Donc dans le bateau même ils ont décidé de m'envoyer à Kfar Saba. Je parlais l'hébreu et c'est moi qui faisais l'interprète de tous ceux qui étaient venus avec nous sur ce bateau ; là on m'a conseillé d'aller à Kfar Saba qui est une région à côté de Tel-Aviv. Seulement, ils m'ont envoyé dans une ville nouvelle qui est sous l'administration de Kfar Saba et qu'on appelle Yoseftab. Cet endroit-là n'est fait que pour l'agriculture. Ils m'ont trompé. Quand j'ai été au bureau du travail, ils m'ont dit : « Monsieur, vous n'avez rien à faire ici. » Ils m'ont donné un appartement, mais je n'avais pas trouvé quoi faire. Et toute la journée je me promenais. Alors j'ai écrit au ministère du Travail, je l'ai menacé, et finalement, ils ont reçu l'ordre de me donner du travail n'importe comment.

Au bout de quelques mois en Israël, j'ai été obligé de partir. Ils m'ont dit : « Il faut prendre patience. » Je leur ai dit : « Il faut me changer de travail, autrement je ne reste pas ici. » Moi, je suis un homme de décision. Quand j'ai décidé quelque chose, il faut que je le fasse. J'aurais pu, tout en habitant à Kfar Saba, aller travailler ailleurs, mais il y avait une loi qui l'interdisait ; à Kfar Saba, on ne faisait que l'agriculture, et il fallait que je fasse de l'agriculture. Or, je ne voulais pas faire d'agriculture et je ne pouvais pas aller ailleurs pour faire

autre chose. Il aurait fallu que le gros boss donne l'ordre qu'on me change, et il fallait passer par des intermédiaires... je n'en pouvais plus.

Finalement, un jour j'ai demandé mon passeport. Ils m'ont dit :

- Pourquoi ?
- Parce que je veux quitter le pays.
- Mais vous avez de l'argent à payer.
- Je suis prêt à payer, mais je veux m'en aller.

Ils ont insisté pour que je reste, mais je n'ai rien voulu savoir. Ils m'ont donné mon passeport, puis m'ont dit : « Vous devez tant. » J'ai réglé, ce n'était pas grand-chose, et je suis descendu à Paris.

Paris – Tel-Aviv

Une fois à Paris, des gens de la *Sohnout* m'ont rencontré et m'ont demandé la raison de mon retour. Je leur ai raconté mon histoire. Ils ont téléphoné en Israël, ils ont fait un scandale : « C'est une personne comme ci, comme ça, il a son frère, sa sœur, ses neveux, ses parents, etc. » Ces gens-là m'ont dit : « Quelle est la ville que vous voulez ? On va vous donner la ville de votre choix avec le travail de votre choix. Vous allez retourner et on va vous rembourser l'argent. » J'ai repris l'avion et je suis retourné en Israël. J'ai été revoir mon frère à Tel-Aviv, je lui ai dit : « Donne-moi un reçu comme quoi j'habite provisoirement chez toi » ; avec ce reçu je pouvais faire faire une carte d'identité à Tel-Aviv et y trouver du travail. Il n'a pas voulu le faire ; par prudence, alors qu'il y avait droit. Ça m'a énervé et j'ai décidé de tout quitter. Il y avait une femme là-bas, une veuve qui avait tout ce que je voulais ; elle voulait de moi, j'aurais pu m'arranger et habiter chez elle, pas chez lui. Mais pour ces choses-là, il faut du temps, mais quand vous arrivez en Israël, personne ne vous aide. Il faut être capable de tout faire, tout seul. Ça m'a dégoûté. J'ai quitté Tel-Aviv.

Dimona

Je suis allé à Dimona. J'ai attrapé froid, et suis resté malade quinze jours. Après j'ai été voir la *Sohnout* de Dimona où on m'a dit : « Prenez patience, on va vous donner une maison. » Ils m'ont donné une maison qui ne m'a pas plu. J'ai été dans une école, où j'ai appris à devenir contrôleur de tissus sur les

machines électroniques. C'est un métier agréable. J'étais le seul homme parmi des femmes et des jeunes filles. Quoique agréable, c'est un travail dur : il faut rester huit heures derrière une machine électronique large d'un mètre soixante-cinq. C'est dur pour les yeux. J'ai appris le métier comme il faut, c'est d'ailleurs un métier qui m'a servi ici. J'ai commencé ensuite à apprendre à des jeunes filles là-bas. Je suis devenu titulaire au bout de trois mois alors que les gens ne devenaient titulaires qu'après six mois. J'étais bien installé. J'ai commencé à me meubler. J'ai acheté ma chambre à coucher, ma salle à manger, mon salon.

Je commençais à rencontrer les jeunes filles d'Israël. Vous croyez qu'elles sont faciles ? Vous faites une grosse erreur. Les jeunes filles d'Israël sont les plus jolies filles et ce sont des jolies filles qui font l'amour avec goût. Il faut qu'elles veuillent de toi aussi, elles ne sont pas abordables par le premier venu. Ce n'est pas de la marchandise à vendre. Les filles d'Israël sont des beautés ! *makain fel olam*, elles n'ont pas leurs pareilles dans le monde ! La fille d'Israël, quand vous la voyez à la plage, je ne sais pas ce qu'on peut donner pour admirer ce beau corps ; elle a ces belles couleurs, cette désinvolture ; les filles d'Israël ne sont pas seulement belles, elles sont intelligentes, capables. Surtout la nouvelle génération ah ! la la ! Elles sont fières de leur pays. Vous leur dites de venir au Canada, elles s'en fichent, même de l'Amérique elles s'en fichent.

J'ai donc habité là-bas, j'ai commencé à m'installer mais j'ai eu la malchance de tomber avec une fille qui ne me plaisait pas et qui m'a joué un tour bêtement. Moi aussi j'étais bête. J'ai commencé à m'en dégoûter. De toute façon, si j'avais pris patience, j'aurais eu une femme comme il faut là-bas parce qu'ici à Montréal, il n'y en a pas. Ici, il y a les deux extrêmes, ou la très jeune ou la vieille, il n'y a pas de milieu. Pour se marier ici, ce n'est pas la peine d'y compter. Prendre une fille d'Israël pour l'amener au Canada ça ne marchera pas. Elle ne viendra pas, elle ne daignera pas venir au Canada. Elle voudrait que tu ailles, toi, t'installer là-bas.

Le Canada

Ce qui m'a poussé à venir au Canada, c'est mon frère. Il m'a trompé sans mauvaise intention. Lui n'est pas commerçant. Il a été mal renseigné, il n'a pas su. Il m'a dit que ça marchait bien au Canada. Effectivement, à cette époque, le commerce était florissant, mais quand je suis arrivé et que j'ai demandé le loyer d'un magasin, c'était deux et trois mille dollars par mois. Il fallait travailler le samedi. Est-ce que j'ai jamais travaillé un samedi pour venir au Canada, à mon âge, profaner ma religion ? Même si je meurs je ne travaillerais jamais le samedi. Moi, j'ai mal fait de n'avoir pas écouté ma sœur quand elle m'a dit – « N'y vas pas, ou si tu veux y aller, ferme la maison, donne-moi la clef, moi je me charge de tout. Va passer un, deux, trois mois. » Je ne l'ai pas écoutée. Dès que je suis arrivé, j'ai compris mon erreur de ne pas l'avoir écoutée.

La première année que j'ai passée ici, en 1973, j'ai été à l'école. Je suis venu par mes propres moyens, j'ai payé ma place, j'ai payé les impôts, j'ai tout payé. La JIAS m'a dit : « On ne vous a pas fait venir, on ne peut pas vous aider. » Ils m'ont trouvé seulement une place pour travailler. Je suis resté un an à l'école. Je touchais soixante dollars par semaine. J'apprenais l'anglais. Six mois après, il y a eu grève des écoles et entre-temps, j'ai travaillé dans une maison qui vendait des articles de coiffure pour dames. Je m'y connaissais dans le métier. J'avais une bonne place, j'étais chef magasinier. À cette époque, j'étais payé cent-vingt dollars par semaine.

Après, la JIAS m'a envoyé travailler dans une usine de tissus appartenant à des juifs irakiens. Ils étaient très, très gentils. J'ai travaillé avec eux, jusqu'au jour, malheureusement, où il n'y a plus eu de tissage à faire.

On recevait des fils de Toronto et nous, nous fabriquions du tissu brut. C'était avenue du Parc, dans un grand immeuble à plusieurs étages. Nous, on occupait un étage. C'est là-bas que j'ai travaillé. J'ai travaillé là pendant un an et demi. On a arrêté le jour où on n'a plus reçu les fils. J'ai travaillé de 1975 à 1977 à cent soixante-dix dollars par semaine. C'était le même travail que je faisais en Israël.

Après, j'ai travaillé dans une quincaillerie en gros chez un juif allemand. C'est une quincaillerie spéciale. On envoyait dans tout le Canada des petits colis de un, deux kilogrammes de vis de toutes sortes. Il fallait les préparer et les envoyer. On remplissait des sacs de poste de plusieurs kilogrammes. J'ai démissionné parce les salauds qui chargeaient les sacs, qui pouvaient peser jusqu'à deux cents kilogrammes, voulaient que je les charge, moi. Et je n'avais pas assez de forces.

Montréal

Je me plais pourtant ici. Le Québec, le Canada en général, c'est un pays d'immigration. Il n'appartient à personne. Il appartient aux immigrants qui habitent le Canada. Il n'y a ni Anglais, ni Français, ni Italiens. Nous sommes tous des immigrants, nous avons bâti ce pays. Le Canada en fait appartient aux Indiens.

Chez les Québécois, il y a du bon et du mauvais comme partout. La plupart ne sont pas de vrais Québécois, ce sont des immigrants d'un peu partout. On leur donne le nom de Québécois, alors qu'ils ne le sont pas, ils habitent le Québec. Ils peuvent être Hindous, ils peuvent être Haïtiens, ils peuvent être de toutes les origines. Les Québécois francophones, on n'a pas trop de relations avec eux. Prenons par exemple les autobus, vous ne voyez jamais un juif

immigrant qui travaille comme chauffeur d'autobus, vous ne voyez que les Québécois entre eux avec leur langage : l'ancien français, le patois. Si vous allez dans l'administration, que ce soit la municipalité ou n'importe où, vous ne voyez jamais un juif qui est venu de l'étranger comme immigrant qui travaille dans ces endroits-là.

Si les immigrants juifs qui sont venus ici ne se débrouillaient pas eux-mêmes pour chercher une situation, pour monter une affaire où ils s'employaient eux-mêmes, ils ne pourraient pas vivre. Le Québec ne leur offrait rien du tout. Mais nous, nous sommes venus quand le pays était déjà fait. Nous ne sommes que des surplus. Ceux qui ont travaillé ce sont les achkenazes. Ils sont là depuis cent ans. Ils sont venus de Russie. Ils sont devenus agriculteurs. Ils sont venus avec les poches vides, sans bagages, sans rien. Ils ont travaillé. Si nous, on était venus en même temps qu'eux on aurait pu les dépasser. C'est le Québec qui gagne avec les immigrants. C'est nous qui payons les impôts, qui apportons notre argent, qui louons leurs maisons qui étaient presque vides et se louaient à un prix dérisoire ; c'est nous qui faisons marcher les marchés de viande et de légumes qui n'ont jamais aussi bien fonctionné avant l'arrivée des juifs ici. Heureusement pour nous que les juifs ont compris ; ils ont fait des comités de communautés pour se défendre et ces comités nous rendent service. Ils sont nos porte-parole et ils vont voir les ministres pour plaider nos causes. Le Canada nous a offert les terrains et les maisons à louer et à acheter et c'est tout. Il ne nous a pas fait de cadeaux. C'est nous qui faisons des cadeaux et par-dessus le marché, on fait des jaloux. Et si le juif se tient tranquille, c'est à cause de sa sagesse, de sa droiture ; parce que nous avons été avec les arabes qui étaient pires, et alors nous avons pris ce pli et avons suivi la même discipline.

Dans la mode, le prêt-à-porter est presque entièrement lancé et tenu par les juifs marocains. Nous réussissons par notre dynamisme et notre acharnement au travail, et c'est malheureusement ce dynamisme et cette détermination qui provoquent la jalousie et la haine de ceux qui se croisent les bras, de ceux qui ont la flemme d'aller travailler, de ceux qui se droguent et se saoulent...

Les juifs sont des gens de confiance ; quand ils ont des cartes de crédit, ils les payent. Quand ils font des chèques, ils les honorent. Ils ont une conscience et ils veulent dormir tranquilles. S'il y a des gaffes parfois, ce n'est pas exprès, c'est parce qu'il y a eu une perte. C'est parce que les frais généraux dépassent les gains. Les juifs sont de bons bâtisseurs. La preuve ? On est venus, on n'avait pas de synagogue, on en a quatorze actuellement.

Devant le succès de cet élément actif, qui peut servir un pays, le gouvernement donne des subventions à nos communautés. Ils ont aidé telle synagogue avec une somme, l'autre synagogue avec une autre somme, parce qu'ils savent que c'est des lieux de réunion, où il y a des gens qui peuvent voter

pour eux. Nous sommes venus les mains vides. La plupart étaient sous la tutelle de la JIAS, et maintenant, grâce à Dieu, tous ceux qui étaient sous cette tutelle-là ont aujourd'hui de bonnes situations. Ils aident les autres à leur tour. On a fait notre journal, on a des présidents un peu partout, on a des hommes politiques. Nous avons des docteurs en médecine, des docteurs en droit marocain. Nous avons des philosophes, des professeurs. Nous avons des écrivains, que voulez-vous de plus ? Ce sont ces éléments riches qui nous manquent en Israël. Moi j'ai compté cent vingt docteurs de Fez entre Israël et ici, à part ceux que je ne connaissais pas quand j'ai quitté le Maroc.

La vie quotidienne à Montréal

Grâce à Dieu, je n'ai pas eu beaucoup de difficultés ici parce que je suis venu avec mon argent. J'ai habité d'abord une chambre meublée. Je me suis fait très modeste, très humble. J'ai limité les dépenses. J'avais la maison, le téléphone, le frigidaire et la cuisinière. Je suis devenu officiant chez les achkenazes. Je lisais la Tora, parce que je connais leur style et que j'avais de la sympathie pour eux. Mais j'ai démissionné. Maintenant, je suis ailleurs, toujours avec les achkenazes. Je me plais avec eux. Je ne m'accorde pas avec les Marocains, parce qu'ils se disputent dans les synagogues et que j'ai horreur de ça. Les achkenazes sont disciplinés, quand il y a un *chaliah-tzibour* même ignorant, ils le respectent parce qu'on lui a dit de faire ou de dire telle chose. Ici, il y a des ignorants qui ne savent pas le sens de la *Tora* et ce sont eux qui se mêlent de tout et créent les disputes. Seulement, les Marocains me manquent ; je ne suis pas dans mon élément.

J'aurais voulu faire une synagogue pour les Fassis et les Meknassis. Mon frère ne m'a pas suivi. Il n'a pas voulu m'aider et il a tort, lui aussi il a payé cher. Il a travaillé huit ans pour une synagogue. Il a eu des déboires malgré le dynamisme et le travail qu'il a déployés. Ça ne fait rien, il est arrivé à son but et a fini avec l'aide d'autres, bien sûr, à construire une belle synagogue. Moi quand je monte une synagogue, tout le monde vient chez moi, on dirait que je les aime. À Casablanca, j'ai fait quatre synagogues, et une en Israël. On dirait que Dieu m'aide à faire ça. Ici, je n'ai pas pu le faire, parce qu'il me fallait une aide.

J'ai aujourd'hui soixante-cinq ans. Voilà un an que je suis à la retraite. Mon temps, je l'emploie surtout à la lecture. Pendant la journée je travaille d'abord dans ma maison, je fais ma cuisine, j'arrange ma maison, je m'occupe de mon linge, je fais mon repassage, je nettoie la maison, je vais faire le marché et je vais à la prière chaque matin à la synagogue juste à côté. Il y a deux synagogues pas loin de chez moi : deux synagogues achkenazes.

Je n'ai pas beaucoup d'amis. Je n'aime pas les amis. J'ai eu des amis traîtres au Maroc. Je n'ai pas de chance avec les amis, ils profitent de moi, et moi je ne profite pas d'eux. C'est comme ça, alors j'abandonne. J'ai un voisin qui vient chez moi, c'est un ignorant. Il ne sait pas parler français, c'est moi qui lui écrit ses lettres. Il y a des Marocains qui m'appellent, soit pour des anniversaires, soit pour nommer une fille, soit au sujet d'un mort. Je ne demande pas d'argent. Si on me donne de l'argent je l'accepte, si on m'en donne pas je n'en demande pas. Quand je reçois cet argent, je l'utilise pour acheter des livres. Grâce à Dieu j'ai de l'argent. J'ai la régie des rentes, le gouvernement me donne tout ce à quoi j'ai droit. Je tire mon chapeau à notre gouvernement. C'est très bien. J'aime payer les impôts, si jamais je gagne de l'argent, je le déclare, je ne cache rien. J'admire le gouvernement du Canada pour ce qu'il fait : le système des hôpitaux, toutes les choses qu'il fait sont très, très bonnes. Il y a certains sujets qui sont mauvais. Ceux qui tuent, ceux qui brûlent. Je suis contre eux. Moi j'aurais voulu qu'il y ait des condamnations à mort ici. On en a besoin. S'il n'y a pas ça, ces choses-là ne peuvent pas s'arrêter. Je suis pour la peine de mort. Autrement dit, notre gouvernement c'est une démocratie totale, on dit ce qu'on veut.

L'hiver, je souffre. Je suis très frileux, je reste souvent à la maison. Je me couvre bien, je sors, je vais dans des cafés, dans un centre, je m'assois sur un banc, je rencontre des gens. Je parle souvent de la *Tora*. Ils s'intéressent à moi et me demandent que je leur dise quelques mots de la *Tora*. Malheureusement, je n'ai pas de famille. Même le frère que j'ai, il m'invite le samedi parce qu'il sait que je ne prends pas l'autobus le samedi. Alors qu'il pourrait m'inviter le dimanche, ou un autre jour. Enfin laissons ça de côté.

J'aurais voulu trouver une femme d'un certain âge, même cinquante ans et plus, ne serait-ce que pour vivre avec elle. Elle n'aurait pas besoin de travailler ni de rien faire, je suis capable de la nourrir, de la vêtir.

J'ai eu une relation avec une femme ici, il y a quatre ans. Quelqu'un est venu et m'a dit : « Si vous voulez une femme, elle est veuve, elle a deux filles mariées et un garçon marié. » Ça ne m'a pas enchanté. Et puis il m'a dit : « Qu'est-ce que vous avez à perdre ? Vous allez la connaître et vous allez voir. » Il m'a emmené chez lui, elle est venue avec sa sœur. Elles portaient des manteaux de fourrure, des bagues en or, un tas de choses. Je me suis dit : « Hop ! tout ça... » Ce monsieur nous a reçus merveilleusement bien, il nous a fait du thé, des gâteaux, après l'apéritif, tout ça... C'était un mois de mars, la veille de *Pourim*. Il neigeait encore. En sortant, on n'a parlé de rien. Leur maison n'était pas loin, en marchant j'ai demandé laquelle des deux allait se marier. « C'est moi », a dit l'une. L'autre était mariée, mais en instance de divorce.

C'était une femme stérile, très jolie. J'aurais voulu celle-là, mais elle n'était pas divorcée. J'ai dit à celle qui voulait se marier : « Écoutez, vous, vous êtes âgée, et moi aussi je suis âgé ; si vous voulez que nous terminions notre vie ensemble, pour ce qui reste, nous allons vivre ensemble, et je suis sûr que vous serez satisfaite avec moi. Seulement il faudrait qu'on se parle en tête-à-tête parce que je ne veux pas d'intermédiaire. Nous allons mettre tout sur le tapis. » Elle a dit : « D'accord. »

Je lui ai demandé quel était son jour de repos. Elle travaillait dans un magasin qui vendait des costumes et des tenues de cérémonie pour les mariés, ainsi que des robes de mariée. Un mardi, elle m'a téléphoné, je suis allé chez elle, j'ai apporté avec moi des gâteaux, des choses. Elle avait un petit appartement de quatre pièces et demie, avec de vieux meubles, mais bien arrangés, bien retapés. C'est une fille de Mogador qui a longtemps vécu à Rabat et à Casablanca. Une femme posée, bien. Elle est petite, charmante. Elle plaît. On était assis en tête-à-tête tous les deux, elle m'a servi du café au lait. On a commencé à parler. Je lui ai dit : « L'autre jour, vous êtes venue avec des bijoux, un manteau de fourrure, avec tant de choses. Tout ce que vous avez est à vous. Si nous arrivons à nous mettre d'accord, nous allons faire un mariage en séparation de biens. Si un jour vous n'êtes plus d'accord, tout ce que vous aurez déclaré sera à vous, et tout ce que j'aurai déclaré sera à moi ; si l'un de nous meurt l'un hérite de l'autre au prorata des héritiers. Maintenant tout ce que vous avez et tout ce que j'ai, on va le mettre de côté. Vous, vous travaillez et moi je travaille ; ce que vous gagnez et ce que je gagne on le met ensemble. Nous payons le loyer, nous mangeons, et s'il en manque, moi je complète à condition que vous, vous ne travailliez plus.

– Et comment ?

– Vous n'avez pas besoin de travailler. Vous n'avez pas dix mille dollars, vous n'avez pas cinq mille dollars ; moi je mettrai cinq mille ou dix mille selon ce que vous mettrez vous, et je vous ouvre un magasin pour vendre des choses pour enfants et nous fermons le samedi. Ce que nous vendons pendant la semaine suffira ; cent cinquante, cent vingt-cinq dollars par semaine, ça suffira. »

Elle disait qu'elle avait cinquante-sept ans, mais je crois qu'elle avait plus que ça. Dès les débuts elle m'a plu. On se voyait de plus en plus souvent, j'ai commencé à la caresser, à la toucher, à l'embrasser, elle se laissait faire. On a commencé à se fréquenter, je lui ai dit : « Nous sommes grands, n'aie pas peur. » Elle a commencé à m'aimer. Elle en a parlé à ses enfants : « Si j'ai une chance, c'est d'être avec cet homme. »

Ils ont fixé un rendez-vous avec elle et lui ont dit : « Nous voudrions le voir » et le dimanche suivant on s'est rencontrés. Ils sont entrés dans la cuisine,

ils ont dit : « Maman, tu as de la chance de tomber sur un homme comme ça, il est très gentil », sans me vanter.

Chaque soir je venais la voir. Elle rentrait fatiguée du travail, tellement fatiguée qu'elle ne bougeait pas. Alors qu'est-ce que je viens faire, moi ? Je viens voir un cadavre ! Je lui ai dit :

– Écoute, moi je viens pour te voir...

Elle m'a dit :

– Tu m'excuses, je suis tellement fatiguée...

– Tu te plains, mais quitte ton travail, tu as de l'argent et moi aussi, on va ouvrir un magasin. Toi, tu dormiras jusqu'à neuf heures du matin, moi j'irai à la prière, et après j'irai ouvrir le magasin, l'arranger ; et toi, tu arriveras à dix heures ; quand tu voudras faire la cuisine, tu la feras et si tu ne veux pas, moi je sais cuisiner, mieux que toi. J'essayais de lui faciliter les choses. Ses petits-enfants venaient chez elle tout le temps. Elle n'arrivait pas à les contrôler ni à se faire obéir. Ils couraient dans l'appartement en bicyclette. Je crois qu'elle touchait de l'argent de sa fille pour les garder. Quand ils ouvraient le frigidaire, ils prenaient une bouteille de limonade chacun : « C'est avec ça que je vais vivre, moi ? Qu'est-ce que c'est ces enfants-là ? » « Ah ! ce sont mes petits-enfants ! *nabi bas koum yana*. » Je lui ai dit : « Écoute, tes petits-enfants peuvent venir une fois par semaine, même deux fois, mais pas tous les jours. Tu crois que moi, je vais passer mes samedi et dimanche à surveiller ces enfants, pendant que leur mère va faire la bringue ailleurs ! » Et je suis parti.

Elle m'a supplié de revenir, elle pleurait, elle me téléphonait. Je lui ai dit : « On ne peut pas s'entendre. Sur le plan sentimental on est d'accord, mais sur le plan matériel, je ne peux pas vivre comme ça. Je veux me promener, aller au restaurant le dimanche, je veux brûler l'argent, ton argent et le mien. Et si tu ne peux pas me suivre, il vaut mieux que chacun suive son chemin. »

Voilà le genre de femme sur lequel je tombe et qui font qu'à l'âge que j'ai, je ne suis pas encore marié.

Vous savez, chaque femme a ses qualités et ses défauts. Heureusement, il y a une dimension qui nous tient la bride, c'est la sexualité. Dieu l'a donné à l'homme et à la femme... Vous savez que Hava au paradis était une femme unique, elle savait que Dieu l'avait fait naître de la côte d'Adam. Elle était jalouse, et quand il venait le soir, elle lui touchait les côtes pour voir si Dieu ne lui avait pas enlevé une autre côte pour faire une autre femme. À cette époque-là, il y avait déjà la jalousie : elle l'aimait, elle l'adorait parce que Adam avait couché avec toutes les bêtes et aucune bête ne lui avait plu. Quand Dieu lui a

donné la femme, et qu'il a couché avec elle, il a dit : « Ah ! *zot icha*, ça, ça vaut la peine ! » C'est écrit dans le *Tanâh*, et c'est écrit aussi que c'est pour ça qu'il faut abandonner son père et sa mère et se coller à sa femme. C'est Adam qui a dit cette phrase. Adam, c'était un colosse qui d'après la légende arrivait jusqu'au ciel...

CHAPITRE II

Hannah

Portrait de famille

[Retour à la table des matières](#)

Je m'appelle Hannah. Je suis née à Meknès vers 1895. Mon père était un rabbin, lui-même fils de rabbin. Ma mère s'appelait Hassiba, fille d'Esther. Mon père est encore présent dans mes souvenirs. Moi et mon frère, nous étions souvent dans sa chambre, Robida, *hti l'aziza diali*, ma très chère et regrettée sœur était à Tibériade, Soulika habitait Tanger, Yacot, la pauvre chérie, n'était pas encore née. Moi et mon frère Élie, nous étions assis sur les genoux de mon père. Moi sur un genou, et mon frère sur l'autre. Mon père nous faisait manger simultanément, en coupant délicatement la viande qu'il nous donnait sur un morceau de pain, en faisant passer avec une cuillerée de soupe. Il nous faisait goûter de tout, nous donnait à boire de l'eau. Un soir, on s'est endormis sans souper, et il a dit à ma mère : « Je ne peux pas manger sans Hannah et Élie. »

Il nous a réveillés, et on a mangé avec lui. Quand on a eu fini, on est allés se rendormir. Moi, je dormais avec ma mère, l'entourant de mes bras, et mon frère Élie dormait avec mon père. Je ne les ai jamais vus dormir ensemble, jamais. Même chez moi, quand mes enfants grandissaient, chacun de nous avait sa chambre, et quand mon mari avait besoin de moi, il rentrait dans la chambre, quand même les pierres dormaient.

Quand mon frère Élie s'est marié, on a fait le mariage chez ma bien-aimée sœur Robida, au *derb-El-Barza* où elle avait deux grandes chambres. Quand la belle-fille, la femme de mon frère Elie, a voulu venir chez nous, ma mère a badigeonné sa chambre, et a chaulé le parterre *n'zarra*. Elle a mis les beaux draps pour les nouveaux mariés. Quand je lui ai demandé (à ce moment-là, j'étais mariée) : « Où tu vas mettre les nouveaux mariés ? » – « Ici. » Au fond de la chambre, il y avait une estrade sur laquelle on a mis le matelas en laine de la nouvelle mariée que ma mère a recouvert de beaux draps. Le coin des nouveaux mariés était séparé du reste de la chambre par un rideau en tissu.

Mes parents et moi, qui étais mariée et avais eu deux enfants et un enfant mort-né à ce moment-là, nous dormions en bas, dans la même chambre.

Mon Dieu, quel mariage mes parents avaient fait ! La plus grande prière de ma mère c'était qu'elle meure avant mon père. Elle s'est mariée à sept ans, la pauvre. Je disais à ma mère, tu devais faire pipi au lit ? Peut-être, elle me répondait. Ils s'aimaient beaucoup. Quand elle s'alitait pour un rhume, elle lui disait : « Viens à côté de moi, mon chéri » ; elle chantait : « Toi, mon âme, et moi, ta vie » ; il s'approchait et lui disait : « Dieu fasse que tu n'aies aucun mal, ma chérie, que tu demeures toujours comme une rose dans mon cœur. » Quand elle venait pour mes accouchements, il ne la quittait pas. Ils m'entouraient tous les deux, ce qui faisait dire à mon mari : « Tu vois l'amour de mes beaux-parents ? J'en suis jaloux ; moi, je suis tout seul, et eux sont ensemble. »

Nous venions d'une famille très religieuse. Le grand-père de mon père avait étudié avec Eliahou Hanabi, le prophète Élie. Mon grand-père vivait dans la pauvreté la plus totale, mais pour ce qui est du savoir et de la *Tora*, personne ne le battait. Une année, c'est mon père qui me l'a raconté, ils ont eu un tremblement de terre. On leur a envoyé des papiers du ciel leur disant : « Vite, vite, quittez vos maisons, et allez vous réfugier dans les cimetières. » Ils ont tout de suite pensé à mon grand-père pour leur déchiffrer ces papiers. On leur annonçait un grand tremblement de terre, tel jour, et telle date. Au jour et à la date prévue, il y a eu effectivement un grand tremblement de terre. Mon grand-père avait neuf filles. Quand il arriva au cimetière, il les compta et n'en trouva que huit. Il se maudit. « On a oublié notre neuvième fille à la maison. Elle va sûrement mourir », dit-il à sa femme avec une inquiétude sourde dans la voix. « Dieu fera d'elle ce qu'il voudra », lui répond ma grand-mère. En rentrant du cimetière, on ne reconnut plus les maisons. Tout était sens dessus dessous, les maisons entièrement démolies, et mon grand-père retrouva sa fille endormie au pied du mur de la *mézouza*. Il la réveilla. Elle était indemne, c'était un vrai miracle.

Le grand-père était enterré au cimetière juif de Meknès, au vieux *mellah*. Les gens allaient en pèlerinage sur sa tombe, et j'ai vu écrit en gros caractères hébreux *Mal'ah R'bi*. Je demandais à mon père pourquoi on l'appelait *Mal'ah*. Avait-il des ailes ? Il était si érudit qu'on le comparait à un ange. Il étudiait nuit et jour et la nuit, pour ne pas sombrer dans le sommeil, il se mettait une corde autour du cou. Cette corde, il l'accrochait au plafond et quand il tombait de sommeil, la corde lui retenait la tête brutalement et de ce fait il se réveillait. Il étudiait la *Tora* avec une corde autour du cou et les pieds plongés dans une bassine d'eau froide pour se maintenir éveillé.

Une nuit, comme à son habitude, il lisait la *Tora*, avec ses pieds dans un seau d'eau froide. Ils n'avaient pas de quoi manger. Les enfants pleuraient de faim. Sa femme, ma grand-mère, dit : « N'est-ce pas malheureux, de les voir

tous pleurer de faim, et de n'avoir rien à leur donner ? » « Dieu aura pitié de nous, tu verras », lui répond mon grand-père.

Entretemps, les enfants s'étaient endormis, après avoir tant pleuré. Dans la maison voisine, on célébrait un mariage. Le père du nouveau marié et un des invités chantaient des *pyoutim*. Le père du nouveau marié interrompit le chanteur, pour lui dire qu'il s'était trompé, que ce n'était pas ces paroles qui étaient dites dans ce chant. « Non, lui répondit l'autre, moi je maintiens que c'est comme ça que ça se chante. » « Qu'à cela ne tienne, dit le père du nouveau marié, on va aller chez R'bi David et on verra lequel d'entre nous a raison. Si c'est moi qui chante juste, je m'engage à offrir à la maison de R'bi David tout ce qui a été préparé pour la noce de mon fils. » « Entendu, dit l'autre », et il s'est amené en grande escorte dans la maison de R'bi David, mon grand-père. Il ne fallait pas prendre des voitures pour aller d'une maison à une autre comme ici. Il y avait juste à pousser du pied la porte d'en face qui, très souvent, restait ouverte. R'bi David sortit le livre où était le chant religieux. Il se trouva que c'était le père du nouveau marié qui chantait juste. Là-dessus, on ouvrit toutes grandes les portes des deux maisons, et on fit rentrer dans la maison de R'bi David toute la mangeaille et tous les délices préparés pour la noce du fils du richard.

Mon grand-père, radieux, réveilla ma grand-mère : « *om, om ya'amri*, réveille-toi, ma chérie, et réveille les enfants, je t'ai dit que Dieu n'oublie jamais ses enfants, surtout quand ils sont petits ! »

La demande en mariage

Quand j'ai eu mes menstruations, j'ai eu honte de le dire. Je me suis essuyée avec des feuilles de laitue, que je jetais et camouflais aussitôt dans les ordures. Les voisines de la maison s'en sont rendu compte, et ce sont elles qui l'ont dit à ma mère. Quand ma mère m'a interrogée à ce sujet, j'ai éclaté en sanglots. Elle a sorti un bol d'huile et un bol de farine, et elle m'a fait tremper les deux mains, d'abord dans l'huile, et ensuite dans la farine. C'était une tradition, pour porter bonheur. Elle m'a montré comment faire la prochaine fois et m'a mise en garde : « Attention, pendant les sept à huit jours que dureront tes règles, tu ne dois pas toucher au levain avec lequel on fait le pain, tu ne dois pas toucher à la farine, ni à une marmite, et surtout pas au vin. Tu ne dois pas toucher aux conserves qu'on fait à la maison, parce qu'elles tourneront. » Au bout de huit jours, il fallait prendre un bain. Ma mère, bien après que je sois mariée, descendait à la cave ; il n'y avait ni salle de bain, ni douches, ni même de *hamam*. Elle descendait un seau d'eau, choisissait un coin de la cave, se lavait, et m'appelait pour lui frotter le dos.

Pour faire la toilette, il n'y avait pas de coin aménagé spécialement pour ça : soit dans un cagibi, soit dans un placard, soit dans ce qui servait de cabinet de toilette, ou la plupart du temps à la cave. Chacun s'arrangeait à sa manière pour être propre. Elle se lavait donc, et quatorze ou quinze jours après ses règles, il fallait qu'elle aille prendre le bain rituel, dans une maison pas loin de chez nous et que toutes les femmes mariées connaissent. Un jour, j'ai prié ma mère de m'emmener avec elle et j'ai insisté pour entrer dans le bain. « Personne n'entre, me dit-elle, c'est honteux ! » J'ai insisté tant et si bien qu'elle m'a permis d'entrer. Quand ma mère est descendue dans l'*mda*, ce grand bassin plein d'eau, et qu'elle a disparu sous l'eau, j'ai poussé des hurlements : Où est maman ? Où est maman ? Je criais en sanglotant : on a tué ma mère ! La femme qui surveillait si l'eau l'avait bien recouverte, m'a calmée : « Ne crains rien, ma fille, on va te rendre ta mère. » Quand ma mère est remontée de l'eau, je me suis agrippée à elle en lui demandant si elle n'avait rien. Elle m'a calmée du mieux qu'elle a pu. Quand j'y pense maintenant, il me semble que c'est un film loufoque...

J'ai rencontré mon mari avant l'entrée des Français au Maroc. La belle-mère de ma sœur Robida n'avait qu'un fils, le fils du rabbin Shaloum ; elle savait que leur famille était très riche à cette époque-là. Tout le monde craignait les arabes, et lui seul possédait un esclave. Mon beau-père venait du fond de Tibériade où il avait vécu pendant quatorze ans rien que de ses richesses. Mon beau-père avait écrit à mon père, lui demandant si tout était calme au Maroc, parce qu'il pensait venir nous voir. Je crois qu'il avait un lien de parenté avec ma famille. Le dimanche prévu pour son arrivée, toute la famille, grands et petits, est partie à sa rencontre. On avait emporté notre déjeuner avec nous et on a monté les tentes pour l'accueillir. Cela se passait au bassin de l'*Agdal* de Meknès, qui à cette époque s'appelait *Sariz-Souani*. On est partis le dimanche après-midi et ils ne sont arrivés que le vendredi après-midi suivant. Mes parents, qui d'habitude ne me laissaient pas mettre le nez à la fenêtre, de crainte que les garçons me voient, ont insisté pour que je les accompagne : « Il y aura ton père, ton frère, moi-même, et toute la famille ; fais-toi belle, et tu n'as rien à craindre », me dit ma mère. On est tous sortis pour accueillir ma tante et sa famille.

Tous les gens qui étaient dans les tentes sont sortis pour les acclamer, comme on ferait pour un roi. Ils étaient tous montés à cheval : mon beau-père, le père de mon beau-père, et celui qui allait devenir mon mari, par la suite étaient tous montés sur de splendides chevaux arabes, avec des selles rutilantes. Voilà que parmi ce groupe de cavaliers, un beau jeune homme, à fière allure sur son beau cheval, ne me quittait pas des yeux. Il portait une tenue arabe blanche, avec un *fez* sur la tête. Ceci se passait le vendredi. Le lendemain, samedi, une tante, Lalla Mesoda, est venue à la maison voir ma mère : « Hassiba, fille de mon beau-frère, veux-tu donner ta fille Hannah à

mon neveu Shimon ? Il l'a vue avec vous quand vous êtes venus les accueillir et elle lui a beaucoup plu. » J'étais bien belle dans ce temps-là.

– *Ihdar lah* répond ma mère, que Dieu nous assiste dans notre réflexion.

Tante Mesoda, qui était toute menue, est partie. Dimanche soir, le rabbin Moklouf est venu nous rendre visite. Ma mère l'a accueilli avec chaleur, en lui souhaitant la bienvenue. C'était un oncle à elle.

– Il y a longtemps qu'on n'a eu le plaisir de te voir. Y a-t-il une raison particulière à cette visite ? demanda ma mère.

– Oui, je suis venu pour que tu nous donnes Hannah pour Shimon, mon neveu, répondit le rabbin Moklouf.

– Son père est en train de faire la prière, et après la prière, il lit deux ou trois autres psaumes. Quand il reviendra il te donnera sa réponse, répondit ma mère.

Ni ma mère ni moi n'avions aucun mot à dire. Quand le rabbin Moklouf est rentré, ma mère m'a dit : « Lève-toi ma fille, va allumer le feu et mets de l'eau à bouillir, pour nous faire du thé », et pendant que j'allumais le feu, je les ai entendus parler de moi. Dès que je suis rentrée dans la pièce, le rabbin Moklouf m'a dit : « Va, ma fille, va chercher ton père à la synagogue, j'ai besoin de lui parler. » Quand je suis allée chercher mon père à la synagogue, qui n'était pas loin de la maison, il m'a regardée et m'a renvoyé du revers de la main, comme à son habitude, pour que les hommes qui font la prière ne me voient pas.

– Je ne suis pas venue pour moi, je lui ai dit, c'est le rabbin Moklouf qui est à la maison, et qui veut te parler.

– Dis-lui que je termine *Zohar*, *el mesna hok l'Israël*, et que je rentre.

Je suis donc rentrée à la maison et j'ai donné la réponse de mon père. R'bi Moklouf et ma mère m'ont invitée à m'asseoir avec eux pendant que l'eau bouillait sur le *kanoun*. Mon père est arrivé, et il a souhaité la bienvenue à R'bi Moklouf : « *Barouh haba ! Barouh haba !* » Ce dernier n'a pas perdu pas de temps, il est entré tout de suite dans le vif du sujet. Il s'est adressé à mon père dans ces termes : « R'bi David, je suis venu te demander un service, ne me le refuse pas, je viens te demander Hannah, ta fille, pour Shimon mon neveu. »

– Laisse-moi réfléchir trois ou quatre jours, et je te rendrai la réponse.

C'était la coutume de ne pas accepter tout de suite, même si on savait d'avance qu'on allait accepter, et que le parti était intéressant. C'était pour montrer qu'on ne voulait pas se débarrasser de ses filles, qu'on y tenait, et qu'elles nous étaient chères.

Le troisième jour, le rabbin Moklouf est revenu pour avoir la réponse. Après son départ, pendant que mon père était aux toilettes, ma mère m'a demandé : « Le beau jeune homme qui était à cheval, et qui ne te quittait pas des yeux, est-ce que tu l'aimerais pour mari ? »

– Je ne sais pas, je ne sais pas, j'ai répondu, en rougissant,

Mon père est revenu et m'a demandé à son tour : « Est-ce qu'il te plaît ce jeune homme qui te demande en mariage ? »

– Je ne sais pas, père, ce que vous faites vous, je l'accepterai, j'ai répondu en baissant les yeux jusqu'à terre.

Pour la troisième fois, le rabbin Moklouf est revenu pour avoir la réponse : « Alors R'bi David, quelle est votre réponse ? » « *Besiman tov*, d'accord », a répondu mon père.

Le mariage

Le lendemain, ma mère a passé la chambre à la chaux. Elle a badigeonné par terre avec du lait de chaux, *n'zarra*. Avec des femmes de la famille et des voisines, elle a confectionné des *palibis*, des *knadelles* ainsi que de la confiture d'aubergines.

Les gens de chez lui sont venus avec beaucoup de cadeaux. Lui, bien entendu, n'est pas venu. Je ne l'ai plus revu après le jour où on a tous été les accueillir, et quand par hasard je l'apercevais dans la rue, je courais tellement pour l'éviter que je tombais, et que je revenais toute égratignée à la maison. Je ne l'ai revu que la nuit de noces, où il m'a bénie comme épouse. Nous sommes restés fiancés un an. Après l'accord de mon père donné au rabbin Moklouf, les hommes de sa famille sont venus fêter nos fiançailles. Son père m'a apporté deux bagues en diamant, et il m'a embrassée bien fort. Pour le mariage, il m'a apporté deux bracelets en or, six bagues, deux en diamant, les autres en toc, une *sémana*, sept bracelets fins en argent, deux boucles d'oreilles en diamant, et une *m' daza*, plusieurs rangs de perles montés en collier, à la mode en ce temps-là.

Mon trousseau comprenait des toilettes en broché or et argent, des draps, des rideaux, des matelas en laine, des oreillers, des coussins, des couvertures,

une pleine chambre d'affaires, et seulement cent quatre-vingt-dix rials de dot ! S'il y avait des brouilles dans le ménage, et que le mari décidait de divorcer, jamais aucune femme ne réussissait à récupérer sa dot ou son trousseau. Elle avait toujours commis un méfait qui faisait qu'elle devait partir de chez son mari sans rien.

Le jour de mes noces, je n'ai pas arrêté de pleurer. Ils m'ont maquillée quatre fois tant je pleurais. Je ne voulais pas me séparer de ma mère, ni du lit dans lequel on dormait toutes les deux. Comment dormir chez des étrangers, et me séparer de mon père et de ma mère ? D'abord, j'ai passé la journée avec mes amies, dans mon lit nuptial. Un rideau séparait le lit du reste de la chambre. On nous a servi à déjeuner dans des plateaux en cuivre, sur le lit, c'était la coutume. La chambre était pleine de rabbins et d'hommes, et le nouveau marié et ses amis mangeaient avec eux. C'est le soir seulement que la nouvelle mariée devait manger avec son mari, quand toutes les festivités étaient terminées.

Le lendemain des noces, voyant que j'avais passé la nuit à pleurer, mon mari s'est fâché, et il m'a amené toute sa famille. Le rabbin Shaloum, mon beau-père, m'aimait beaucoup. Je le respectais et le craignais, et il m'a dit : « Espèce de sottise, du moment qu'il ne te plaisait pas, pourquoi lui as-tu fait perdre une telle somme d'argent pour te marier ? » Moi, je répondais par des sanglots. Je me tournais vers ma tante Clara, et lui disais en pleurant : « Je t'en supplie, ma tante, qu'ils prennent tout mon trousseau, qu'ils reprennent tout ce qu'ils m'ont apporté, bijoux et tout, qu'ils me laissent seulement retourner chez moi. »

– Tu ne vas pas nous faire ça, toi, la fille d'un grand rabbin, que laisses-tu à faire aux autres ?

Elle essayait de me calmer.

– Hier soir, il voulait que je fasse des choses mal élevées ! Non, non, je ne veux pas, je veux retourner chez moi ! J'avais les yeux gonflés et le visage boursoufflé d'avoir tant pleuré, et lui, il riait.

Au moment du déjeuner, mon père est venu, le grand rabbin Abraham, son oncle et tous les notables de la ville, et ceux qui dormaient à la maison pendant la fête se sont attablés aussi ; ils m'ont fait asseoir entre mon père, mon mari, son père Abraham, le grand rabbin Moklouf, un proche parent de ma mère, que leur âme repose en paix. Ils se sont mis à me faire boire la *mahiya*, alors que chez moi, quoique mon père et ma mère buvaient un peu en mangeant, moi, je n'en avais jamais goûté. Je n'ai jamais supporté l'alcool.

Le grand rabbin Abraham, qui était juge à ce moment-là, m'a dit : « Bois ma fille, tu sais que ton mari est mon neveu, sa mère est morte en lui donnant naissance, lève-toi, la *arossa*, bois un peu, et va avec ton mari. » On m'avait mis la tenue de *skli* ; ils nous ont donné un verre de *mahiya*, et ils nous ont sommés de trinquer en nous embrassant. J'étais morte de honte. Je me suis retournée vers mon père le priant : « De grâce, mon père, je ne veux pas. » « Je t'en prie ma fille, tu vois tout ce monde qui t'entoure, dont R'bi Abraham, le grand juge, je t'en prie, ne me fais pas honte, ma fille. » Voyant ma résistance, mon beau-père, R'bi Salomon, s'est écrié : « Lève-toi tout de suite, ou je te donne une bonne fessée, lève-toi, espèce de sotte ! » Il paraît que quand il s'est marié, moi j'étais encore dans les langes ; je le considérais comme mon père, et lui me considérait comme sa fille ; de là, sa liberté d'expression avec moi. Mon père, je ne l'ai pas écouté, et mon beau-père, je l'ai craint. J'ai trinqué avec mon mari, nous nous sommes embrassés en face de tout ce monde, je me sentais mourir de honte.

Quand une jeune fille n'était pas vierge, ça se savait ! On apportait à mon père les draps des nouveaux mariés, ainsi que les serviettes. Mon père mettait ses lunettes, et pressait un citron sur le sang dont le drap était taché. Si le sang prenait une couleur rouge vif, c'était le sang de la mariée ; si c'était un faux sang, il ternissait. Voilà comment on déterminait si elle était vierge ou pas. Si elle n'était pas vierge, elle était renvoyée immédiatement chez elle, elle n'avait droit à rien, ni à sa dot, ni à son trousseau, et elle était la honte de toute la famille. Si le mari l'acceptait quand même, chose qui arrivait très rarement, sa dot était réduite, sinon supprimée. Et quelle dot la meilleure parmi nous avait ? Moi, j'avais eu un très grand trousseau, ma dot ne s'élevait pas à plus de cent quatre-vingt-dix rials de l'époque. Mon beau-père a demandé à mon père : « Complète-lui les deux cents rials. » « Non, lui a répondu mon père, pour peu qu'il ne s'entende pas avec elle, il lui prendra tout son trousseau. »

Chez nos voisins arabes c'était un peu différent. Le premier soir des noces, la mariée arrivait à dos de mulet, suivie de toute la parenté, qui veillait toute la nuit derrière la porte de la mariée, en chantant et en dansant. Le mariage devait être consommé le soir même. Si elle était vierge, les *yoyous* éclataient, c'était une explosion de joie générale, particulièrement des parents, très fiers d'avoir su bien surveiller leur fille. La mère sortait avec, sur la tête, la culotte de la mariée, et les serviettes toutes tachées de sang, la tête haute, fière et heureuse, entourée et félicitée par tous. Dans le cas contraire, on montait la nouvelle mariée sur l'âne sur lequel elle était venue, suivie de la famille du mari et des badauds qui criaient à tue-tête : « Honte à toi, fille perdue, honte à toi, retourne d'où tu viens ! »

Celle qui était vierge était montée sur un mulet, et on la suivait en chantant : « Honneur à toi, fille vertueuse et bien gardée, tu fais honneur à tes parents, tu as rempli la famille de plaisir ! » et chacun passait en jetant une

pièce ou un billet dans le plateau placé là à cet effet. Je sortais moi aussi pour regarder le spectacle, et les femmes me disaient : « Que tes filles t'honorent de la même façon ! » C'est une coutume exclusivement arabe, mais la virginité avait beaucoup d'importance chez nous aussi.

Un jour, il est arrivé un incident. Une nouvelle mariée arabe était trop jeune et le mari trop fort. Quand il a couché avec elle, ils ont cru qu'elle était morte, ils sont venus m'appeler à son secours. Nous étions voisins, et on s'entendait bien, quoique ils étaient arabes et nous étions juifs. « Hannah ! Hannah ! Viens, viens vite, la nouvelle mariée est morte ! »

J'ai pris une bouteille d'eau de Cologne, et j'ai accouru malgré les cris de mon mari qui m'en empêchait. Je l'ai trouvée plus morte que vive. Je lui ai donné une bonne gifle, je l'ai arrosée de parfum, je lui ai fait sentir de l'oignon, elle ne bougeait toujours pas. J'ai rempli ma bouche d'eau du puits, et j'ai soufflé toute cette eau brusquement sur son visage. Alors elle a repris connaissance. J'ai crié : « Elle est vivante, elle est vivante ! » Ils la croyaient tous morte, ils pleuraient et se lamentaient. Elle s'est relevée, ils ont tous poussé des *yoyous*. Ils m'ont remerciée, et m'ont invitée à prendre le thé. Chacune m'embrassait en me disant : « Que Dieu te garde ton mari et tes enfants ! »

Le lendemain, ils sont venus m'inviter à déjeuner avec eux. J'ai dit : « Mais vous savez que je ne peux pas manger chez vous, tout ce que vous faites est péché pour moi. » « On t'achète tout *kacher*, indique-nous où. » Ils croyaient que c'était aussi simple que cela. C'était des voisins, mais presque des frères. Quand il y avait des émeutes, que les arabes envahissaient le *mellah*, ceux qui savaient qu'on habitait avec les arabes venaient pour nous frapper ou nous piller, mais eux leur disaient : « Ce n'est pas une maison juive, c'est une maison arabe », pour nous protéger. Ils couraient après eux, qui avec un couteau, qui avec *skrone*, pour nous défendre contre leurs frères. Quand tout se calmait, j'ouvrais le coffre de mon mari, je prenais de l'argent, et j'en distribuais largement à tous ceux qui s'étaient portés à notre secours. Nos voisins arabes faisaient même quelquefois des pèlerinages avec nous.

Naissance

La mère de mon mari avait donné trois ou quatre filles à mon beau-père, alors pour avoir le garçon, ils sont allés en pèlerinage sur la tombe de R'bi Amran à Ouezzane. Ils ont emmené avec eux M'bark, leur domestique arabe qui n'avait pas d'enfant du tout. M'bark a demandé : « *Taj'r*, est-ce que je peux prier moi aussi pour avoir des enfants ? » « Vas-y, M'bark, prie le saint aussi, peut-être exaucera-t-il tes prières », a répondu mon beau-père. La femme de M'bark est tombée enceinte par la suite.

Cela faisait peut-être un an que j'étais mariée. Un jour, mon beau-père a fait venir un Noir et m'a dit : « Ce Noir a le même âge que ton mari », et il m'a raconté l'histoire du pèlerinage à Ouezzane où ils étaient allés tous les deux, mon beau-père et M'bark, prier sur la tombe de R'bi Amran, pour la naissance d'un fils, qu'ils eurent en même temps. Ce fut le premier fils après trois ou quatre filles.

J'ai eu Dody, l'aînée, à seize ans. Donc je suis plus vieille que mon aînée de seize ans seulement. Après Dody, j'ai eu un garçon qui est mort à trois ans, ensuite, j'ai eu un garçon mort-né, ensuite j'ai fait une fausse-couche d'un garçon encore ; mon mari a alors conclu que je n'étais plus bonne pour faire des enfants. Il a fait semblant de vouloir divorcer pour me faire peur. Il disait à qui voulait l'entendre : « Même si elle crève, je ne la laisserai pas sortir. » Mes parents n'étaient pas d'accord pour que je divorce. Moi, je voulais divorcer, j'en avais marre de cette vie de jalousie. Je ne devais voir que lui, lui seul ! Mes parents, il me défendait d'aller les voir, et même mon beau-père, et ma belle-mère, que leur âme soit au paradis. Le samedi, après manger, je le priais de me laisser aller voir mes parents, il me mordait sur les joues, en laissant des marques, et me disait : « Allez, va, maintenant. »

Alors, j'ai compris. Une nièce de ma mère, Simha, la femme de Youda, habitait avec nous dans la rue. Je lui ai dit : « Je t'en prie, prête-moi ton *hayeck*, tes babouches et ton foulard. »

– Hannah, ma nièce, pourquoi ?

– Parce que je veux voir mes parents, mais mon mari a verrouillé mes affaires et a pris la clef avec lui.

– Dans ce cas, tiens.

Et je suis allée voir mes parents. Même une fois par semaine, je n'avais pas le droit de leur rendre visite ! Il s'en est rendu compte, et est parti chez Simha :

– Le jour où tu donneras ton *hayeck*, tes babouches et ton foulard à Hannah sera un grand jour pour toi !

– Pourquoi ? Elle n'est pas en prison !

– Je veux qu'elle reste à la maison, je veux que personne ne la voie.

Je suis donc allée chez mon père en poussant les hauts cris : « Je veux divorcer, je ne veux plus de cette vie-là ! » Il m'a répondu : « Ma chérie, *l'gzala diali*, même dans la Tora, il est dit que c'est l'homme qui aime sa femme qui est

jaloux d'elle, celui qui ne l'aime pas, il la laisse faire ce qu'elle veut. » Et j'ai répondu en pleurant : « Jusqu'à quand, mon père, je ne vais pas te voir, dis-moi ? » Dans mon entourage, chacun me sermonnait à sa manière, répétant ce que disait mon père : « S'il ne t'aimait pas, il ne serait pas aussi jaloux. » J'ai dit à mon père : « Si tu ne veux pas que je vienne chez toi, je vais m'enfuir, mais je ne veux plus de cette vie-là. » Après, la chambre de mes parents s'est remplie de monde, même mon beau-père. Ils sont restés à me sermonner, moi je tenais tête ; mon père a crié : « Tu n'as pas honte devant tous ces gens ? Tous les notables de Meknès sont venus pour te ramener à ton mari. Aie honte, un peu ! Pour qui te prends-tu ? La fille du roi ? »

Mon bien-aimé beau-père m'enlaçait et m'embrassait ; Mossi Amar était là aussi, que Dieu le bénisse. J'ai un fils qui porte son nom. Ils insistaient tous pour me raccompagner chez mon mari.

– Qu'il vienne lui-même ! Qu'il dise qu'il ne parlera plus de divorce, et qu'il me laisse sortir pour voir mes parents. Et là, on verra !

Mon regretté beau-père m'a répondu :

– Si ce n'est que ça, c'est facile.

Ils l'ont envoyé chercher, et il est venu. Quand il est entré, il s'est mis à rire.

– Tu ris ? j'ai crié.

Mon père m'a interrompue :

– Qu'est-ce que c'est ce comportement, tu n'as pas honte ? Allons *lâh ismâh*, sans rancune.

– Non, jusqu'à ce qu'il jure de ne plus parler de divorce, et de me laisser venir vous voir.

– Je te donne ma parole, a dit mon mari.

Depuis ce temps, il a changé, il s'est amélioré. Et pourquoi pas ? Plus tu le protèges plus il t'écrase ; plus tu dévoiles tout et plus il te craint. Il me prenait gentiment, et me disait : « Je t'en prie, ne va pas chez tes parents tous les samedis, un samedi oui et un samedi non, voilà, je te prie gentiment. » – « Bon, d'accord », je répondais. J'ai commencé à l'écouter, et lui aussi m'écoutait. Notre vie s'est améliorée.

Les premiers temps, les rapports sexuels ne me plaisaient pas du tout. Après trois accouchements, je n'éprouvais encore aucun plaisir. Mon mari me

priait, me donnait de l'argent, m'achetait des vêtements, faisait des marchés énormes. Il m'achetait tout ce qui me plaisait : des bonbons, des chocolats, des pépites, mais rien, je n'éprouvais rien. Le samedi, je lui demandais : « Si tu m'aimes, fais-moi une balançoire. » Il me faisait une balançoire, mais m'interdisait de chanter. Il était d'une jalousie féroce. Oh ! mon Dieu, celui qui me disait bonjour il le soupçonnait d'avoir couché avec moi. Je m'en allais chez mon père en pleurant et il me consolait. À part ça, j'avais une bonne vie.

Quand j'accouchais, mon mari était gentil, mais quand je tardais à aller au bain, il changeait complètement. Il jetait avec colère tout ce qui lui tombait sous la main. Je lui disais : « Et alors, qu'est-ce que tu veux, mon cher ? Moi, je n'ai pas envie de tomber encore enceinte, non et non. »

– Qu'est-ce que tu veux que je devienne, moi ?

– Va, mon cher, va chez qui tu veux, mais moi, je ne veux pas tomber encore enceinte.

– Même s'il y en a chez qui je peux aller, je ne veux pas de malotrué, je ne connais que Dieu et toi.

Et il n'allait chez personne, personne.

Quand j'accouchais, je perdais beaucoup de sang, et pendant longtemps. Il me disait : « Toutes celles qui ont accouché après toi ont été au bain, et toi pas encore ? »

– Je ne vais pas au bain exprès pour ne pas tomber enceinte, que Dieu me pardonne.

– Le déluge a cessé, y a-t-il encore de la rosée ?

– Le déluge et la rosée sont encore là ensemble.

Je restais quinze jours après mes règles sans avoir de rapport avec lui, et très souvent j'ajoutais des jours en plus pour ne pas tomber enceinte. C'était l'unique moyen qu'on avait. Comme a dit mon fils, on n'avait pas d'autre travail à faire que manger et dormir.

Chaque fois que j'avais un rapport avec mon mari, je tombais enceinte. Je n'y échappais pas ; ce qui faisait dire à mon mari, qui ironisait sur cette fatalité des filles de ma famille : « J'aurai voulu que vous soyez toutes des vaches, vous les filles, et j'aurais été milliardaire. »

J'étais fatiguée des accouchements et des grossesses. Les filles, je les mettais au monde normalement, mais les garçons... Pour Mossi, j'avais le croque-mort à mon chevet. J'entendais ma mère, sur la terrasse, demander à Dieu de faire mourir l'enfant à ma place. Elle disait : « Après tout ce qu'elle a fait pour avoir le garçon, maintenant elle va mourir, et le laisser à d'autres ? » Mon père priait lui aussi : « Oh ! mon Dieu, change une âme pour une autre, prends-moi à sa place, et fais qu'elle se lève saine et sauve, pour ses enfants qui ont tant besoin d'elle, oh ! mon Dieu je t'en prie, je t'en prie ... »

Les matrones dans ce temps-là, elles ne savaient rien. Rien, tant que l'enfant était proche, elles le recevaient, mais quand c'était difficile, comme ma mère me le racontait, l'accouchée restait à pousser, pousser, jusqu'à ce qu'elle s'épuise, et mourait avec son enfant dans le ventre.

Quand le bébé venait au monde, on prenait un chiffon imbibé d'ail pilé, de sel et d'huile, comme font les arabes, on l'essuyait, on l'habillait, on mettait du *khôl* dans les yeux du bébé, ainsi que dans les yeux de l'accouchée, et on vous le donnait. On coupait le cordon ombilical, et on mettait une compresse d'huile ou de je ne sais quoi là-dessus. Pour les filles, le cordon tombait vite, et pour les garçons, ça durait si longtemps que ça s'infectait. J'accouchais bien sûr à la maison. Quand j'étais au lit, la bonne s'occupait des enfants, et ma mère faisait la cuisine.

Lorsqu'une femme avait accouché d'un garçon, on mettait en face de son lit un miroir pour qu'elle puisse se regarder quand elle se maquillait les yeux de *khôl* le matin. Elle maquillait ses yeux, et les yeux du bébé, pour lui rafraîchir les yeux de la chaleur du ventre. Il y avait un rideau qui couvrait la *kama* ; accroché au rideau, un papier portant le nom de Dieu, *semot*, sur la porte d'entrée de la chambre, sur la *mézouza*, on accrochait aussi *semot*. On faisait ça juste quand le nouveau-né était un garçon.

La fille n'avait rien de tout ça, *msat b'kasrout sanim*. Le soir, toute la famille se réunissait, et avant d'aller au lit on sortait une grande vieille épée, on plaisantait, on racontait des histoires pour rire et on dînait. Au moment de se dire bonsoir, mon père *nefdi ismo yana* et mon mari se levaient, l'épée en main, fermaient la chambre ; plus personne n'entrait, ni ne sortait ; ils tournaient autour de la chambre, en passant l'épée sur les murs, sur les fenêtres, sur les lits, en faisant des prières pour éloigner les *jnouns* ; en dernier lieu on passait l'épée sur le bébé, et sur le cou de l'accouchée. Pendant ce temps, l'assistance, la famille, les amis, les voisins, les servantes tapaient sur la *sonaza*. On chantait, on dansait en louant l'accouchée qui avait donné naissance à un garçon, *zab l'hez*.

Le matin, on n'avait pas le droit d'ouvrir la chambre du garçon jusqu'à ce que les voisins l'ouvrent du dehors en chantant : « Voisins, voisins, ouvrez-nous, la broderie du caftan est terminée. »

C'est quand les voisins ouvraient la porte qu'on était autorisé à l'ouvrir toute grande. Même si on frappait à la porte au milieu de la nuit, personne n'était autorisé à ouvrir les portes de la chambre du garçon avant le matin. Sous l'oreiller du bébé, on mettait un petit paquet de sel, un livre de prières, les *téhilim*, et l'épée qui avait servi pour le *thdid*, pour le protéger et le préserver des *stanim*. La fille n'avait droit à rien de tout ça.

À la naissance d'une fille, la famille, les voisins, même les gens de la rue, sont pétrifiés, comme s'il s'agissait d'un deuil ou d'une catastrophe. Dans la *Tora*, il est dit qu'au moment où la fille naît, les anges montent au ciel, la tête couverte de leur *burnous*, comme aux funérailles. Ils disent : « Nous viendrons en aide à son père. » Quand naît un fils, les anges montent au ciel en chantant des *pyoutim*, en disant : « Ce fils viendra en aide à son père, et nous, nous leur viendrons en aide à tous les deux. »

Pour la femme qui mettait des filles au monde, quelle humiliation ! Alors que la naissance d'un garçon donnait lieu à des réjouissances sans fin. Le père aussi bien que la mère étaient très fiers. On chantait : « Si tu m'annonces la naissance d'un garçon, j'enlève l'anneau de ma main, et la boucle de mon oreille et te les donne ; si tu m'annonces la naissance d'une fille, tu reçois des coups de bâton sur la tête. » Dans une autre chanson, on vante le sexe du garçon, qui fait sa fierté, et la fierté de ses parents.

Superstitions

On faisait toutes ces cérémonies pour éloigner les mauvais génies, les jnouns, de l'accouchée et du bébé. Alénou maassé yadénou, R'bi Shimhoun Bar Yohaï avait pouvoir sur eux, il avait cinq cents disciples, Salomon Hameleh aussi avait pouvoir sur eux. Après le *thdid*, ils faisaient les *téhilim* et dormaient. Le père et la mère de l'accouchée se relayaient toute la nuit, pour veiller sur l'accouchée et son bébé, à cause des *stanim*.

Il y a plusieurs histoires sur les *stanim*. Une Tangéroise préparait la *bar-mitsva* de son fils et elle voulait ouvrir le baril d'huile. Soudain le baril s'est renversé par terre et elle a poussé des cris : « Ah ! ouili ! ouili ! » La nuit suivante elle a rêvé qu'une femme lui disait : « Tu n'as pas honte de crier ah ! ouili, ouili, parce que l'huile s'est renversée ? Toi, tu veux faire la *bar-mitsva* à ton fils, moi aussi, je veux faire la *bar-mitsva* au mien ! »

Les *stanim*, les disciples de Satan, on les appelait aussi *zirana*, nos voisins. Quand on rentrait dans une nouvelle maison, à l'époque, on versait de l'huile au seuil des portes, mais aujourd'hui, on verse du lait. Le jour où j'ai déménagé dans cette maison, j'ai cherché du lait dans le frigidaire. Il n'y en avait pas, alors, j'ai versé du sucre, et je leur ai dit : « Voilà, même du sucre, comme ça, vous pourrez vous faire un peu de thé. » À Montréal, il n'y a pas de *stanim*, parce qu'il y a du fer.

Il y avait aussi la maison des pierres *dar-el-hzar*. On n'arrivait pas à la fermer en plein jour, on aurait dit que quelqu'un y jetait des pierres. Toutes les maisons du *mellah* étaient rénovées, blanchies à la chaux, mais celle-là personne n'osait la toucher.

Une fois maman, pendant qu'elle épluchait les légumes, a vu un serpent énorme apparaître. Maman s'est mise à lui parler : « Si tu es propriétaire de cette maison, il n'y a entre toi et moi que du bien. Je te prie de retourner de là où tu es venu, mais si tu es étranger, je te mets au *anidouye* si tu bouges. » J'entendais ma mère parler au serpent, je croyais qu'elle était en train de devenir folle.

Le serpent est resté sur place immobile, jusqu'à ce que j'aie cherché Brehmo Drghi, qui lui a dit : « Tu es venu encore, je suis ton frère, et tu es mon frère, alors ne nous faisons pas de mal. » Il l'a pris doucement, l'a enroulé autour de son cou, et l'a emporté loin, à *ouz hrosse*, à l'entrée de la porte *Bab-Mellah* de Meknès. Quand Brehmo est revenu, je lui ai demandé s'il ne l'avait pas mordu. Il a dit : « Non ! Je l'ai lâché dans la nature, et il a rejoint ses frères. »

Le serpent est revenu, mais on ne le craignait plus, on s'était habitués à lui. Ma grand-mère Mira, la sœur du grand rabbin Youssef, m'a raconté qu'un jour pendant qu'elle donnait à téter à ma mère, ce serpent s'est approché d'elle. Elle a retiré le bébé du sein. Le serpent s'est approché et s'est mis à téter. Une fois repu, il s'est retiré. Ma grand-mère a alors lavé son sein, et a remis simplement l'enfant à téter. Il paraît que les serpents sont friands du lait de femme.

Mon mari

Pour le mariage de mes enfants, c'est leur père qui a pris la décision, sauf pour le mariage de ma fille Messody. Le neveu de mon mari, Joseph, le fils de David, voulait épouser ma fille. Là, je me suis carrément opposée. Mon mari s'était associé à son frère David et avait regretté par la suite. Mon beau-frère David, que son âme repose en paix, avait dit à mon mari : « Je veux ta fille Messody pour femme de mon fils Joseph. » Mon mari lui a répondu : « Tu sais que Fortunée est la plus âgée, et Messody est la plus jeune. » Ce à quoi David

lui a répondu : « Elle aura aussi sa chance. » Quand mon mari m'a fait part de cela, j'ai dit : « Non ! Joseph est très dur et très méchant avec ses parents ; il le sera encore plus avec sa femme. Il a frappé son père avec une corde tellement il est méchant. » « Sois raisonnable, quand il sera marié, il changera et deviendra plus sage. » Mon mari essayait de me convaincre. « Non ! non, et non ! je ne veux donner ma fille à aucun prix à Joseph ! » C'était la première fois que je m'opposais ainsi à sa décision. Mon mari est revenu une nouvelle fois à la charge : « Hannah, je viens encore une fois te demander d'accepter cette union. » « Non, si Messody épouse Joseph, moi, je ne reste plus ici, de ça, tu peux être sûr ! » Alors mon beau-frère David n'a pas laissé de répit à mon mari ; tous les jours, il venait le voir pour lui arracher une réponse affirmative. Un jour, il est venu me voir moi, et il m'a dit : « Pourquoi tu ne veux pas me donner Messody pour Joseph, est-ce qu'on ne te plaît pas ? » J'ai répondu : « Non, vous, avec plaisir, mais un mariage entre proches parents engendre des enfants infirmes. » Et lui : « Comment tu sais tout ça, toi ? Tout est entre les mains de Dieu, maintenant ; que tu le veuilles ou pas, je veux Messody pour Joseph. » « Je sais, tout est entre les mains de Dieu, mais excuse-moi, je ne peux pas accepter cette demande. »

En fin de compte, c'est eux qui ont gagné puisque Messody est maintenant mariée avec Joseph, son cousin, et qu'elle a des enfants avec lui. Oui, c'est eux qui ont gagné. Ma fille non plus ne voulait pas l'épouser, elle savait à quel point il était méchant avec ses parents. Elle l'a épousé contre son gré. Dès le début de son mariage, elle venait à la maison, et me disait : « J'ai l'impression de coucher avec mon frère, et non avec mon mari. »

Ma fille Rachel non plus ne voulait pas épouser son demi-mètre de mari. Elle ne voulait rien savoir, mais son père lui disait : « Tu le maries, ou tu pars d'ici. » C'est comme ça que ça se passait dans ce temps-là, c'est les parents qui décidaient, particulièrement le père.

Mon mari était fournisseur de produits alimentaires aux armées françaises. Avec son frère, ils étaient presque seuls à parler français à Meknès. Ils avaient habité auparavant à Larrache. Mon regretté beau-père, que son âme soit au paradis, leur amenait tous les soirs des instituteurs pour leur apprendre l'espagnol, et le jour, ils apprenaient le français. Ce français qu'ils savaient parler leur a fait gagner des millions. Avec ce commerce ils s'étaient beaucoup enrichis.

Ils livraient à l'armée tous les genres de légumes, et du couscous. On avait à côté de la maison un grand hangar où ils entreposaient des sacs de semoule et de farine. La nuit, des femmes arabes fabriquaient le couscous à la main. Le jour, elles allumaient de grands fours à charbon de bois, dix fours à peu près, sur lesquels elles faisaient évaporer le couscous dans des couscoussiers. Le lendemain, ils apportaient ce couscous dans des auges en bois. Ils mettaient la

sauce aux légumes sur le couscous, avec des raisins secs et quelques amandes. Ils préparaient le bouillon dans la cuisine de la caserne, et le versaient sur le couscous au dernier moment. Ils transportaient tout cela sur deux chevaux, et le troisième cheval était monté par le domestique qui était chargé du transport.

Oh ! oui, ils gagnaient largement leur vie ! À cette époque-là, ils étaient encore vêtus à la façon marocaine. Ils vidaient les grands sacs en cuir qu'ils portaient en bandoulière sur leur épaule et passaient la nuit à faire des tas avec les billets de banque. Je m'endormais, et m'éveillais à plusieurs reprises, et je voyais les tas de billets de banque monter de plus en plus haut. Son frère, qui était encore célibataire, vivait à cette époque avec nous. Il se chargeait des comptes, et mon mari de tout le reste.

Quant à moi, mes besoins étaient comblés. Il y avait deux clefs du coffre : l'une était chez mon mari, et l'autre chez moi. Mon mari, ainsi que mon beau-frère, me disaient : « Prends ce que tu veux. » je n'avais besoin de rien, j'avais des bonnes, des meubles, de l'or, des verres en argent pour le *géfen*, des salières en argent, des couverts en argent, je n'avais besoin de rien.

Les plaisirs de la vie

Je m'habillais très bien, mais pas avec des robes. Je portais des caftans. Ils étaient faits par des artisans spécialisés. J'avais un caftan en velours vert, un autre en velours violet, un autre en velours rouge, et un autre en lainage. J'avais une ceinture en argent, et des babouches brodées à la main, avec des fils d'or. Mes parents, lors de mon mariage, m'avaient offert un caftan en broché argent et j'étais très belle quand je le portais. Avant de me coucher, je me lavais, je me parfumais. On avait du parfum, de l'eau de Cologne, Pompeïa, Mismilis. Mes beaux-parents m'aimaient beaucoup. Ma belle-mère n'était Pas la mère de mon mari, mais c'est elle qui les avait tous élevés. Elle ne m'a jamais appelé par mon nom, mais toujours Azi a amri, azi a la'rossa. J'avais trois enfants, et elle m'appelait encore la'rossa.

De mon temps, les grosses femmes étaient à l'honneur. On chantait pour elles beaucoup de chansons : « Que celui qui a une grosse femme fasse attention à elle, et se félicite de son bien, qu'il la monte sur le lit, et se prosterne devant elle ; que celui qui a une femme maigre la néglige, pauvre homme, qu'il la descende aux toilettes, et pisse sur elle. » Mon mari mourait d'envie que je grossisse. « Je te donne ma parole d'honneur, me disait-il, que si tu grossissais, je te donnerais la moitié de mon capital. »

J'allais raconter tout ça à ma mère qui me disait : « Je t'en prie, ma fille, vois s'il y a quelqu'un qui peut t'indiquer un docteur qui te donnera quelque remède pour te faire grossir. Moi, je payerai ce qu'il faudra pour ça. » Avec ça,

je n'étais pas maigre, mais il voulait que j'aie des gros seins, et un gros derrière. À vrai dire, je ne comprends rien à la mode d'aujourd'hui : la maigreur et la noirceur. Là où l'homme touche il rencontre des os. Les vrais Noirs, Dieu les a créés ainsi, et on n'a rien à dire, mais ceux qui se noircissent sous le prétexte de la mode, ce sont des gens qui se suicident. Comme dit la chanson : la blanche, on la met sur un trône, la blanche, on la met sur un trône, et la noire on l'amène au four... Oh ! combien de chansons on chantait pour la femme grosse et blanche. Aujourd'hui, toutes les valeurs sont renversées, rien n'est resté à sa place. Que Dieu ne nous bouleverse pas plus !

J'avais une très belle voix. C'est de famille. Mon père et ma mère, que leur âme soit au paradis, se disputaient, pour savoir de qui les enfants tenaient la belle voix ; chacun disait que c'était de lui. Maman me racontait qu'un soir, en été, son père était à la terrasse chantant *l'baassot*, sa voix était si belle que le *muezzin* de la mosquée voisine lui renvoya un autre couplet. « C'est de moi que tu tiens ta belle voix », me disait-elle.

Je prisais en cachette de mon mari. Et pourquoi je prisais ? J'avais des vertiges. Si c'était aujourd'hui, on aurait dit que c'est la tension. J'ai été chez mon père, *nemsi rodiya ala ismo*, et je lui ai dit : « Mon père, j'ai le vertige, dès que je me lève, je perds l'équilibre, et je crois que je vais tomber. » – « *Mâ ntsouâs fi smek yana*. Viens priser un peu de tabac. » Et moi : « Si mon mari venait à le savoir, il me tuerait. » « Sans qu'il le sache », m'a-t-il chuchoté dans l'oreille. J'ai prisé, et ça allait mieux, *izik el farz*. J'ai prisé deux à trois ans sans qu'il le sache.

Le Chabat

Le samedi était une grande journée. On s'y préparait au moins deux jours à l'avance. Jeudi, mon très cher père faisait un marché méticuleux, recherché, et varié. Vendredi, ma mère faisait la cuisine. Elle pétrissait le pain elle-même, et le bénissait d'une prière. Puis elle prélevait la *hala* qu'elle faisait brûler ensuite sur la braise. Elle préparait les repas : du poisson, une soupe de pois chiches, de la viande, et une marmite de boulettes de viande hachée aux oignons qu'on appelait *yaprak*.

Le soir, on mettait la table ; il y avait toutes sortes de hors-d'œuvre, une carafe de vin maison, une bouteille de *mahiya* entourée de beaux verres. On préparait la maison, les divans, et là- dessus, des matelas de laine couverts de *bordado*.

Le vendredi, ma mère priait mon père de l'aider : « Lève-toi, mon chéri, viens me donner un coup de main. C'est une *mitsva*, que l'homme aide aux préparatifs du *Chabat*. » Il se retroussait les manches, et il hachait la viande sur un petit tronc en bois, avec un couperet. « Tiens, lui disait-il, quand il avait fini, fais-la en boulettes. » Il arrangeait ensuite les lumières pour le *Chabat*, il

allumait les deux bougeoirs, et préparait une petite lampe à huile, qui restait allumée tout le samedi.

Le matin les hommes allaient tôt à la prière ; ils étaient merveilleusement habillés. Mon père bien-aimé portait un *zabador* blanc, un burnous blanc, un *tarbouch* neuf, des babouches blanches qu'il portait seulement le samedi. Maman portait un *ganbaïze*, une large jupe en velours, avec plein de fronces à la taille ; sur la tête, elle portait le *soualef*. Elle s'habillait comme ça, pour aller à la synagogue voir le *séfer*, le samedi. Elle était très belle, blanche comme la neige, les sourcils longs et bien marqués, et des yeux, aussi grands que les yeux d'une vache. Elle avait les joues roses, même quand elle était malade on aurait dit qu'elle était maquillée. Elle allait dans la *hazara* pour voir le *séfer*. À la sortie de la synagogue, elle allait voir ses oncles, les malades.

Samedi, ma très chère mère, *imâ l'aziza diali*, ne voulait jamais faire la *dafina* à la maison, de crainte de soulever le couvercle de la marmite, et qu'une goutte d'eau de la vapeur tombe sur le feu, C'était péché, et le lendemain il aurait fallu jeûner. Elle préférait l'envoyer au four, dans un *tajine* en terre cuite. Elle y mettait des pommes de terre, des œufs, une patte de bœuf, entière, une langue, et un petit sac en tulle plein de blé concassé. Après avoir mis les épices et l'huile nécessaire, elle la remplissait d'eau, la fermait hermétiquement, en soudant le couvercle avec de la pâte faite de farine et d'eau et l'envoyait au four, avec le mitron qui venait la chercher. Le lendemain, soit moi, soit mon frère Isaac allions la chercher. Du seuil du four, on faisait signe au mitron qui reconnaissait notre *dafina*. En nous voyant il savait que c'était le temps de la rapporter à la maison.

Et l'après-midi, tante Jamila, que son âme soit au paradis, venait nous voir. Quand on finissait de manger, on faisait la sieste. Ma bien-aimée maman avait depuis vendredi soir mis sur le feu une grande cafetière d'eau couverte d'une toile. Elle préparait un grand fourneau, mettait de gros morceaux de charbon au fond, elle saupoudrait le charbon de cendres, ensuite une autre couche de charbon ; au moment d'allumer pour le samedi elle mettait une braise dedans, et elle avait ainsi de l'eau bouillante pour le thé ou le café, jusqu'au samedi soir. Mon père disait que c'était une *mitsva* que de faire le thé avec l'eau du samedi, et de faire le *géfen* du samedi soir à la lumière de la veilleuse qu'on avait allumée le vendredi soir. Mon père réveillait ma mère de la sieste en lui disant : « Ma chérie Hassiba, que Dieu te garde à moi, lève-toi me faire une théière de thé. »

– Oui, je me lève, répondait-elle d'une voix ensommeillée.

Il nous réveillait ensuite pour prendre le thé. Après le thé, mon bien-aimé père emmenait mon frère Isaac avec lui à la synagogue, et moi, je restais à la maison avec ma mère : « Je t'en prie, ma chérie, lave la vaisselle, ou si tu ne

veux vraiment pas, sors d'autres couverts. » Pour les religieux, il est défendu de laver la vaisselle le samedi ; il faut attendre le coucher du soleil. Quand mon père revenait de la synagogue avec mon frère, il nous embrassait, et ensuite faisait le *géfen* du samedi soir. Oh ! mon Dieu, comme c'était beau, quelle solennité, quelle ambiance ! Je te dis, on était avec des géants, aujourd'hui, on est avec des nains. Je revivais, mon frère d'un côté, moi de l'autre, mon père bien-aimé au milieu, et maman à côté de nous aussi. Mon père lui disait : « Hassiba *a'ima* ma chérie, viens plus près de nous. »

Les fêtes

À part le *Chabat*, j'aimais les fêtes. La fête de *Chavouot* se passait très bien. Elle signifie le don de la Tora par Dieu aux juifs. On pose sur la table des dattes et du lait, pour recevoir la Tora en symbole de bienvenue. Pour cette fête, on avait coutume de s'arroser d'eau. Je pense que, comme on avait souvent la sécheresse, c'était un symbole pour qu'il y ait de la pluie toute l'année. Il y avait des hordes d'hommes, la plupart torse nu, en slip ou short, qui couraient à travers les rues du *mellah*, criant, chantant : *Saïbou ! Saïbou ! ara el ma zid el mâ sehdiya !* Chacun s'empressait d'accourir pour admirer le spectacle. Aussitôt que quelqu'un montrait le bout du nez à travers une porte, ou une fenêtre, il recevait une douche copieuse administrée par cette bande qui semait la joie dans tout le *mellah*. Les gens avaient l'habitude de bien prendre la chose, disant que cela portait bonheur. Il y avait bien sûr des mauvais caractères qui faisaient un scandale, mais personne ne faisait attention à eux. Chacun savait que c'était une journée d'amusement et de joie. Ceux qui regardaient le spectacle d'un balcon leur mettaient une ou deux bouteilles de *mahiya* dans un couffin et les leur descendaient à l'aide d'une corde. Ceux-là avaient droit au grand spectacle : danses, acrobaties, chants, arrosage, lancement de seaux à la volée, et musique faite avec les anses des seaux en étain, le tout dans un charivari indescriptible.

Les gens du peuple manifestaient à leur manière leur joie de recevoir la Tora. Ils allaient devant le grand rabbin, le grand et regretté Youchouah Berdugo, ils déployaient tous leurs tours d'adresse, ce qui faisait la joie du grand rabbin, qui sortait à la porte de chez lui, prenait une chaise, s'asseyait et les regardait avec amusement et sympathie. Oh ! oui, il les bénissait, et il riait aux éclats de leurs ébats. Les femmes, les enfants participaient à cette euphorie générale. Avant, on savait s'amuser, on aimait rire, on riait et on cherchait à rire. C'est pour cela qu'il n'y avait pas de dépression, ni beaucoup de maladies. Aujourd'hui, on est trop sérieux. Il n'y a plus de moments solennels, ni pour le samedi, ni pour les jours de fêtes. On dirait *Ticha beav* tous les jours. Que Dieu guide ces jeunes, et mes enfants avec, dans la bonne voie. C'est parce qu'il n'y a plus de religion, ni rien.

Les rabbins à l'époque étaient aussi très sages. Il y avait quelqu'un, dont la femme était enceinte. Ils voyageaient ensemble à pied. Elle eut soudain des douleurs d'accouchement, et il l'aida à accoucher. Quand vint le moment d'avoir des rapports sexuels avec lui, il ne voulut plus d'elle. En l'accouchant, il s'était dégoûté d'elle, alors sans pudeur elle l'amena devant le juge. Notre *Tora* n'a rien oublié ; il est dit que le désir de la femme est doublement plus fort que celui de l'homme. Bref, cette femme porta plainte. Le juge appela le mari, et lui dit :

– Ça fait plus d'un an que tu n'as pas eu de rapport avec ta femme. Pourquoi ?

– Seigneur, répondit le mari, depuis que je l'ai accouchée, je ne peux plus la voir.

– Va chercher un seau de miel, lui dit le juge.

Il apporta le seau de miel.

– Mélange ce miel autant que tu veux, et ensuite enlève ta main, lui dit le juge. Comment est ce miel à présent ?

– Comme avant, répondit le mari.

– La femme est comme ce miel, envoie ta femme au bain, et couche-toi avec elle, ordonna le juge.

Il n'y a rien que notre *Tora* n'ait dit. Notre *Tora* n'a rien oublié. Mais aujourd'hui, le monde va en déclinant. On dirait qu'il n'y a plus de grands rabbins qu'on vénère et qu'on respecte pour leur religion ou leurs qualités, alors qu'avant il y avait des rabbins uniques, comme le rabbin Eliézer.

Il ne craignait personne. Quand il pensait quelque chose, il le disait tout haut, fût-ce aux plus grands dignitaires du protectorat ou même aux notables chérifiens. Il était craint, respecté et aimé des Arabes, des Français et des Juifs. Comme il parlait et écrivait l'arabe, il connaissait le *Coran* sur le bout des doigts. La bourgeoisie ainsi que les gens du peuple arabe le tenaient en haute considération. Celui qui avait un litige, un différend, voire une dispute, soit en affaire, soit un ménage qui ne s'entendait pas, prêt à divorcer, soit des enfants avec leur père, une veuve avec ses enfants, l'ultime recours, c'était lui : « Il n'y a que R'bi Eliézer qui vous arrangera ça. » Et en effet, il n'y a pas une affaire qu'il n'a pas arrangée. D'abord les gens le craignaient et le respectaient parce qu'il était très droit et très loyal. Il ne marchandait ni son temps ni son argent. En plus de s'occuper des gens tout à fait bénévolement, évidemment, il célébrait chez lui et à ses frais les fêtes de réconciliation. Il était heureux de

rendre les gens heureux. Au point où le pacha Sghiddi, qui était son ami intime, lui envoyait toutes les affaires litigieuses des juifs et même des arabes. Quand il est mort subitement, les juifs, les arabes, le *mellah* et toute la communauté juive de Meknès l'ont pleuré. C'était le deuil au *mellah*. Une lumière venait de s'éteindre pour la communauté juive de Meknès. Tous les magasins ont fermé ce jour-là, on aurait dit un jour de *Kipour*. Il a eu des funérailles dignes d'un roi.

Pour la fête de *Soukot*, chaque soir, les voisins s'invitaient à tour de rôle. Le premier soir, comme mon père était grand rabbin, on nous laissait commencer les premiers. Oh ! quelle fête, quelle solennité, que de *youyous*, que de joie ! La *souka* était souvent à la terrasse, et les voisins avaient aussi plaisir à entendre nos chants et à partager notre joie, on chantait à tue-tête, chez nous.

Pesah

Les préparatifs de la Pâque étaient très importants. Tout d'abord le lendemain de *Pourim*, c'est-à-dire un mois au moins avant *Pesah*, on préparait des tables, soigneusement lavées et grattées de tout résidu de pâte ou de farine ; on leur faisait *hagala*, et on mettait un drap blanc pour trier le blé. Ensuite, on louait les services de plusieurs femmes arabes, qui venaient à la maison pour trier ; non, le triage se faisait par les femmes juives, de la famille, des amies, ou des voisines. Les *fatmas* nous aidaient à moudre et à tamiser la farine destinée à la confection des galettes de la Pâque. Pour faire ces galettes, on mettait l'eau dans une jarre, qu'on ne sortait que de Pâque en Pâque, et qui ne servait qu'à ça.

Une femme pure, c'est-à-dire qui n'avait pas ses menstruations, la remplissait d'eau, la couvrait d'une gaze, et la mettait à la terrasse sous les étoiles. Cette eau servait ensuite à faire les galettes de la Pâque. On apportait ensuite des caisses de bois neuves sur lesquelles on posait des tôles. La femme effrontée allait au four pour faire ses galettes. La femme vertueuse, comme ma mère, les faisait cuire à la maison. Il fallait les préparer dans un temps record : pétrir très rapidement la pâte, les dessiner en les trouant avec les doigts, en un tournemain, et les faire cuire aussitôt, pour éviter de donner le temps à la pâte de chauffer, et par conséquent de lever. Il fallait reproduire le pain azyme de nos ancêtres, qui n'avait pas eu le temps de lever à la sortie d'Égypte. C'était un branle-bas de combat à la maison, avec toutes ces femmes surexcitées, qui se précipitaient, devenant plus religieuses, plus savantes, et plus exigeantes que le plus fanatique des rabbins. Mais c'était aussi la joie, les histoires drôles, les histoires intimes touchant le sexe, dites à voix basse et dans le creux de l'oreille. Et soudain, de grands éclats de rire, pour tel mari impuissant, dont la femme était encore vierge après un an de mariage, les ragots, les commérages sans méchanceté.

Et surtout, surtout, on se trouvait seules entre nous femmes, et on se donnait libre cours. On chantait tout en travaillant, et ces voix-là jamais elles n'étaient aussi merveilleuses. Ce n'était pas seulement les galettes qu'on faisait, on liait des amitiés solides, et c'était une occasion pour nous de nous connaître mieux, de nous confier, d'écouter celles qui avaient plus d'expérience dans la manière de vivre avec un mari. Suivait le repas pris ensemble, soit *el m'eli demdâh*, soit *el hout di knifra bel héms, thouma ou felfla hamrâ*. On s'amusait pour la confection de ces galettes ; plus qu'on ne s'amuse aujourd'hui pour les grands mariages, qui coûtent si cher, où on mange mal, et où on ne s'amuse plus du tout. J'ai oublié de dire que le travail se faisait à la chaîne, et vite, vite. Une femme pétrissait la farine, deux kilos par deux kilos : une autre lui versait l'eau prise de la jarre ; aussitôt cette pâte était passée à celles qui l'étaient avec des rouleaux à pâtisserie, qui ne devaient servir que pour ces galettes ; les dessinatrices sur pâte suivaient, et immédiatement après, les galettes étaient enfournées.

Aussitôt sorties du four, on les mettait à refroidir sur des draps blancs fraîchement lavés. Le matin, mon cher père les essuyait avec un chiffon blanc bien propre, il les rassemblait par paquets, et les suspendait au grenier. Pour la Pâque, mon père allait tous les jours au marché, rapportant chaque chose en précisant : « Attention, ça c'est pour la fête. » Ma mère engageait quelqu'un pour passer toute la maison à la chaux. Il n'y avait pas de peinture, dans ce temps-là. On passait deux ou trois couches de chaux. Autour du plafond, on passait avec un pinceau fin un filet de chaux bleu clair. Sur le sol en ciment ou en carrelage, on passait *n'zarra* qu'on frottait avec de la sciure de bois une fois sec.

Pour la Pâque, on achetait *l'hséra*, qui couvrait toute la pièce, un genre de moquette du *mellah*. Les draps qui couvraient les divans étaient neufs, les couvre-oreillers, frangés de *bordado*, la table, les chaises astiquées, tout ce qu'on possédait de plus beau et qu'on ne voyait pas durant toute l'année était sorti : la carafe de cristal blanc chamarrée de dessins grenat, avec ses verres assortis pour la *mahiya*, pour le *géfen*, le grand verre en argent massif qui avait appartenu à je ne sais quel ancêtre, et qu'on manipulait avec vénération, les chandeliers en argent qu'on avait offerts à mes parents pour leurs noces, etc.

Tout contribuait à faire de cette soirée de *Pesah* une soirée merveilleuse et inoubliable. Dès la tombée de la nuit, on préparait le plateau du *séder* de *bibilou*. On choisissait le plus beau plateau ; du temps de mes parents, il était en cuivre. On y mettait les *matsot*, un bol plein de feuilles vertes de céleri, un bol de feuilles de salade, une épaule d'agneau, des *haroset*, mélange de dattes, de figues, de noix et de raisins secs, épicé de gingembre et de cannelle, qu'on roulait en boulettes. On couvrait le tout avec le plus beau foulard de ma mère,

un foulard en soie naturelle, fond blanc, brodé main, d'une arabesque chinoise de couleur chatoyante, avec de longues franges tombant de tous côtés.

Mon bien-aimé père entonnait le *géfen*, et quel *géfen*, mon Dieu ! la douceur de sa voix résonne encore à mes oreilles. On faisait le *séder* dans la joie. La table était couverte de hors-d'oeuvre, les galettes de *Pesah* recouvertes d'un joli napperon, le vin doux, et le vin ordinaire maison posé au milieu de la table dans de belles carafes. La *mahiya* faite spécialement pour *Pesah*, avec du thé et du sucre au lieu de l'anis, était dans une bouteille particulière, une bouteille à long col avec un bec verseur, et une ou deux branches de feuilles de fenouil, pour lui donner une belle couleur verte avec une douce saveur d'anis. Après le *séder* et le *motsi*, on se mettait enfin à manger. Le soir, on commençait toujours par la soupe traditionnelle de choux et de fèves vertes parfumée au *casbor*, avec un gros morceau de jarret de bœuf. Ensuite, ma très chère mère, que son âme soit au paradis, nous servait un *tajine* d'aloose avec *l'garnina*, on aurait dit un *tajine* de noces. Le lendemain midi, on mangeait soit la *kefta* aux cardes, soit un *tajine* de fèves vertes à la viande grasse.

Après avoir mangé le premier plat, mon père sortait le livre de son grand-père et chantait, les yeux au ciel : « Merci mon Dieu, merci Éternel Dieu, de nous avoir délivrés de nos ennemis, merci de nous avoir permis de fêter cette grande fête, avec notre famille », et il refermait le livre. Il mangeait encore un morceau, et voilà qu'il ouvrait son livre à nouveau, et je lui disais : « Père, je t'en prie, finissons de manger d'abord. »

On buvait beaucoup de vin, ce soir-là. Au moins quatre verres de vin, pour les adultes ; les enfants aussi étaient autorisés à boire, mais largement coupé d'eau. Bien souvent, on se saoulait tous. Pendant *Pesah*, on ne buvait pas de thé, on prenait de la menthe fraîche.

Le soir de la *Mimouna* était aussi une grande et belle fête. Tous les gens qui faisaient la prière dans la synagogue de mon père l'accompagnaient à la maison. Mon père venait encore enveloppé dans son *talit*. Il prenait place sur un divan assez haut pour bénir les gens. Il posait ses mains sur leurs têtes et récitait des prières : « Que Dieu vous guide dans la bonne voie, qu'Il vous aide à pardonner à votre prochain, qu'Il vous pardonne vos péchés et vos égarements, et que ces lendemains de fêtes soient des jours heureux pour vous, votre famille et la communauté entière. » Les gens lui embrassaient la main, mangeaient une feuille de salade ou une datte et buvaient du lait caillé. Le soir de la *Mimouna*, la tradition chez nous c'était le couscous. Comme elle n'avait pas de farine pendant *Pesah*, ma mère faisait moudre la *matsa*, la faisait évaporer en l'arrosant d'un peu d'eau, et nous faisait le couscous avec, et c'est seulement le lendemain qu'elle roulait le couscous elle-même et nous le préparait dans les règles de l'art.

Les Français

Après l'arrivée des Français les gens sont devenus civilisés, ils ne sont plus restés sauvages.

Avant les Français, le mercredi, personne n'allait travailler, ni les maris, ni les enfants, tous les magasins restaient fermés. Mercredi était jour de *souk*. Ceux qui voulaient vendre leur bétail, chevaux, bœufs, moutons, mulets, ânes, ou les produits de la ferme, c'est ce jour-là que toutes les tribus descendaient les vendre au *souk* de Meknès. Très souvent des querelles éclataient entre eux à propos de tout et de rien, et ce qui leur servait de prétexte pour envahir le *mellah*, le piller, et violer les femmes. Alors, tous les mercredis mon père, que son âme repose au paradis, descendait à la cave, ramassait la poudre noire de la soute à charbon, et me barbouillait le visage entièrement. J'avais l'habitude de porter des petites boucles d'oreilles, et un petit bracelet, il me les enlevait, et comme je pleurais lui demandant pourquoi il me les enlevait, il me répondait en m'embrassant : « Je ne veux pas qu'ils t'arrachent tes belles petites oreilles, et ta petite main en voulant s'emparer de ces bijoux. »

Quand les Français sont arrivés, ils sont venus sans leurs femmes. Le dimanche, ils se saoulaient tous et venaient en bataillon envahir les maisons à la recherche de femmes. Un jour, j'étais en train de filer la soie avec la quenouille et la porte de la maison était fermée. La maison comptait sept familles habitant toutes sous le même toit. On a entendu du bruit. Chacun l'a demandé à l'autre : « Est-ce que vous avez bien fermé la porte ? » « Oui, oui, oui », la réponse partait de trois pièces différentes.

Cependant le bruit persistait. Les soldats étaient sur la terrasse et descendaient dans la maison (habituellement à ciel ouvert) par le toit. Maman, affolée, m'a crié : « Coupe le fil et cours vite te cacher dans la soute à charbon, dans la cave. Enfouis-toi là-dedans jusqu'à ce que je te fasse signe de monter. » Ils sont rentrés, ils ont visité toutes les pièces. Apparemment, ma mère ne les a pas intéressés, c'était une vieille femme. Ils rôdaient toujours dans la maison, et maman, effrayée que je sorte de ma cachette, me criait sans cesse en arabe : « Reste où tu es, ne monte pas avant que je te le dise. » On n'était pas débarrassées d'un groupe de soldats qu'un autre arrivait, semant la panique, criant, gesticulant, se bousculant, les uns plus ivres que les autres, en quête de femmes, comme des chasseurs en quête d'une proie. Ils violaient filles et femmes, sans distinction. Quand leurs femmes sont venues, et que les gens se sont civilisés, il y a eu du changement : dans le comportement, les vêtements, le manger.

En ce qui concerne la religion, il n'y a pas eu de changement. Les hommes allaient à la synagogue tous les samedis pour faire leur prière, et les femmes aussi allaient voir le *séfer*. Non, en ce qui concerne la religion, rien n'avait changé. Les fêtes étaient merveilleuses, là-bas. Ici, il me semble qu'on n'a plus de religion du tout.

Montréal

Pourtant je me plais au Canada. Il y a tout ce qu'on veut. Les gens sont humains. On n'a plus peur des arabes. On a tout ce qu'on veut... en neige ! Malgré tout, je n'ai pas froid, les maisons sont chauffées, c'est beaucoup mieux qu'au Maroc. Maintenant, je vais refaire mes dents, on m'a envoyé le papier pour les refaire. Je les ai refaites deux fois, à Meknès.

Quand le dentiste me les a placées, ma bouche était déformée. Il s'est exclamé en riant : « R'bi *Yahdik* (que Dieu te garde) Mademoiselle, tu as l'air d'une miss monde avec ces dents-là ! » « Assez plaisanté, j'ai répondu, fais-moi un bon dentier, au lieu de te moquer de moi ! » Il les a limées un peu et me les a replacées, en s'extasiant : « Que Dieu te protège du mauvais œil, tu es ravissante, tu as rajeuni de vingt ans avec ce dentier ! » C'est merveilleux, ici, tous les soins sont gratuits, les accouchements gratuits aussi. Les premiers temps, je payais les médicaments, mais on m'a dit que je pouvais les avoir gratuitement. C'est l'absence de bonne qui m'a tuée ici. Là-bas le marché était à deux pas : les fèves vertes, les cardes, les artichauts, tout frais, ni congélation ni rien, du champ à table, et quelle saveur ! Toutes ces richesses à si bon marché ! Ici, tout est si loin, s'il n'y avait pas le téléphone on étoufferait ! J'ai téléphoné dernièrement à mon frère, au Maroc, j'ai payé trente-cinq dollars, mais tant pis, j'ai encore envie de lui téléphoner.

« Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? » il m'a demandé. « Je fais les omelettes de *Pourim* », et voilà la conversation qui m'a coûté trente-cinq dollars ! Pour *Pourim*, je fais les omelettes d'abord, c'est la tradition, ensuite un plat d'aloise, des boulettes de viande, un bouillon de poulet aux nouilles, et un poulet bouilli. J'observe encore toutes nos traditions, *l'ada* pour les fêtes, ainsi que pour la cuisine. J'entretiens moi-même la maison. Depuis que mon fils est à Montréal, il me donne un coup de main. Il me fait le marché. La prière que je fais pour lui, c'est qu'il n'ait pas besoin d'autrui, qu'il puisse toujours subvenir à ses besoins, et une autre prière, qu'il ait une petite femme vertueuse à lui tout seul, sans mélange. Oui, oui, je sais ce que je dis, aujourd'hui, il y a beaucoup de mélanges ; ce soir, elle couche avec lui, et demain elle couche avec un autre. Comme un bol de miel, celui qui passe trempe ses doigts et goûte. Que Dieu nous préserve.

Le mimétisme

CHAPITRE III

Robert

[Retour à la table des matières](#)

Je m'appelle Robert. Je suis né en 1947 dans le Maroc oriental et je suis arrivé au Canada en 1972.

À l'époque, à Taourirt

Mon père était négociant dans le sucre, le thé, l'huile, le savon, les bougies. Il était grossiste. Il avait plusieurs magasins. Né à Debdou, il s'était installé à Taourirt parce qu'il y avait plus de possibilités de monter un commerce. Il a dû déménager là avec ses parents vers l'âge de dix ans. À quatorze ou quinze ans, il a monté lui-même son petit commerce d'épicerie, j'imagine. L'affaire a pris petit à petit de l'ampleur et mon père au bout de quelques années est devenu un riche propriétaire.

Il avait quarante petits magasins, quatre dépôts, ainsi qu'une ferme avec du bétail. C'était l'homme le plus riche du village, le plus en vue. Il a été président du Comité de la communauté juive de Taourirt pendant seize ans. Il a été président pendant la guerre. D'après ce qu'il nous racontait à mon frère et à moi, c'était très pénible.

Les musulmans avaient été méchants vis-à-vis des juifs. Ils approuvaient la venue des Allemands. Mon père était un riche négociant, il était obligé de se protéger. Le gouvernement chérifien de l'époque avait déjà fait un recensement des biens des juifs et en particulier des biens que possédait mon père.

Lorsque mon père vendait à des arabes qui ne payaient pas, ils répondaient, quand on insistait pour encaisser : « Les Allemands vont venir vous arracher les dents qui mâchent les gommes des Américains. » Ça allait de plus en plus mal, à un tel point que mon père a été emprisonné pendant une semaine, parce que d'après eux, il avait manqué de respect à un caïd musulman. Je ne me rappelle pas exactement pourquoi, mais je sais qu'il nous a raconté qu'il y avait eu un conflit au sujet de la communauté entre mon père et le caïd ; le caïd a porté plainte au gouvernement français de l'époque qui a aussitôt mis mon père

en prison, tout président qu'il était. Il a fallu de fortes interventions de la part de certaines personnes connues, juives et autres, de la ville d'Oujda, pour libérer mon père. De ce fait, ça a été très mal jusqu'au jour où il a quitté la ville, en 1953.

À cette époque, il y a eu l'affaire de Djérada où beaucoup de juifs ont été assassinés et brûlés vifs. Mon père à l'époque était presque certain que c'était le gouvernement français qui avait organisé ce massacre des juifs, pour prouver au monde que les arabes étaient encore sauvages, qu'ils n'étaient pas capables de gouverner leur pays et qu'ils n'étaient donc pas prêts à avoir leur indépendance.

Par la suite, on a menacé mon père. On a même voulu lui tirer dessus, et c'est à cause de cela qu'il a carrément quitté la ville de Taourirt où il avait vécu jusque-là. À l'âge de quarante-cinq ans il y laissait tous ses biens pour aller s'installer à Meknès, ville d'origine de ma mère dont la famille était connue et respectée. Mon père a fait son immigration à l'intérieur du Maroc même. Il avait pratiquement organisé ce petit village qui avait pris de l'expansion par la suite, et qui était devenu de plus en plus important à cause de sa situation frontalière avec l'Algérie. Il avait sa famille, ses amis, son commerce, ses propriétés, tous ses biens, et il a fallu qu'il laisse tout ça. Ses affaires n'ont pas été liquidées, elles ont été volées. Mon père avait sept mille bêtes dans une ferme que des arabes géraient. Sans contrat, ni papiers. Tout se faisait sur la base de la confiance. Il s'est avéré qu'ils ont tout volé et il n'a rien récupéré de ses biens.

À part l'immobilier, les murs, il n'a rien touché. Heureusement qu'il avait quelques sous en banque et en liquide, ce qui permis à la famille de continuer à vivre à Meknès pendant une dizaine d'années. Il a dû s'organiser avec des avocats d'Oujda qui lui ont coûté très cher pour essayer de récupérer ses biens. Le bétail, la ferme, il n'a rien récupéré de tout cela. La seule chose qu'il a pu récupérer c'était l'immobilier. Il a vendu les maisons à des prix dérisoires, parce que dans ce village, il n'y avait plus personne, plus de juifs, plus d'Européens.

C'est un village qui est devenu à cent pour cent un village arabe. Du temps de mon père, ce village comptait de mille huit cents à deux mille deux cents juifs. Lorsque mon père a voulu récupérer ses biens en 1961, il ne restait qu'un seul juif. Il surveillait les biens de mon père ; il s'appelait Yâhcob et on l'a assassiné dans son magasin d'un coup de couteau. C'était le dernier juif qui était resté dans la ville.

Mon père avait organisé l'immigration de beaucoup de juifs en Israël. Il avait eu beaucoup de mal, parce qu'on attrapait beaucoup de juifs qui passaient par Melilla, et on a considéré mon père comme responsable. Après le départ de

mon père en 1953, d'autres juifs ont pris la relève, assurant le fonctionnement de la communauté, mais ils ne sont pas restés longtemps. Vers 1956 il ne restait pratiquement plus de juifs à Taourirt.

De Taourirt à Meknès

Lorsque mes parents sont venus habiter à Meknès, mon père pensait trouver un paradis, lui qui avait sa belle-famille, une des premières familles de Meknès, très respectée, très en vue. De plus, il avait reçu et largement aidé à maintes occasions des notables de Meknès. Quand mon père vivait à la frontière espagnole et algérienne pendant la guerre, plusieurs personnes fortunées de Meknès avaient été reçues. Elles connaissaient ma mère qui les accueillait en grande pompe.

Mon père a dépanné un nombre appréciable de ces gens. Il leur prêtait gratuitement ses dépôts pour entreposer des marchandises qu'ils achetaient pendant et après la guerre soit en Espagne, soit en Algérie ; la seule personne connue d'eux dans la région était ma mère. Étant la femme du président de la communauté, elle pouvait se permettre beaucoup de choses, et vu que mes parents étaient assez fortunés, ils recevaient tout ce monde-là. Dans le village, il n'y avait pas grand-chose à faire et cela faisait du mouvement. Eux étaient heureux de trouver des gens bien avec qui fêter.

L'aide ne manquait pas car la situation financière le permettait. Donc ces gens de passage trouvaient un accueil princier. L'un le disait à l'autre, ce qui fait qu'il y avait très souvent des gens de Meknès à la maison.

Mon père a été déçu par la ville ; il n'était pas content d'être à Meknès. Il avait perdu toute autorité ; lui qui dirigeait une communauté, à Meknès il était devenu un simple citoyen. Il manquait aussi de capital, puisqu'en changeant de ville, il avait tout laissé à Taourirt. Il n'avait plus d'argent. Il avait juste de quoi faire vivre sa petite famille avec l'argent qu'il avait en banque. Il était très difficile pour lui d'ouvrir un commerce, car il était trop fier.

Mon père s'est marié plusieurs fois. Il a eu une première épouse, une cousine que ses parents lui avaient imposée à l'âge de quinze, seize ans ; il a eu un garçon, un demi-frère à moi qui s'appelle Moché, et qui est mort d'un cancer en Israël. Il a mis terme un an après à ce mariage dont il ne voulait pas.

Par la suite, vu son commerce et l'importance qu'il avait dans la ville, il a voyagé souvent. Certains de ses clients, dont mes oncles actuels, se trouvaient à Meknès. Il a connu à Meknès une fille qui, dit-on, était très jolie. C'était la fille du président du tribunal rabbinique de Meknès. Il l'a épousée, et a eu avec elle une fille. Elle avait été mariée et divorcée, elle n'avait pas eu d'enfant et

était considérée comme une femme stérile. Après leur mariage il l'a emmenée consulter des médecins en Algérie. Ils l'ont soignée, et elle a eu par la suite une fille qui est ma demi-sœur. Cette femme est morte et lui a laissé cette fille. Il s'est retrouvé à nouveau seul pendant un temps et est revenu à nouveau à Meknès où il a épousé une autre fille de bonne famille. Elle aussi était veuve et avait de son premier mariage deux enfants qu'elle a laissés à ses parents et beaux-parents. Le troisième mariage de mon père, c'était donc avec ma mère. Il a eu avec elle deux garçons : mon frère et moi.

Pour revenir à l'émigration de mes parents à l'intérieur même du Maroc, j'avais six ans quand on s'est installés à Meknès en 1953. Je me rappelle que c'était très, très difficile. Moi, je n'ai jamais vu mon père travailler. À Taourirt, on vivait dans l'opulence. À Meknès on habitait dans une grande et belle maison très froide appartenant à mes grands-parents maternels. Il n'y avait pas de chauffage, les maisons étant conçues pour le climat chaud du Maroc, plus pour rafraîchir que réchauffer. Par la suite, mon père a pu vendre quelques biens à lui à Taourirt pour une bouchée de pain, et avec ce qu'il a pu rassembler comme argent, il a acheté un terrain au nouveau *mellah*. Il a commencé alors la construction de ce qui est devenu par la suite notre maison. On est arrivés en 1953, on a déménagé dans notre maison en 1960. Cette maison était nettement moins grande que celle où on avait habité jusque-là, mais elle recevait plus de soleil. Elle était plus fonctionnelle et très belle aussi mais d'un autre style.

À partir du jour où on a eu les revenus des trois petits appartements et des deux magasins qu'on louait, on s'est sentis plus en sécurité. Maman, qui était une femme extraordinaire, exceptionnelle, a pu s'organiser avec ce peu de revenu pour nous faire vivre décemment. Par la suite, mon frère aîné s'est mis à travailler ; il avait un gros salaire pour l'époque, et à partir de là on a pu vivre aisément grâce à son aide. Comme beaucoup d'enfants, il avait fait l'école ORT, et en est sorti professionnel. Il travaillait dans un garage d'autos où il était actionnaire associé. Il gagnait très bien sa vie. Puis il s'est marié et a fondé une famille.

Ma mère savait calculer et faire mille et une choses elle-même. Elle faisait la *mahiya* pour l'année, le vin pour la consommation de la famille, le *glei*, genre de viande en saumure, des variantes de toutes sortes. Elle faisait tout elle-même pour qu'on ne manque de rien. Mon père savait bien gérer son pécule, et mon frère était un très bon fils qui a bien contribué à l'aisance de la famille. J'ai grandi dans une maison sereine, pleine de gaieté, avec des parents qui venaient tous deux d'un milieu très aisé, très honorable surtout.

Moi, pour dire la vérité, je n'ai jamais contribué aux dépenses de la famille. J'ai été ce qu'on appelait « un voyou ». J'aimais vivre, j'aimais m'amuser, rien ne me suffisait. J'ai commencé à manquer l'école avec des copains, un peu voyous sur les bords, mais pas vraiment parce que c'étaient des garçons de

famille ; on se retrouvait l'après-midi dans un magasin qui nous vendait des gâteaux, des bonbons.

Un jour Simone, une amie qui travaillait dans la coiffure, me dit : « Tu veux venir m'aider cet après-midi, Robert ? » « Avec plaisir, je n'ai rien à faire ! » J'ai laissé mon cartable au magasin de bonbons pour aller avec elle dans le salon de coiffure où elle travaillait. J'ai trouvé ça très agréable. Je me suis dit pourquoi pas ? J'ai commencé sans rien dire à mes parents, jusqu'au jour où une des clientes qui connaissait mes parents est allée dévoiler le secret.

Pendant un mois peut-être j'ai pu travailler sans rien leur dire, et lorsqu'ils l'ont su ça a été le scandale ! C'était le dernier métier qu'il fallait que je fasse.

En tout cas, il s'est avéré que je le faisais bien. Ça m'a permis de gagner ma vie tranquillement à l'époque et jusqu'à aujourd'hui.

Dès l'âge de seize ans, donc, j'ai travaillé. Mes parents auraient souhaité que je fasse des études, maman surtout, tous les enfants de sa famille continuaient leurs études. C'était une grande famille, il fallait faire des études supérieures. J'étais tellement révolté qu'elle n'a rien pu faire de moi. Peut-être que les mauvaises fréquentations m'ont influencé dans ce sens. Par la suite, j'ai eu un petit salon qui me rapportait trois cent mille francs anciens, donc six cents dollars de l'époque, cent cinquante dollars par semaine, ce qui était beaucoup d'argent pour un jeune célibataire au Maroc. Comme j'aimais la vie, sortir, voyager, m'habiller, mes parents ont accepté cet état de choses.

Souvenirs d'adolescence

Je me souviens bien de ma *bar-mitsva*. Mon père voulait faire une grande *bar-mitsva*. Il s'est avéré qu'un oncle était décédé et de ce fait, on ne devait pas faire venir de musiciens. Je sais qu'il a toujours regretté de ne pas avoir eu de musiciens ce jour-là. C'était une grande contrariété, parce qu'au Maroc on ne pouvait rien faire sans musique. Malgré tout, la fête était très chaleureuse.

Il n'y avait pas de traiteur, le traiteur c'était la famille. Mes dix tantes, mes quinze cousines, plein de monde pendant dix à quinze jours ont préparé toute la fête. Tout le monde était concerné. Ce n'était pas seulement ma fête ou celle de mes parents ; pour mes tantes, pour mes oncles, pour mes grands-parents, c'était la fête de leur neveu et petit-fils. C'était la fête de tous. C'était incroyablement beau.

Cette fête m'en rappelle une autre, plus marquante encore celle du mariage de mon frère, mon aîné de deux ans. Il avait vingt-quatre ans à son mariage, moi j'avais donc vingt-deux ans ; notre meilleur ami musulman marocain – un

fil d'une des grandes familles du Maroc, une famille de Fez, riche, connue, des gens très intelligents et très actifs – nous a offert leur maison, un vrai palais, situé à Meknès. C'est eux qui nous ont demandé de célébrer le mariage de mon frère chez eux. Les cartons d'invitation de mariage étaient déjà envoyés. Tout était organisé pour que le mariage se passe chez eux. La vaisselle *kacher*, coutellerie, verrerie, etc., tout était déjà en place.

Le mariage devait avoir lieu le dimanche. Le samedi matin, la veille du mariage, le père de notre ami, un homme respectable, qui nous avait personnellement donné son accord, est venu me voir au salon où je travaillais pour me dire que le mariage ne pouvait pas avoir lieu chez eux ! Le parti de *l'Istiqlal*, le parti de l'opposition, lui avait envoyé une lettre de menace lui disant que s'il faisait ce mariage juif chez lui, il y aurait une bombe ! La guerre israélo-arabe de 1967 avait éclaté. Les esprits étaient surchauffés. Le malaise avait commencé. On craignait tous le pire.

En l'espace de vingt-quatre heures, il a fallu trouver une salle, prévenir tous les invités du changement d'adresse. J'avais un oncle très influent qui a dû aller voir le pacha pour nous autoriser à faire ce mariage dans une nouvelle salle, et grâce à l'apport d'un autre oncle qui avait à l'époque des camions, des ouvriers pour les marchandises qu'il vendait, on a pu avec l'aide de tous les membres de la famille meubler une salle pour recevoir trois cent cinquante personnes.

On avait transformé la salle en très grand salon arabe. Tous les matelas en laine de la famille étaient là, tous les tapis marocains. C'était le déménagement des maisons de la famille, pour faire de cet endroit une salle de fête merveilleuse.

Un des oncles qui avait travaillé le plus à ce mariage n'était pas habitué à boire. Il avait travaillé toute la nuit et toute la journée jusqu'au soir sans s'arrêter, sans avoir rien dans le ventre, il n'avait pas eu le temps de manger, il fallait faire vite, les invités arrivaient déjà ; de joie, il a bu un peu avec les invités, et s'est écroulé ; il n'a rien vu du mariage.

Il y avait cette chaleur, cette solidarité, la contribution de chacun, simplement, naturellement, avec joie, ce qui existait d'ailleurs dans beaucoup d'autres familles marocaines.

Relations avec les arabes

J'avais des amis français, des amis arabes marocains ; à cause de mon âge, je n'ai pas connu tellement les Français, puisque je suis né en 1947 et que l'indépendance du Maroc a eu lieu en 1956. J'ai connu ceux qui étaient restés après l'indépendance, et le peu que j'en ai connu je ne l'ai pas apprécié. Je peux

dire qu'avec les communautés française, grecque et portugaise du Maroc, les relations étaient très fausses, pas sincères du tout. C'étaient des relations ignobles, même.

Les Français nous déconsidéraient. Ils ne nous aimaient pas. Ils étaient antisémites : c'était très visible. On se retrouvait par exemple dans une piscine qu'on appelait à l'époque le Club de natation de Meknès, qui était dirigé essentiellement par des Français, des Portugais, des Européens qui avaient des petits postes. Ils se prenaient pour d'autres, et on ne les aimait pas non plus, il faut le dire.

Mes amis musulmans arabes, je les ai connus à partir de l'âge de vingt ans. Avant, et jusqu'à seize ou dix-sept ans, j'ai vécu au *mellah*. On ne savait pas qu'il existait autre chose. On se contentait de ce qu'on avait. On était très heureux dans notre monde. Par la suite, on s'est ouverts au monde musulman, le monde de la majorité. Et j'ai eu de très bons amis dans l'élite du pays. J'étais ainsi assez introduit dans un bon milieu arabe marocain. J'étais un fêtard, un garçon qui aimait la nuit. À Meknès, je fréquentais l'Hacienda, les discothèques, les restaurants. Puis, il m'arrivait à deux heures du matin de me retrouver à Fez, à Rabat, à Casablanca, à Midelt, n'importe où.

Mes parents désapprouvaient ma conduite ; mais par la suite, ils ont fait connaissance avec les gens que je fréquentais, et ils ont constaté que ce n'était pas des gens gênants. Ils ont même servi la communauté. Pour un oui ou un non, les gens étaient emmenés au commissariat ou même emprisonnés. Mes parents me demandaient d'intervenir et ils étaient libérés sur-le-champ. Mes fréquentations m'apportaient beaucoup. Ils étaient tous plus âgés que moi et j'apprenais beaucoup à leur contact. Quand mes parents avaient besoin d'un passeport, je pouvais le leur apporter en l'espace de deux heures.

Parmi les colonels qui ont fait le coup d'État de Skhirat au Maroc, il y avait certains de mes amis, des copains de parties de cartes, des garçons d'une grande éducation, que j'aimais beaucoup.

Chez les musulmans, j'ai connu des gens très bien dont je garde le meilleur souvenir. Mais les guerres d'Israël avec les arabes ont renversé la situation du tout au tout. Ces meilleurs amis, je les ai surpris à parler très mal des juifs du Maroc. Ils nous ont un peu ignorés et ils ont commencé à avoir un comportement étrange. Je ne peux rien leur reprocher, parce que de notre côté, effectivement nous aussi nous étions méfiants vis-à-vis les musulmans.

Je ne pense pas qu'on était plus méchants qu'eux ou eux plus méchants que nous, on avait en commun quelque chose de très chaleureux. On les recevait, ils nous recevaient. Moi, je n'ai pas connu les arabes dont mon père me parlait, ses meilleurs amis qui l'ont trahi. Je peux croire qu'ils l'ont trahi, parce que j'ai

eu mes meilleurs amis qui m'ont tourné le dos au Maroc, des arabes. Mais je peux dire aussi que j'ai eu des amis musulmans qui ont été merveilleux, qui ont très bien réagi.

Je me souviens aussi d'histoires moins drôles. Par exemple, un jour, j'ai accompagné une de mes copines, Malika, une jeune fille musulmane avec qui je n'avais aucun rapport intime. C'était la fille d'un juge marocain, elle se trouvait à une soirée où j'étais aussi et gentiment, elle m'a demandé de la raccompagner chez elle. Il y avait deux cents personnes à cette soirée. Elle venait de se disputer avec un de ses compagnons, un de ses cousins qui devait d'ailleurs la ramener chez elle. Elle m'a raconté ses déboires et en même temps, elle m'a prié de l'accompagner. Je lui ai dit que ce serait avec plaisir d'autant plus que je connaissais son frère. C'était une fille que je respectais et qui me respectait.

Le lendemain, un commissaire qui avait une dent contre moi est venu avec le cousin de cette demoiselle et m'a menacé d'aller dire à son père qu'il nous avait attrapés ensemble... en tout cas un chantage quelconque. Heureusement qu'il n'était pas le patron, qu'il n'était qu'un subordonné, car j'aurais pu y passer. Grâce à mes amis influents, je suis allé avec ce commissaire principal chez le père de Malika pour lui expliquer la situation avant qu'il ait vent de l'autre version.

La jeune fille est intervenue mais sa parole ne comptait pas du tout. La parole de l'homme avait beaucoup plus de poids chez les musulmans. On ne croyait pas à ce que pouvait dire une femme. La parole d'une femme dans l'Islam marocain ne compte pas du tout, sauf quand elle est la femme de « quelqu'un ». Elle est respectée discrètement à cause de son mari. Autrement, dans la vie sociale, lorsqu'on parle d'homme à homme, la femme est moins que rien. Tout de même, ça s'est arrangé.

Une autre fois, j'étais avec mon flirt, mon amie de l'époque. Nous étions dans la voiture et je l'ai embrassée ; un goumier, même pas un policier, passait sur une moto et il s'est arrêté. Il m'a demandé mes papiers, et ni une ni deux, il les a gardés et m'a dit de le suivre au commissariat de police.

Arrivé au commissariat, il m'a bousculé alors que je cherchais à voir un commissaire que je connaissais. Il a bousculé la fille avec qui j'étais, sous prétexte que je n'avais pas le droit de l'embrasser dans la rue. Par chance, au bout de deux heures, un des commissaires que je connaissais est passé et m'a fait libérer. J'avais eu de la chance de connaître quelqu'un. Ceux qui ne connaissaient personne risquaient de passer la nuit en tôle avant toute intervention. Il y avait cet arbitraire au Maroc. Un simple policier pouvait vous mettre en tôle et faire de vous ce qu'il voulait. C'est la vérité.

De toute manière, c'était très difficile de vivre une vie juive, comme célibataire, au Maroc dans un milieu multiculturel, ou multiracial. On pouvait se trouver dans une soirée où étaient réunis musulmans, juifs, chrétiens ou autres. Les juifs étaient mis à l'écart, et ce à moins d'être très influents, à moins d'être copains avec l'hôte. Il se trouvait que j'étais toujours le copain de ceux qui recevaient et je me tirais très bien d'affaire. Mais, par ailleurs, j'avais des copains juifs que je ne pouvais pas inviter à ces soirées, car il était très difficile de les faire accepter.

Dans la communauté juive, par contre, on recevait les musulmans avec plaisir. Eux aussi nous recevaient avec plaisir, mais ça s'arrêtait là, c'était hypocrite comme situation. Je me rappelle que j'amenais à dîner chez ma mère des amis musulmans. Elle les recevait très bien. C'était fraternel mais d'une certaine manière... On était minoritaires. C'était à nous de les accepter.

Eux n'aimaient pas les juifs, sauf qu'ils étaient chaleureux, et donc quand ils recevaient quelqu'un ils étaient très aimables, très hospitaliers. C'est d'ailleurs là une de leurs grandes qualités. Bien sûr ils étaient musulmans et il y avait la guerre israélo-arabe. Mais je crois que les juifs du Maroc auraient pu bien vivre avec les musulmans après l'indépendance. Avant l'indépendance, mon père m'en a parlé, je sais que ce n'était pas vivable, ce n'était pas beau, mais après l'indépendance je suis parmi ceux qui croient que juifs et arabes auraient pu très bien vivre ensemble au Maroc.

C'est sûr que c'est la guerre israélo-arabe qui a nui aux relations entre juifs et musulmans au Maroc. Pourtant je suis très fier d'Israël, je suis très content comme tout juif de l'existence de cet État et je suis aussi très content que les juifs aient quitté le Maroc. Parce que le problème juif au Maroc aurait encore été beaucoup plus grave aujourd'hui. Nous serions peut-être aujourd'hui un million de juifs marocains. À cause de l'école de l'Alliance, on était plus instruits. Il y aurait eu davantage d'universitaires qui auraient occupé des postes clés, et je ne pense pas qu'ils auraient été bien vus. Le racisme, déjà présent à l'état latent, aurait été plus exacerbé.

L'émigration

Par la suite, il y a eu l'affaire du colonel A. Il avait participé au coup d'État de Skhirat. Il avait son école militaire à Azrou et nous allions le voir souvent, Hmed et moi qui étions ses meilleurs amis. Sa femme avait un appartement à Meknès où elle logeait avec ses enfants. Il était le plus jeune et le moins gradé de ces colonels, mais je peux vous dire qu'il était le plus respecté de tous. Tous les soirs on descendait au tennis à six heures, puis on allait prendre un verre après la partie au bar de l'hôtel Transatlantique, et quinze jours avant les

événements de Skhirat, tous ces colonels s'étaient retrouvés là. C'est là-bas que ça s'est préparé.

Je n'aurais jamais pensé que ce jeune homme pouvait prendre un pistolet ou une arme quelconque et s'en servir, tellement il était affable, courtois et gentil. Il y a donc eu ce coup d'État, et là c'était plus grave. On a su par la suite que c'était lui qui avait organisé le coup d'État, et c'était lui qui devait succéder au roi, personne d'autre. Ils sont tous morts aujourd'hui, fusillés. A., lui, a été tué à la station de radio. Les autres ont été fusillés après.

Par la suite, peut-être un mois après le coup d'État, on a convoqué Hmed au commissariat de Meknès. Ils lui ont posé des tas de questions et par la suite il a été appelé à Rabat.

Une semaine après Rabat, mon meilleur ami, un commissaire, m'a dit : « Robert, ce soir je t'invite à prendre un verre. » Il est venu me chercher avec sa voiture, et sans rien me dire, on s'est retrouvés au commissariat central. Je suis entré doucement dans son bureau. Il y avait trois personnes qui attendaient déjà là et qui m'ont posé des questions interminables sur A., sur C. C., que je connaissais très peu. C'était plutôt l'ami d'un cousin à moi. Dans le groupe je connaissais seulement le colonel A. Pendant vingt minutes, ils m'ont posé des questions à tour de rôle et après ils m'ont relâché.

À partir de ce moment-là, j'ai eu très peur. Mes meilleurs amis musulmans étaient déjà partis, ils avaient quitté Meknès pour aller habiter à Casablanca. Ceux qui me soutenaient vraiment ont commencé à partir. J'avais une tante qui habitait au Canada. Je lui ai écrit une lettre pour qu'elle s'occupe de mon immigration et m'envoie des papiers. Rien n'a été fait. Il y avait le mariage d'un de ses fils, et je me suis dit : Il faut que je parte. J'avais de très bons contacts à Paris et je n'avais aucun contact au Canada, sauf une demoiselle que je connaissais.

Mes parents n'ont pas apprécié du tout mon départ. Mon père en particulier se sentait abandonné. Il avait déjà perdu son fils aîné qui était parti en Israël ; il voyait qu'il allait perdre l'autre aussi. Lui savait qu'il ne quitterait jamais le Maroc, et il ne l'a jamais quitté. Il pensait me perdre pour toujours, et c'est vrai, il m'a perdu pour toujours. Je ne l'ai plus revu.

J'ai pris une simple valise. J'avais ce petit salon de coiffure que j'ai vendu pour une misère, ce qui m'a permis d'acheter mon billet d'avion et de payer mes impôts. J'ai donc quitté Meknès avec trois cents dollars dans ma poche en septembre 1972 et je suis arrivé à Montréal pour un mois. J'avais un billet aller et retour et personne ne m'attendait à l'aéroport. J'ai pris un taxi, et j'ai débarqué chez ma tante, qui m'a très bien accueilli. Il y avait le mariage de

mon cousin. C'était merveilleux au mois de septembre, il faisait beau. L'ambiance était très chaleureuse.

L'installation à Montréal

J'ai cherché tout de suite du travail. Une semaine après mon arrivée, j'avais déjà commencé à travailler. Je n'avais aucun papier d'immigration. J'avais juste un visa de touriste qui m'autorisait, à l'époque, à rester deux ou trois mois ici. J'ai trouvé du travail et au Service de l'immigration, où j'ai fait ma demande, j'ai été accepté tout de suite comme immigrant.

Un ou deux mois après mon arrivée, on a passé une loi qui stipulait que les papiers d'immigration devaient être produits dans le pays d'origine. J'étais arrivé juste à temps. J'ai loué un appartement trois semaines après mon arrivée ici. Un de mes cousins m'a conseillé de prendre un bel appartement, parce que c'est un pays froid et qu'il fallait un grand confort. J'ai signé un bail pour un loyer que je ne pouvais pas payer, mais j'y suis quand même arrivé, quoique difficilement. Je travaillais dur et je payais mon loyer. Je n'ai jamais eu affaire à la JIAS, et je n'ai reçu aucune aide du gouvernement.

J'étais arrivé en septembre à Montréal. En février, j'ai dû retourner au Maroc car mon père était décédé. J'ai emprunté de l'argent parce que je n'avais plus un sou. J'avais reçu l'équivalent de mille dollars de mon frère du Maroc, représentant la vente de ma voiture. Ça m'avait permis d'acheter des draps, une télévision, tout ce qu'il fallait pour mon petit appartement. J'ai appris subitement la mauvaise nouvelle par un de mes oncles à Montréal.

À l'époque j'avais une amie, une Québécoise très gentille, qui m'a prêté l'argent pour acheter mon billet. Elle s'est occupée de mon loyer jusqu'à mon retour. J'ai passé un mois au Maroc après le décès de mon père. Avant mon départ, j'avais déjà compris que c'était ici qu'il fallait que je vive, au Canada, et non plus au Maroc.

Ce pays c'était fini. Parce que la liberté n'existait plus au Maroc pour nous juifs, Une certaine liberté dont moi particulièrement j'avais soif. J'étais trop impulsif, trop sûr de moi. Je ne sais pas si c'est à cause de l'âge, je ne pouvais pas accepter que quiconque me dise ou me refuse quoi que ce soit. J'étais habitué au Maroc à faire ce que je voulais. Il s'est avéré que finalement j'étais juif et en étant juif au Maroc, on avait quelque chose en moins par rapport aux musulmans. On n'était pas tout à fait Marocains, on avait quelque chose de moins. Et je ne pouvais pas l'accepter. C'est ça qui m'a décidé à quitter le Maroc. C'est la seule chose qui m'a fait quitter ce pays car j'y vivais trop bien.

Au Canada, naturellement, c'était la liberté. Pouvoir dire ce que je voulais, faire ce que je voulais, trouver du travail tout de suite, même si je gagnais trois fois moins ici que ce que je gagnais au Maroc. Le premier hiver, je me suis organisé pour rompre avec la solitude, et comme j'étais un garçon qui aimait la nuit, qui aimait sortir, je me suis tout de suite fait des amis, des connaissances par mon travail.

Naturellement, je ne gagnais pas très bien ma vie. Je gagnais très peu, juste de quoi payer mon loyer et manger. Lorsque j'ai dû partir au Maroc pour le deuil de mon père, c'était bien sûr très difficile, c'était le premier grand deuil. Heureusement, j'avais un frère au Maroc, autrement j'aurais été condamné à y rester. Tout le monde me conseillait de rester parce que ma mère se retrouvait seule. Il y avait mon frère, mais qui n'habitait pas avec elle. Il habitait avec sa femme et ses enfants en Ville Nouvelle, assez loin. J'allais flancher, j'allais rester au Maroc pour ma mère, mais j'ai décidé que non.

J'avais décidé de rentrer au Canada, de me faire une situation et par la suite d'amener ma mère avec moi. Je ne pouvais pas l'amener tout de suite, parce que je n'avais ni les moyens, ni la possibilité de faire vivre deux personnes, d'autant plus qu'elle était bien installée. Elle avait sa maison, elle avait ses revenus. Or si elle émigrerait ici, elle n'aurait rien de tout cela. Je suis donc retourné à Montréal après le décès de mon père et j'ai dû tout recommencer à zéro. J'avais perdu mon travail, ma clientèle, car ça ne faisait que quelques mois que je l'avais constituée.

Cette amie québécoise que j'avais à l'époque a été merveilleuse et m'a beaucoup aidé financièrement. Moralement, elle a été d'un grand soutien pour moi au moment où j'en avais réellement besoin. Par la suite, je me suis montré reconnaissant et je l'ai aidée au moment où elle en a eu besoin. Elle m'a servi comme modèle, elle avait de très beaux cheveux. J'ai fait une quinzaine de salons à Montréal en l'espace de dix jours, pour trouver exactement ce que je recherchais et qui correspondait au travail que je voulais. J'ai trouvé du travail fin mars, dans un des plus grands salons en ville, et depuis je suis toujours à la même place.

Les difficultés d'être immigrant au Canada

Lorsque je suis venu au Canada, le Maroc, mon pays d'origine, avait déjà tout fait pour moi. J'ai été élevé là-bas, j'y ai reçu mon éducation et j'y ai appris mon métier. La chaleur familiale m'a réchauffé au Maroc.

Mais j'ai trouvé une bonne terre d'accueil au Canada. Les Canadiens sont accueillants et particulièrement les Canadiens français. Lorsque j'allais chercher du travail, on ne m'a jamais dit non. On m'a toujours dit de faire une

demande, c'est le système qui le veut, maintenant je le sais. On m'a dit : « Mettez votre nom, votre numéro de téléphone et au besoin, on vous appellera », et c'est très vrai, on vous appelle au besoin, et on vous renvoie au besoin.

Sur le plan du travail, je pense que dans le système nord-américain il n'y a pas de sentiment. Il n'y a aucun sentiment. Ce n'est pas le patron qui vous renvoie, c'est le comptable qui s'en charge, lorsqu'on n'a plus besoin de vos services. C'est ainsi que ça se passe. Donc le côté chaleureux c'est le côté de la rue. C'est vrai, lorsque j'étais célibataire, je rencontrais des demoiselles québécoises très gentilles, très chaleureuses, mais lorsqu'on passe aux actes, dans le travail, c'est un pays qui est très exigeant. Les gens sont exigeants, ils en veulent pour le salaire minimum qu'ils donnent. Si on vous donne quatre dollars de l'heure, il faut que vous travailliez pour quatre dollars, il ne faut pas que vous travailliez pour trois dollars, c'est le système nord-américain. Et pour que vous soyez accepté comme immigrant, il faut que vous soyez presque un être parfait. Il faut que vous ayez beaucoup d'argent, et si vous n'avez pas d'argent, il faut avoir un métier qui correspond aux quotas. Si on a besoin de votre métier, on vous accepte, si on n'a pas besoin de votre métier, on ne vous accepte pas. Vous passez ensuite par le service médical. Il ne faut pas être malade, autrement vous êtes refusé. Ce que l'on cherche dans l'immigrant, c'est quelqu'un qui peut apporter quelque chose au Canada. Donc, c'est donnant, donnant.

Lorsque je suis venu ici, j'avais toutes les attestations : des diplômes, les plus hauts diplômes que je pouvais avoir dans la coiffure, et lorsque je me présentais tout bêtement avec un petit sac qui contenait tous mes diplômes, on me disait : « Monsieur, ça ne sert à rien vos diplômes, on n'en veut pas. On va vous mettre à l'essai. » Je demandais : « Combien on me paie ? » Et on me répondait : « le salaire minimum ! » c'est-à-dire de soixante à soixante-dix dollars par semaine. Personne ne pouvait me donner plus, même si on admettait mes qualités en tant que coiffeur. Mais il fallait que je sois rentable pour qu'on m'offre plus. C'est le contraire de l'Europe. En Europe, on vous donne un salaire, on mise sur vous, et lorsque vous rapportez de l'argent on vous donne à peu près le même salaire, mais on commence d'abord par miser sur vous. Ce que j'ai trouvé ici c'est le contraire, on vous donne un salaire minimum, le plus bas salaire, même si vous avez les meilleurs diplômes, et à vous de vous débrouiller.

Donc dans tout il faut avoir des compétences, il faut être très fort. C'est un pays qui est très exigeant, il faut être professionnel partout. On ne pardonne pas aux médiocres, on ne pardonne pas aux moyens. On m'a permis de prouver ce que je valais, et c'est ça le côté très beau du Canada.

Coiffeur pour dames à Montréal

Mon loyer représentait à peu près deux semaines de mon salaire, pour payer le tout, y compris mon téléphone, il fallait que j'investisse de cinquante à soixante pour cent de mon salaire. Il me restait approximativement une vingtaine de dollars par semaine pour me nourrir, pour sortir, pour m'habiller et pour payer tous mes frais.

Or, malgré tous mes diplômes, avec mon métier en main, c'était presque invivable. Il a fallu que je fasse très vite, il fallait que je me dépasse, que je travaille jusqu'à minuit, il fallait que je sorte tous les soirs pour avoir les meilleurs contacts. Il fallait que je coiffe gratuitement des grandes dames. Il fallait que j'en fasse vraiment beaucoup, et avoir de l'ambition pour arriver à gagner ma vie comme j'aurais dû la gagner dès le début, puisque j'arrivais avec des diplômes, puisque j'avais des qualifications que j'avais acquises chez moi au Maroc.

J'ai dû constamment me motiver, me battre. La coiffure est un métier où la mode intervient, Il faut donc se recycler et être toujours à jour. C'est un métier de compétition. Les gens essaient de vous ruiner pour prendre votre clientèle. Comme dans toutes les branches il faut se défendre. L'ambiance du travail, je peux le dire, est très agréable, parce que je côtoie les personnes les plus en vue de notre société. Dans notre profession, on parle beaucoup et on devient intimes.

Être coiffeur pour dames est un métier très enrichissant. Tout dépend du milieu où l'on travaille. Un coiffeur pour dames qui travaille dans un milieu pauvre aura affaire aux gens pauvres, qui manquent souvent d'éducation et de culture. Si on travaille dans un grand salon, on aura affaire à des gens importants, cultivés, riches, et qui ont une vie sociale agréable. On peut profiter de tout cela si on sait poser les questions, vivre avec ces gens.

Les gens sont très ouverts, et ils parlent de tout, des choses les plus intimes. Personnellement, j'ai connu tous les artistes ou presque de passage à Montréal. J'ai parlé avec presque toutes les femmes des hommes politiques, de tous les premiers ministres du Canada. J'ai coiffé des femmes dont les maris sont des plus fortunés au Canada et j'ai discuté avec elles. C'est des gens qui ont toujours quelque chose d'intéressant à dire. Je suis au courant dans les moindres détails des réceptions que le gouvernement canadien donne ici et là. Ce sont des relations intimes, des relations sympathiques, des relations courtoises. C'est un métier très agréable, à un haut niveau.

Dans mon milieu de travail, c'est à moitié francophone et à moitié anglophone. Il est certainement plus agréable de travailler avec une clientèle francophone. Elle est moins méfiante, elle parle plus facilement, il y a moins de retenue. En revanche, du côté anglophone, je trouve qu'ils ont plus de culture et plus de poids. Ils sont beaucoup plus établis. Mais en tant que personne, je préfère côtoyer le monde francophone, plus chaleureux, plus agréable.

J'ai pu lier certaines amitiés, mais je ne peux pas dire de grandes amitiés. L'obstacle avec le milieu anglophone, bien que je parle un peu l'anglais, c'est la langue, la culture. Je trouve qu'en tant que marocain, je ne pense pas comme eux. J'ai plus de choses en commun, moi juif du Maroc, avec un musulman du Maroc qu'avec un juif canadien anglophone, par exemple. Donc il y a conflit de culture. On n'a pas les mêmes perceptions. On n'a pas la même conception de l'argent. On n'a pas la même perception de l'amitié. Il y a une différence. On peut pourtant vivre ensemble en se respectant. On a déjà vécu au Maroc, avec une société musulmane assez distincte, avec une société française catholique. On a pu vivre ensemble malgré tout.

L'Amérique

Dans un pays démocratique comme le Canada, il est quand même plus facile de vivre. J'ai des amis canadiens-français, des amis canadiens-anglais, mais j'ai aussi grand besoin de vivre dans ma communauté. Ce que je regrette le plus du Maroc, comme beaucoup, c'est le climat ; j'ai besoin de soleil, l'hiver est trop long. En dehors d'une vie familiale qu'on ne pourra jamais remplacer ici, je ne regrette plus grand-chose. Une cliente à moi, canadienne-française, était surprise, même gênée, de voir une de ses tantes assise près d'elle, chez moi au salon. Elle m'a dit : « Robert, ça fait dix ans que je n'ai pas vu ma tante. » je trouve ça déplorable et j'ai peur que cela nous arrive à nous aussi. Toute l'Amérique du Nord, c'est comme ça.

Nous allons sûrement perdre les liens qu'on avait au Maroc, cette chaleur familiale qui existera de moins en moins, à moins qu'on ne la préserve. C'est ce que nous essayons de faire en préservant notre culture, en créant des écoles comme l'école Maimonide, qui forme des enfants qui fêtent les mêmes fêtes que leurs parents, des enfants qui apprennent la religion que leurs parents ont apprise et qui vivent une vie juive marocaine, avec nos synagogues, nos rabbins, nos écoles, une structure.

Certains pourraient nous reprocher de les faire vivre en ghetto, mais je ne pense pas que c'est le cas. Il y a une ouverture sur la société. J'ai vécu au Québec célibataire et marié. J'ai pu très facilement discuter, sortir avec des Canadiens, aussi bien anglais que français, sans aucun problème. Sauf que j'ai

ce besoin qui est très important pour moi de me retrouver avec mes amis marocains dans nos soirées marocaines, avec notre cuisine marocaine. J'ai besoin que mes enfants apprennent dans nos écoles ce que j'ai appris moi au Maroc. Tant que le pays me le permettra, je bénirai cette terre d'accueil qu'est le Canada.

Lorsque l'on parle du Canada on parle d'un pays nouveau où tout est à faire. On parle de l'immensité de ce pays, il faut dire que ce n'est pas si immense. Les grandes métropoles que sont Toronto ou Montréal ce sont quand même des villes moyennes par rapport aux grandes villes européennes ou américaines comme Paris ou New York. Ce sont quand même des petites villes où on finit par se connaître, où il y a des limites.

Ce qui attire les gens ici, c'est peut-être le mythe de l'Amérique. Je pense que la seule chose qui est attrayante dans ce pays, qui est mieux que partout ailleurs et qui n'existe nulle part, et surtout pas en Europe, c'est une certaine liberté. Le bien-être, le confort, tout ça, on le paie très cher.

Il m'arrive très souvent d'aller en France, car ma femme est française, et je me retrouve avec des Français qui n'ont rien à envier aux Canadiens. Ils ont tout. Au niveau social, ils sont protégés. Le pays est beau, le climat est bon. Il y a tout, sauf qu'ils sont à l'étroit, par leur esprit, par leur bureaucratie, par beaucoup de choses. Le Canada est un pays neuf, c'est un pays fait pour recevoir ce monde.

Depuis treize ans que je suis là, le pays a changé, je penche plutôt du côté négatif. Lorsque je suis venu ici l'opulence était apparente. On sentait la richesse : par exemple, on n'avait pas peur de faire le plein de sa grosse voiture. Ces autoroutes, ces belles choses, elles sont toujours là, mais elles ne se sont pas agrandies, elles sont restées ce qu'elles étaient. Je ne sais pas si ce sont mes yeux qui ont changé, mais je ne vois plus l'opulence de mon arrivée. J'allais chez Steinberg faire mon petit marché, cela me coûtait quinze dollars environ. D'abord on me livrait à domicile. Le panier pouvait rester à la porte. Il y avait un climat de confiance. Je ne craignais pas à mon retour du travail que mon panier de marché soit volé. Aujourd'hui, les gens craignent qu'il soit volé. Aujourd'hui, il faut payer pour faire livrer et beaucoup ne le font plus.

Tout a augmenté atrocement. Quand je suis venu ici, on gagnait mieux qu'en France. Aujourd'hui, au niveau social, on a moins d'avantages que les Français. Le salaire minimum est plus élevé qu'en France mais, par contre, la vie est très chère, rien que pour se chauffer, c'est très cher. Il faut aussi s'habiller davantage.

Pour protéger nos enfants, même en les envoyant dans une école juive marocaine, ça coûte pratiquement trois fois plus cher qu'une école similaire à

Paris où mon frère envoie ses enfants. Aujourd'hui, pour vivre avec les juifs marocains, il faut habiter certains quartiers de l'ouest. Ça coûte très cher pour qu'une famille vive décemment dans ce pays. Il faut que le couple travaille, ou que le salaire soit très élevé.

J'ai choisi le Canada, mais ça aurait pu être l'Australie ou un autre pays. J'avais d'autres ambitions que ceux qui ont choisi Israël et je ne crois pas que j'ai mieux fait ou moins bien fait que les autres. Même ayant émigré au Canada, en tant que juif, il me manque quelque chose par rapport à Israël. C'est pour cela que dès que j'en ai eu la possibilité, j'ai fait un voyage dans ce pays. Mon sentiment juif et mon appartenance au judaïsme et à l'État d'Israël sont plus que sincères. Je n'y ai pas émigré parce que j'aime le luxe, j'aime les bonnes choses, mais pas pour les garder. J'aime dépenser, j'aurais souhaité avoir beaucoup d'argent pour dépenser encore plus. Et je sais que dans un pays en guerre, dans n'importe quel pays en guerre et pauvre comme Israël, il est très difficile de faire aussi bien qu'en Amérique du Nord, d'autant plus que pour moi l'Amérique cela représentait beaucoup, ça représentait certainement beaucoup plus que ce que j'y ai trouvé.

Marié à une Française

Quand je suis arrivé au Canada, j'ai rencontré des amis, surtout des garçons. Je ne connaissais pas de filles marocaines, ou très peu. Celles que je connaissais n'étaient pas de mon âge. J'aimais sortir, m'amuser, et dans la masse, il était plus facile de rencontrer quelqu'un d'autre qu'une juive marocaine.

J'ai donc connu toutes sortes de filles et c'était très agréable. Tout a changé le jour où j'ai rencontré une demoiselle qui avait vingt ans qui venait elle aussi d'un autre pays, de France. Elle était là pour un séjour très court, deux ou trois mois pour parfaire son anglais et retourner chez ses parents. Catholique d'origine, elle était fille unique et travaillait au pair. Son père travaillant dans l'aviation, elle pensait devenir hôtesse de l'air. Elle était fort jolie et elle me plaisait beaucoup. Elle avait tout pour me plaire, gentille avec une bonne éducation. Je l'ai fréquentée pendant un an. Elle n'était pas plus importante pour moi, me semblait-il, que toutes les autres filles. Je l'aimais bien, sans plus.

L'été est arrivé, j'ai décidé d'aller faire mon premier voyage en Israël où habite une demi-sœur du premier mariage de ma mère. Au cours de ce voyage, j'ai ressenti son absence et le besoin de la revoir. J'ai décidé alors qu'elle serait ma femme.

Comment se fait-il qu'élevé dans des traditions juives j'aie pu ainsi décider tout seul d'épouser une non juive ? J'ai toujours eu de la considération pour la

religion et j'ai vécu dans une maison très juive, comme nous tous au Maroc. Je savais qu'épouser une non juive était la chose à ne pas faire, et aujourd'hui je continue à le dire. Je suis donc arrivé à Montréal et j'ai fréquenté toutes sortes de filles non juives. Et c'est celle qui m'a plu le plus parmi toutes les filles que j'ai fréquentées, et Dieu sait si j'en ai rencontrées. Je n'étais pas un enfant, j'avais vingt-sept ans, j'étais bien établi. Je savais ce que je faisais. Elle n'avait presque pas d'éducation catholique, elle avait une très bonne éducation, elle était très gentille, très jolie, elle avait tout pour elle.

Finalement, j'ai décidé que c'était la fille qui me convenait plus que toute autre. Qu'elle ne soit pas juive était très contraignant. Je ne savais pas comment le dire à mes parents, à ma famille. Je l'ai imposée petit à petit.

J'ai dit à ma sœur en Israël : « Tu peux venir avec moi chez le bijoutier ? » – « Pourquoi ? » « Je vais acheter un diamant, je me fiance. » J'ai acheté ce diamant et je suis rentré à Montréal, puis j'ai pris ma plume et j'ai écrit à ma future femme de rentrer à Montréal. Elle est rentrée.

Avant qu'elle ne rentre, j'ai fait un pneumothorax spontané, j'ai été hospitalisé, et maman l'a su. Elle est venue du Maroc pour me soigner. Et je me retrouvais avec une fiancée non juive et une mère traditionnelle, qui n'avait certainement pas souhaité ça pour son fils, et qui était là. Il fallait que je fasse quelque chose. Je n'avais pas les moyens d'avoir deux maisons, mais j'ai quand même décidé que c'était la meilleure solution. J'ai donc dit à ma mère : « Si tu veux vivre ici, tu vas vendre la maison du Maroc, et tu vas venir t'installer ici. »

Ma mère a su que je fréquentais cette demoiselle. Sans la connaître, sans lui dire bonjour, elle s'est opposée à elle. Pourtant tous ceux qui l'avaient rencontrée, mes tantes par exemple, l'avaient très bien reçue tant que c'était une amie. Mais dès qu'il s'est agi de mariage, tout le monde a fermé sa porte, ne serait-ce que vis-à-vis de ma mère qui était quand même d'une autre génération et qui n'acceptait pas ce qui m'arrivait.

J'ai essayé de trouver une solution qui pouvait satisfaire tout le monde. Je n'ai consulté personne ; il s'agissait de mon cœur et de ma vie. J'ai dû prendre la grande décision sans aucune influence extérieure. J'ai décidé qu'elle allait être ma femme, et que nulle autre qu'elle ne le serait. J'avais une petite fiancée juive très bien qui faisait ses études à Strasbourg. J'ai dû lui écrire pour tout annuler, lui apprendre que j'allais me marier avec une non juive.

Pendant un an, j'ai répété à ma future femme que je n'allais pas l'épouser, vu qu'elle n'était pas juive. Elle, follement amoureuse, répondait : « On ne m'a jamais dit que j'étais chrétienne ou autre ; s'il faut que je sois juive, je serai juive. » je lui ai dit alors : « Le jour où tu seras juive, je te marierai », et ça ne

veut pas dire vas te convertir, je ne lui ai jamais dit ça. Elle a pris les devants, elle s'est renseignée d'elle-même. Elle a été chez un des professeurs qui était bien connu à l'époque et qui l'est toujours, qui lui a donné des cours pendant un an. Elle a suivi des cours intensifs trois fois par semaine.

Ce qui me soulageait le plus, c'est que c'était une fille qui n'avait pas de parents ici. Elle était seule, elle était fille unique. Sa conversion était donc totale. Elle avait suivi des cours de judaïsme, elle s'était convertie. Elle était donc devenue juive, elle avait fait ses preuves et cela me suffisait.

Maman avait un billet aller-retour ; elle était venue me soigner et devait repartir. Sous l'influence de ses sœurs, elle a décidé de rester ici pour essayer certainement de contrer mon mariage. Et puis un soir, je me trouvais chez l'une de mes tantes. Ma fiancée était restée dans la voiture. Cette tante-là, je ne sais pas ce qui l'a poussée, est sortie. Elle a fait entrer ma fiancée et elle l'a présentée à ma mère. Ma mère se trouvait très bien chez ses sœurs et je ne l'avais pas du tout bousculée dans sa décision. J'étais prêt à la faire vivre avec moi dans mon appartement. Ma fiancée pouvait aller chez une amie en attendant. Ma mère est d'ailleurs venue une semaine chez moi. Elle ne s'y est pas plu, parce que j'allais au travail et elle s'embêtait toute seule. Après avoir bien réfléchi, j'ai décidé qu'il ne fallait pas qu'elle reste. Il fallait qu'elle aille chez elle vendre ses biens et décider elle-même si elle allait venir ou pas.

Elle avait deux fils, un au Maroc, mon aîné de deux ans, et moi ici ; l'un marié avec deux enfants, et moi célibataire. Elle avait sa maison, ses meubles, ses biens et je voulais absolument que sans aucune influence, chez elle, elle décide de sa venue au Canada. En venant ici, en vendant ses biens au Maroc, maman pouvait être complètement indépendante. Avec très peu de moyens, je pouvais la faire vivre aisément. Et c'est ce qui s'est passé, ma mère est rentrée chez elle. Elle a vendu sa maison, ses biens, et elle aussi, elle a immigré au Canada. Je me suis retrouvé donc avec tout mon bien, ma mère, ma fiancée, toutes deux ici.

Lorsque ma mère est venue pour la deuxième fois, elle s'est installée dans mon appartement avec ma fiancée. Ça a duré dix jours, ce n'était pas extraordinaire ! Elle est repartie chez ses sœurs et de là j'ai appelé mon frère qui était encore au Maroc à l'époque. Il est venu ici, et à nous deux nous avons décidé de lui prendre un appartement. J'ai donc pris un appartement à ma mère et simultanément j'ai acheté ma maison, à côté, dans la même semaine. Mon frère est reparti. Ma mère habitait à deux pas de chez moi. Tout est rentré dans l'ordre.

On a fixé la date de mon mariage en été. On a appelé les parents de ma fiancée en France, on leur a dit qu'ils devaient se trouver ici en été pour le mariage de leur fille unique. À ma grande joie toute ma famille s'est jointe à

moi. Tout le monde était conciliant, tout le monde était agréable. Ma mère n'avait pas d'autre choix que d'accepter, c'est sûr elle aurait souhaité autre chose, mais après les premières grosses pressions des premiers mois, elle ne m'a plus bousculé. On s'est donc mariés.

Le mariage a été célébré à la synagogue Spanish and Portuguese, et la réception a eu lieu dans notre nouvelle maison. Nous avons eu deux enfants : une fille qui a aujourd'hui sept ans et qui porte le nom de ma mère et un garçon de quatre ans qui a le nom de mon père. Ma mère a vécu cinq belles années avec sa belle-fille qu'elle préférait de loin aux autres brues qu'elle avait. Elle a vécu en grande harmonie avec ma femme, jusqu'à son décès. Ma femme l'a beaucoup respectée.

Nous sommes mariés depuis onze ans, nous avons deux enfants et nous sommes très heureux. Elle est vraiment juive, et c'est rare. Elle-même ne conseille pas à un juif de marier une non juive. La chance que j'ai eue avec ma femme, c'est qu'elle est seule, et toute l'influence qu'elle reçoit vient du milieu juif, de mon milieu. Ses parents n'ont qu'une seule fille. Ils ne sont pas pratiquants, et leur bonheur c'est que leur fille soit heureuse. J'ai trouvé les meilleurs beaux-parents et la meilleure femme, c'est très rare. C'est exceptionnel. Je suis très heureux que mes enfants soient canadiens. Je suis très fier que ma fille et mon fils soient nés au Canada, et soient des citoyens à part entière de ce pays. C'est un pays où il fait bon vivre. J'espère qu'eux n'auront pas à souffrir de l'immigration, de cette nostalgie qu'on peut avoir à juste titre. Ici c'est un pays qu'on devrait remercier plusieurs fois.

J'aime le Maroc, j'aimerais toute ma vie le Maroc, c'est un très beau pays où j'ai eu mes plus belles expériences. Je suis très content par contre de l'avoir quitté, dans la conjoncture actuelle en tant que juif. Je suis très conscient que ce n'était pas le pays où il fallait que je reste. Je n'ai rien à regretter, mais il fallait que je quitte le Maroc, et j'ai très bien fait de le quitter.

Quel avenir ?

Jusqu'à présent, je gagne bien ma vie. Or pour vivre dans ce pays, où il n'y a pas de sentiment, dans le milieu professionnel, il est nécessaire de se protéger.

On dit que tous ceux qui ne sont pas syndiqués, les médecins, les avocats, les coiffeurs, gagnent plus d'argent que d'autres. C'est faux, on gagne de l'argent, on travaille fort et on n'a aucune sécurité. Au Canada, ce pays froid, il faut vivre d'une manière luxueuse pour être heureux. Ce n'est pas un luxe au Canada de prendre des vacances, d'avoir une belle voiture, ou une maison, d'être chauffé et d'être bien habillé. Dans ce pays, il est nécessaire d'avoir

toutes ces choses pour bien vivre. Aznavour l'a bien chanté : « Il me semble que la misère serait moins pénible au soleil. »

Au Canada, il faut être un peu plus ambitieux. Certains Canadiens nous reprochent à nous, immigrants, de réussir un peu mieux qu'eux. D'abord on est plus motivés quand on vient ici, car il faut tout recommencer. Or le Canadien, il est chez lui, il a déjà tout. On avait souvent des richesses, on avait souvent un patrimoine, on avait souvent des maisons, on avait nos biens au Maroc. On a tout laissé. On est venus avec une valise, souvent avec un peu d'argent ou sans un sou. Les Canadiens ont souvent des terres ici, des maisons, de la famille, ils ont de l'aide de leurs proches. L'immigrant n'a rien, alors il se débrouille, il s'essaie pour avoir tout. Et celui qui essaie, il y arrive, partout.

Je souhaiterais à la fin de ma vie professionnelle pouvoir m'installer dans un endroit où il fait bon vivre, comme la Côte d'Azur, parce que je parle français, ou en Israël si tout s'arrange. Mais je sais que ça ne se réalisera pas et je sais que c'est impossible. Mes enfants sont canadiens, ils sont nés à Montréal.

Et de toutes les expériences qu'on a vécues jusqu'ici, ce sont toujours les parents qui ont suivi leurs enfants. Moi, ma mère m'a suivi. Mes beaux-parents habitent la Côte d'Azur et dans un an ils nous rejoindront. Ça prouve combien les parents font des concessions pour être près de leurs enfants. Mes enfants étant nés ici, ils vivront ici, mais peut-être qu'ils iront ailleurs, qui sait ?

Je ne peux pas prédire ce qui va m'arriver, mais il est sûr que je souhaiterais vivre dans un pays de soleil, un pays où il y a la mer. Un pays où je pourrais aller me baigner quand ça me plaît, un pays où je n'aurais pas à déblayer la neige ! Mais peut-être que je mourrai ici, sans repartir ailleurs. Mon père est demeuré chez lui, dans sa maison, jusqu'au jour de sa mort. Il n'a jamais voulu entendre parler d'immigration ni en Israël ni au Canada ; il disait : « Quand on atteint l'âge que j'ai, on reste chez soi et on y meurt. »

CHAPITRE IV

Monique

[Retour à la table des matières](#)

Je suis née à Casablanca et mes parents n'ont jamais quitté cette ville jusqu'en 1968 ; alors ils ont carrément laissé le Maroc pour venir s'installer aux États-Unis, parce que mes deux sœurs y étaient déjà.

Mon enfance

J'ai eu une enfance très agréable. Mon père venait de Fez, maman de Marrakech ; déjà, à l'époque, à Casablanca, c'étaient des gens éloignés de leur famille. Ma grand-mère maternelle, une sœur et un frère de maman vivaient à Casablanca mais c'était un cercle de famille réduit.

Mon père travaillait avec ses frères à Casablanca, mais ils sont ensuite retournés à Fez. Peut-être que lui était bien installé et il n'a pas voulu retourner à Fez, préférant rester à Casablanca. Il devait avoir vingt ans, je pense. Il s'est installé à Casablanca comme représentant de commerce, comme presque tous les gens de sa génération. J'avais toute ma famille à Fez, mes cousines, mes tantes que je n'ai connues que très tard, parce que je ne quittais pas Casablanca. Papa ne nous laissait pas aller à Fez comme ça.

Je suis entrée tard à l'école, à l'âge de sept ans. À l'époque, c'était l'école de l'Alliance qu'on fréquentait. J'étais entourée de gens qui allaient à l'école et j'étais la seule à ne pas y être inscrite. À l'époque, les écoles françaises n'acceptaient pas de Marocaines. Par l'intermédiaire d'une cousine qui enseignait à l'école de l'Alliance, j'ai pu y entrer. L'école était très loin de la maison. Nous, on habitait en ville, rue Guinemer, et l'école était à Bourgogne. Je me demande même s'il y avait des autobus. Je me souviens d'avoir marché à pied longtemps. Ma cousine venait me chercher et comme il n'y avait pas assez de place dans les classes, on faisait des *shift*. On allait une semaine le matin, et une semaine l'après-midi. Il n'y avait pas d'encre, il n'y avait pas de matériel scolaire. J'étais très malheureuse dans cette école qui accueillait des gens de

milieux défavorisés. J'y suis restée six mois ; puis une amie française de mes parents, très proche (nous habitions le même palier) est allée voir la directrice de l'école de sa fille, à qui elle avait rendu service, et lui a dit : « J'ai une petite nièce qui est à la maison et qui s'ennuie, il faut l'inscrire dans votre établissement. » L'école s'appelait Augustin Sourzac. J'y ai fait toute l'école primaire, et là vraiment j'étais dans mon élément. C'est peut-être beaucoup plus tard que je me suis rendu compte que finalement, à Casablanca, il y avait une catégorie de juifs marocains qui étaient coupés du reste de la communauté juive marocaine. Par l'école, par le quartier qu'on habitait, il y avait des choses qui nous échappaient. Je n'ai jamais appris à parler l'arabe, et plus tard, une fois mariée, je me suis rendu compte que, finalement, on avait vécu au Maroc en porte-à-faux, pas vraiment à l'écart, mais je ne sais pas, ni français, ni musulman, ni vraiment juif marocain.

La religion

La religion était très traditionnelle chez moi. Le vendredi soir, lors des fêtes, solennelles et gaies, on avait beaucoup d'invités, beaucoup de monde qui venaient à la maison. Vraiment la maison c'était une *open house*, maman faisait toujours des petits plats, invitait tout le monde. Quand on disait dans la famille tata Alice, on avait tout dit ! Il y avait de la joie. Et puis du jour au lendemain, j'avais quinze ans à l'époque, ma mère est devenue juive *hasida*, très religieuse. Toute la famille de mon père est très religieuse, mais ils étaient à Fez. Mon père, lui, n'était pas religieux du tout, tandis que ma mère l'était. À la maison on respectait la tradition, mais mon père, en dehors de la maison, il faisait ce qu'il voulait. Nous aussi d'ailleurs. Une de mes cousines était très religieuse. Elle avait fait la *yéchiva* et quand elle en est revenue elle a dû convertir maman qui a commencé à faire les prières et à suivre toutes les injonctions religieuses. Mon père s'est plus ou moins plié à tous les rituels, jusqu'au jour où lui aussi est retourné à la religion, prétextant que c'était à cause de ma mère.

J'ai eu une adolescence très difficile, et j'ai pris très tôt conscience d'un certain nombre de choses quant à la religion. Je me souviens très bien m'être posé des questions mais je ne croyais pas en la religion. J'allais à la synagogue mais je trouvais que c'était une mascarade où tout le monde rigolait. Pour moi, la religion c'était quelque chose de solennel, quelque chose qu'il fallait appliquer dans ses actes quotidiens ; mais je voyais que ce n'était pas du tout le cas autour de moi. À partir de quatorze ans, j'ai décidé que je ne suivrais plus rien, sauf par respect pour mes parents. Je n'ai pas décidé ça spontanément, j'ai réfléchi, je me suis posée les pourquoi et les comment. Pour moi, ce qui est important c'est ma façon de vivre. Ceci dit, je me sens profondément juive, mais je ne suis pas du tout pratiquante. C'est tout. Depuis que je ne vis plus avec mes parents, je n'observe aucune fête. Même pas *Kipour*, rien. Les fêtes ne nous manquent pas du tout. Par contre, si des amis nous invitent, on est très

heureux. Au Canada, on a souvent passé les fêtes chez des amis. Pour les fêtes de la Pâque, je vais chez mes parents, parce que c'est important pour eux.

De même que pour la religion, dès l'âge de quinze ou seize ans je me suis posé la question pour les enfants : « Est-ce que je veux me marier et est-ce que je veux avoir des enfants ? » Je me suis rendu compte de la condition économique des femmes, en particulier ; plus ou moins handicapées, en fait, elles n'étaient pas autonomes. Il me fallait avoir mon autonomie financière de telle sorte que les choix que je ferais dans la vie ne soient pas dictés par une dépendance matérielle.

La vie familiale n'était pas une préoccupation pour moi. Je voulais travailler, voyager, faire des choses plutôt que de m'enfermer dans le cadre familial et avoir des enfants. J'aime les enfants, mais je les aime pour ce qu'ils sont. Je ne les aime pas pour les avoir pour moi. À l'époque, les jeunes filles n'étaient pas des modèles d'indépendance. J'avais le sentiment que les femmes étaient brimées. En tout cas je ne voulais pas avoir la vie des femmes que je voyais autour de moi, que ce soit celle de ma mère ou de ses amies.

C'est à cette époque que j'ai découvert Simone de Beauvoir. J'ai commencé par la religion, et après je me suis demandé ce que je voulais devenir, ce que je voulais faire. Parce que j'étais née à tel endroit, dans une telle rue, à telle date, est-ce que ma destinée était déjà toute tracée ? Moi je me révoltais contre ce genre de choses. Je ne comprenais pas qu'on puisse ne pas s'arrêter et dire : Mais quoi ! Il y a quelque chose qu'il faut changer là-dedans ! Et donc j'ai choisi : pas de mariage, pas de famille, pas d'enfants.

J'ai fini mes études en 1958 à Casablanca, au Collège des filles. J'ai eu mon bac commercial et la prochaine étape, normale, aurait dû être d'aller en France. Mais il n'en était pas question, parce que les moyens de mes parents ne me le permettaient pas. J'étais assez pressée de gagner ma vie. J'ai travaillé un été et après, je suis partie un an en Angleterre pour perfectionner mon anglais. Je me disais qu'avec ça j'aurais la possibilité de me trouver un meilleur travail.

L'année que j'ai passée en Angleterre a été atroce. Qu'est-ce que j'ai langui pour mes parents, moi qui n'avais qu'un désir, quitter la maison ! Je voulais l'indépendance, et quitter absolument la maison. J'ai commencé mon voyage à Manchester. On se baladait avec des masques en hiver à cause de la pollution des usines de coton et de charbon. C'était vraiment insupportable. J'étais dans une famille juive très riche, orthodoxe. Ils vendaient des meubles et ils étaient très gentils, très charmants. Ils avaient deux garçons, et je m'occupais d'eux. Je suis restée là trois mois, mais je suis allée à Londres parce que vraiment Londres m'offrait quand même plus de possibilités de spectacles et de sorties. J'ai fini mon année toujours au pair, toujours chez des juifs. À Londres, je me suis occupée de jumeaux. C'était dur parce que je n'avais pas d'argent, mais j'ai

quand même réussi à visiter l'Angleterre avec une amie. On a fait du stop, on a tout visité. J'ai appris l'anglais dans une école, ce qui m'a permis d'obtenir là-bas un petit diplôme que l'on donnait après le cours.

Mariée sans enfant

De retour au Maroc, j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari ; il était là-bas en vacances. Je me sentais en porte-à-faux par rapport à mon environnement. Les hommes ne m'intéressaient pas beaucoup. À l'époque, on courait les caves, les surprises-parties. On avait une cave à la gare et on allait danser au Marché au grain à Casablanca. C'était comme les caves de Saint-Germain-des-Prés. On se prenait pour d'autres. Ça ne m'a pas vraiment marquée. Bien sûr il y avait les plages, les sorties, mais ce n'était pas vraiment ça qui m'intéressait. Je lisais beaucoup et j'étais très intéressée par ce qui se passait ailleurs. J'avais l'impression que mon milieu ne m'apportait pas grand-chose, et puis j'étais préoccupée par mon avenir.

Le premier soir où je l'ai vu, je n'ai pas eu le coup de foudre. On est sortis deux ou trois fois ensemble, et puis je me suis attachée à lui, en un sens. Il faisait des études en France, il est donc reparti après l'été. C'est là que, vraiment, j'ai senti qu'il me manquait. Finalement, par un concours de circonstances, il est revenu au Maroc. Il faisait l'école dentaire, mais pour des raisons de santé il a dû abandonner et s'est inscrit en droit. Il était donc chez ses parents et moi chez les miens. Tout le monde me demandait : « Et alors quand vas-tu te marier ? » J'avais vingt-trois ans quand je me suis mariée. Je suis restée trois ans avec lui, et j'étais soumise à des pressions terribles. Je ne voulais pas de fiançailles. Je ne voulais rien, je voulais juste qu'on me fiche la paix. Je voulais faire ce que j'avais envie de faire mais les pressions sont devenues insupportables et chaque fois qu'on bougeait c'était des histoires. À la fin, je me suis dit : Si la seule façon d'avoir la paix c'est de me marier pour pouvoir vivre avec lui – de toute façon mariage ou non je vivrai avec lui – c'est une concession que je peux faire. Et on s'est mariés.

On était bien ensemble, on ne se quittait pas le midi, le soir, le matin. Vraiment, depuis vingt-cinq ans, on ne s'est pas quittés. Mais c'est marrant, je ne pensais pas mariage et lui non plus. Je considère avoir vraiment réussi une vie de couple alors que beaucoup n'ont peut-être pas eu cette chance.

Après il y a eu beaucoup de pressions de la part de mes parents pour qu'on ait des enfants. Les gens font des enfants mais ils ne réfléchissent pas à la portée de cet acte. Presser quelqu'un pour qu'il se marie c'est une chose, tu n'engages que toi, tu t'en fous. Mais, faire des enfants c'est autre chose. Peut-être que je n'aurais pas été capable de bien m'en occuper, parce que tellement préoccupée de bien faire. Si on en n'est pas capable et si on ne sait pas à quoi

on s'engage, il vaut mieux éviter d'en avoir. Il y a donc eu des pressions de la part de ma mère, de mon père, de mes amis et ça dure jusqu'à présent.

On ne s'est jamais dit que ça serait définitif, on a toujours dit qu'on changerait peut-être d'avis. On n'a jamais changé d'avis. Je crois tout simplement qu'il y a des gens qui ne veulent pas avoir d'enfants. C'est ma vie et comme je tiens à la mener comme je le veux, les pressions de toutes parts n'ont pas d'effet sur moi.

L'émigration familiale en Amérique

Avec la Guerre des six jours en Israël en 1967, il y a eu un vent de panique et c'est surtout ma sœur qui s'est faite très insistante. Elle a demandé à mes parents de vraiment songer à quitter le Maroc, parce que la situation était trop inquiétante. Je suppose qu'il y a eu un moment de panique comme chez tout le monde. Donc ma sœur s'est procuré les papiers d'immigration pour mon mari et moi et nous devons tous aller aux États-Unis. Mes parents sont partis les premiers. C'est comme ça que ça s'est fait. Ça n'a pas été préparé d'avance.

On n'était pas du tout destinés à quitter le Maroc, mais une fois que ma sœur a eu soulevé le problème, mes parents ont décidé de partir. Ils voulaient se rapprocher de leurs enfants. Ils avaient leurs deux filles là-bas et ils voulaient être près d'elles car ils ne connaissaient pas leurs petits-enfants.

Ma sœur s'était mariée au Maroc avec un Américain. Elle l'avait rencontré au Maroc où il passait des vacances. Son père à lui vivait au Maroc. Ils se sont connus par des amis communs. Il parle parfaitement français, il connaît très bien l'esprit marocain. Il plaisante en arabe et tout.

Mon autre sœur, elle, voulait aller en Israël. Ça a été très drôle, elle a voulu absolument aller s'engager, elle a dit : « Je veux aller m'engager en Israël. » Papa a dit : « Ça va. Tu as bien réfléchi ? » Elle était encore à la faculté de droit. Elle venait de faire une année de droit et elle voulait absolument partir en Israël faire un genre de service civil. Elle voulait s'engager pour un an ou moins mais elle ne voulait pas partir comme immigrante. Au Maroc, elle n'a pas pu se renseigner, alors elle est allée à Paris. Là, elle est passée d'organisme en organisme, mais personne n'a pu lui donner de renseignements ou la conseiller. À l'époque, il y avait tellement de demandes de ce genre que les responsables ont plutôt préféré aider les émigrants ou peut-être les gens plus âgés. Alors au bout de deux mois, finalement sans ressources, elle est allée aux États-Unis rejoindre mon autre sœur. Là-bas, elle a repris ses études, s'est mariée puis a divorcé cinq ou six ans après. Elle a aujourd'hui une petite fille de dix ans.

Quant à nous, on a fait une première tentative de quitter le Maroc pour des raisons professionnelles. Mon mari avait fini ses études et à cette époque il lui était très difficile de trouver du travail. Ça avait traîné suffisamment pour nous inquiéter, parce que vraiment on voyait qu'il n'y avait pas d'avenir ; bien sûr ce n'était pas tellement officiel. On avait déjà à cette époque présumé que les juifs du Maroc ne resteraient pas dans ce pays. Quelle que soit la bonne volonté pour vraiment se sentir dans son pays, il y avait quand même cette barrière professionnelle qui jouait quand on n'avait pas une profession libérale, quand il fallait chercher une *job*.

Mon mari avait fait une licence en sciences économiques et finalement on avait pensé à la France. C'était très naturel à cette époque-là, et puis, par un concours de circonstances ; il a trouvé du travail, une bonne situation à la Banque de commerce extérieur du Maroc où on lui a confié la direction du service des études économiques. La question du départ ne s'était plus posée jusqu'au moment où on a senti les choses changer. On commençait un petit peu à s'ennuyer au Maroc. La société, le cadre social devenaient de plus en plus fermés. On était très attirés par les États-Unis, et on avait projeté avec des amis de l'étranger d'aller voir de quoi les États-Unis avaient l'air en 1967.

Ma famille n'y était pas encore. Il n'y avait que ma jeune sœur qui était mariée et qui avait quitté le Maroc en 1963. Ni mes parents ni mon autre sœur n'avaient encore quitté le Maroc. Tout était encore en place. Personnellement, j'ai toujours été attirée par les États-Unis. Pour moi l'Amérique du Nord, c'était l'avenir, alors que l'Europe c'était en fait notre passé. Et moi, j'avais envie de savoir ce qui allait se passer. J'avais l'impression que ça ne serait pas en Europe en tout cas.

Donc, on a projeté notre voyage aux États-Unis en 1967, et voilà que la Guerre des six jours éclate. C'était juste à la veille de notre départ. Finalement, nos amis se sont désistés, et puis nous, on est quand même partis. Là, des amis parisiens installés à Montréal nous ont écrit pour nous inviter à aller les voir. Ils nous avaient parlé de l'Expo de Montréal, ce qui nous a incités à faire le détour.

Lorsqu'on est arrivés ici, ils nous ont vanté les mérites de Montréal, le fait de parler français. Il faisait un temps superbe. On avait chaud ; finalement on a passé ici une petite semaine et puis on est partis aux États-Unis. On n'a pas été vraiment impressionnés par le Canada. Au fond, on a surtout vu nos amis. Ils n'habitaient pas en ville, et le souvenir de la ville s'arrêtait à la rue Sainte-Catherine et des choses comme ça. On était vraiment venus avec des yeux de touristes. Aux États-Unis, on a visité le pays et on est allés chez ma sœur. Naturellement il y avait encore cette Guerre des six jours, et ma sœur m'a dit : « Il faut sérieusement songer à faire venir papa et maman ; pour vous ce n'est

pas grave, mais papa et maman, ils ne peuvent pas rester tout seuls, si jamais vous deviez partir. »

On n'avait pas encore pris de décision. On est donc retournés au Maroc. Ma sœur, entre-temps, nous avait fourni les papiers d'immigration et obtenu les visas pour les États-Unis. Je ne sais pas pourquoi, à la dernière minute, j'ai dit à mon mari : « C'est trop bête, si on repassait par Montréal ? Si ça ne marche pas au bout de six mois, on pourra toujours aller aux États-Unis. »

C'était une époque où on commençait à beaucoup parler du Canada. Il y avait eu toute une série d'articles dans *Le Monde*. Trudeau se présentait aux élections à ce moment-là. On sentait qu'il y avait des choses qui bougeaient, qu'il y avait des choses intéressantes qui correspondaient un peu à notre vision. Les choses avaient été trop statiques jusqu'alors et on voulait peut-être embarquer dans quelque chose de neuf, d'excitant. Et puis le fait qu'ici on parlait français donnait une couleur différente au pays. Aller aux États-Unis pour mon mari c'était se recycler, aller de nouveau dans une université, trop de tracas. Moi, par contre, j'avais moins de problèmes, car j'avais toujours travaillé dans des boîtes américaines. Au cours de l'année 1968 on est donc venus s'installer à Montréal.

L'expérience canadienne

Mon mari a cherché du travail auprès de beaucoup d'agences, mais ça n'a pas marché. Le problème à l'époque, je ne sais pas si c'est encore le cas, c'était qu'il fallait avoir l'expérience canadienne. Si on n'avait pas déjà travaillé au Canada, les gens étaient très réticents à nous embaucher ; ensuite, à l'époque où on est arrivés, les sciences économiques, c'est drôle à dire, n'étaient pas très reconnues ici. Il n'y avait alors presque pas d'économistes. Il a écrit aux ministères et aux organismes susceptibles d'avoir besoin de ses services, mais il n'a pas eu de réponse positive. Aussi il est resté un an sans travail.

Moi j'ai trouvé du travail immédiatement. J'ai fait du secrétariat. Et puis j'ai trouvé une très bonne place à *La Presse*. J'ai travaillé à la salle de rédaction pendant à peu près six mois. J'ai ensuite travaillé pour le directeur général. À l'époque, on l'appelait le vice-président exécutif.

Je n'ai pas vu vraiment de différence entre le travail que je faisais au Maroc et celui que je faisais à Montréal. Les gens ont été très gentils, très compréhensifs. Tout le monde se mettait en quatre pour m'expliquer telle ou telle chose. Naturellement, il y avait des petits gags à propos du langage, des habitudes, mais professionnellement toutes les promesses qu'on m'a faites ont été tenues. Je n'ai pas eu une seule expérience négative ici en vingt ans. On m'a souvent parlé de racisme dans les milieux de travail. Personnellement, je ne l'ai

jamais senti. Les gens savaient que j'étais juive ; il y avait un pied-noir qui travaillait dans la salle de rédaction, un caricaturiste ; à l'époque on ne faisait pas la différence entre pied-noir et marocain. Les gens étaient plutôt curieux de savoir d'où je venais, comment je vivais, et qu'est-ce que je faisais, quelle différence il y avait entre les juifs ; c'est ça que j'ai senti. C'est marrant, je me suis trouvée très proche des Québécois. Leur mentalité se rapprochait un peu de notre mentalité, à nous marocains, chaleureux, bons vivants. Quand on donne l'impression qu'on est à l'aise, peut-être que les gens sont aussi moins gênés.

Puis je suis montée à la direction. Là, j'ai eu d'autres responsabilités ; j'ai commencé à utiliser beaucoup l'anglais, surtout pour des rapports de presse et pour des activités parallèles avec d'autres organismes de presse internationaux. Je me suis rendu compte ici qu'il y avait beaucoup d'avenir dans le métier de traducteur. J'avais toujours fait de la traduction mais sans avoir de formation. Je me suis dit : Après tout pourquoi pas, retourner à l'université, et préparer quelque chose en ce sens. Alors, je suis allée à l'Université de Montréal de 1970 à 1975 ; j'ai suivi les cours du soir, l'été, enfin en éducation continue ; pour passer ce fameux certificat de traducteur qui me donnait au moins la possibilité de trouver un poste. Ce n'était pas tellement pour être mieux payée. J'aurais peut-être touché la même chose, mais à long terme ça m'aurait permis de ne pas avoir d'horaires fixes, d'être un peu plus indépendante.

Je suis alors entrée dans une entreprise américaine qui travaillait pour le gouvernement du Québec et à qui on avait confié le projet de la Baie James. J'ai travaillé pour le projet de la Baie James de 1972 à 1976. Comme l'entreprise était américaine, il fallait tout traduire. Je m'occupais naturellement de tout l'aspect traduction des contrats, des appels d'offre, des contrats de sous-traitance, de la correspondance ; mais le projet a pris fin. À l'époque, j'avais un ami qui travaillait dans le domaine des médias et qui avait monté sa boîte de marketing. Il cherchait quelqu'un de bilingue pour faire des études de marché pour la radio et la télévision. J'ai accepté de travailler pour lui. Au bout de deux ans, malheureusement, ça n'a pas marché comme il escomptait, et je me suis mise à chercher du travail en traduction. Je suis entrée dans une entreprise canadienne qui avait des projets de développement en Afrique. Ils m'ont proposé d'aller travailler là-bas, et j'ai dit non. J'aurais bien aimé y aller en vacances, mais lorsqu'il s'agit de travailler, de sortir et de m'amuser, je préfère que ce soit dans une ville qui offre ces possibilités. L'Afrique de ce point de vue ne me convenait pas.

Parallèlement, mon mari a suivi pendant quelques mois des cours offerts aux immigrants. C'était des cours d'initiation à la vie canadienne et il a eu droit aux cours d'anglais. On inscrivait les candidats par niveau de connaissances. Au bout de deux ou trois mois, le professeur l'a appelé et lui a dit : « Vous savez, je trouve que vous devez vous ennuyer à ces cours, ils ne sont pas faits

pour vous.» À l'époque, on donnait trente-cinq dollars par semaine comme indemnité, et mon mari lui a dit qu'il ne voulait pas perdre cet argent. Le directeur de l'école lui a proposé alors de travailler au laboratoire de langues et de l'aider dans l'administration, ce qui fait qu'il a pu continuer à avoir droit à cette somme. En plus, le directeur lui a demandé s'il ne voulait pas enseigner aux immigrants. À l'époque, il y avait une méthode de langues conçue pour les écoles qui donnaient des cours aux immigrants. Il a appris la méthode et s'est mis à enseigner. Les fameux six mois de stage étant terminés, il est entré à McGill, où il s'est inscrit à une maîtrise en linguistique.

Puis il a fait des demandes d'emploi en même temps dans les cégeps et dans les commissions scolaires. Comme il avait déjà été inscrit à l'université, et qu'il avait enseigné l'économie politique et le droit pendant deux ans, ça lui a été compté. On lui a donné un certificat provisoire d'enseignement. Par l'intermédiaire d'un ami qui était déjà instituteur dans une commission scolaire, il a fait une demande et a été accepté. Et c'est comme ça qu'il est devenu enseignant. Trois ans après, le ministère de l'Éducation lui a proposé le poste d'agent de développement pédagogique. Il visitait les écoles et faisait la promotion des méthodes d'enseignement auprès des professeurs. En fait c'était une aide technique aux enseignants que fournissait le ministère pour les langues secondes. Il a été détaché de sa commission scolaire et a travaillé au ministère pratiquement dix ans. Avec les restrictions budgétaires, des coupures ont affecté ce secteur. Il est donc de retour dans sa commission scolaire où il enseigne à temps plein.

Je suis Montréalaise

Moi, je suis très montréalaise au fond ; j'aime bien Montréal. Au début quand je suis arrivée, je n'ai pas trouvé la ville très belle, mais elle était très attachante. On peut y faire ce qu'on veut. On peut rencontrer du monde et on peut y vivre de façon très décontractée. Ça a un peu changé, mais à l'époque c'était comme ça. J'ai beaucoup aimé la qualité de vie de Montréal. Je n'ai eu aucun choc, ni climatique ni culturel. J'ai adoré la neige et j'y ai plongé comme si j'avais été tout le temps habituée à ça. J'ai commencé à faire du ski. Si on a aimé ce pays c'est peut-être parce que dès le début, on a loué un chalet avec des amis. On a connu la vie de plein air. Tous les week-ends, on allait à la campagne. On n'est pas restés enfermés en ville. On est montés dans le Nord. En été, c'était la même chose. Mon mari et moi avons beaucoup aimé ces loisirs. On aimait ce qu'on faisait ici, les gens qu'on a rencontrés. En plus, il y avait toute la communauté marocaine qui grandissait. Comme nos amis intimes et notre famille directe ne sont pas à Montréal, nous avons noué des liens d'amitié nouveaux avec des membres de la communauté juive marocaine, en particulier avec ceux qui sont arrivés en même temps que nous.

On a fait des choses ensemble. Ils étaient tous plus ou moins célibataires, se cherchant du boulot, essayant de se faire une petite place dans cette société qu'on ne connaissait pas. Je n'ai pas senti d'amertume dans la bande de copains que nous étions à l'époque, ni chez les femmes ni chez les hommes ; au contraire il y avait un grand enthousiasme, car on se prenait peut-être à tort pour des pionniers, je n'en sais rien. En tout cas c'était très drôle et ça a créé de très fortes amitiés.

C'était aussi le moment où des embryons d'association étaient en voie de formation – parmi nos amis, certains ont été plus attirés par les problèmes communautaires que nous. Par contre, quand on a eu besoin de nous, aux moments difficiles et parce que nos amis étaient très impliqués, on a aidé comme on a pu, c'est-à-dire par du travail bénévole. Je me souviens d'avoir travaillé pour le Combined Jewish Appeal, au tout début, de 1968 à 1970. Il n'y avait même pas de section francophone à l'époque. On se réunissait chez des membres de la communauté. Les choses n'étaient pas structurées et je trouvais que mon aide était utile. Une fois que les choses se sont organisées, je me suis retirée. Je n'ai plus revu ces gens-là. Ce n'était pas du tout notre groupe d'amis. On a continué d'assister à certaines manifestations, mais on n'a pas participé à l'organisation, sauf quand il y avait des problèmes avec Israël par exemple. Alors là, on participait à fond.

Ce pays m'a profondément influencée. Quand on est arrivés ici, j'ai eu le sentiment de vivre une grande époque. C'était la fin de la Révolution tranquille, et le Québec était en pleine effervescence, et il se passait des choses vraiment intéressantes. C'est un pays qui nous a apporté beaucoup sur le plan de l'évolution personnelle. Nous nous sommes épanouis ici.

Bien sûr on était très attachés au Maroc. C'est notre pays. Je me sentais très imprégnée de ce qu'est le Maroc mais c'était plutôt sur le plan social. Foncièrement, ce type de société ne nous convenait pas. C'est sûr qu'on ne serait pas restés dans le nouveau contexte politique. La Guerre des six jours et le départ de tout le monde ont sans doute joué. Peut-être que ça correspondait aussi à une époque de notre vie où on était ouverts à autre chose, je n'en sais rien.

On n'avait pas l'idée d'aller en France. Non, pour moi c'était comme une espèce de passé qui me paraissait statique. J'avais envie de voir des choses nouvelles. Il y avait beaucoup de points semblables avec hier, mais il se passait des choses. Les gens ici étaient en train de changer et ça nous donnait l'impression qu'on participait et qu'on changeait avec eux. De toute façon en France, en 1968, il s'était passé la même chose. On suivait le courant, c'est tout.

Israël, c'est un peu différent. Pendant des années, j'ai un peu idéalisé ce pays. Je voulais y aller en ayant suffisamment de temps, y passer quatre ou six

mois, aller au kibboutz, étudier. Et puis au fil des années, d'abord je me suis rendu compte que ça ne serait plus possible. Je n'y suis jamais allée, car je voulais participer à quelque chose. Je ne voulais pas aller en Israël juste pour visiter la famille, voir le temple et aller à la plage. Ça je le fais ailleurs. Pour moi, Israël ça représentait autre chose. Mais au fil des années, je n'ai pas pu faire ce voyage et aujourd'hui, voilà un pays que je ne connais pas. Alors que j'ai tellement voyagé, alors que je prends des vacances tous les ans. J'ai fini d'idéaliser le pays. Maintenant, même si je dois partir même pour dix jours, j'irai voir Israël et je jouirai de ce que je pourrai.

Mais je pense vraiment rester ici. Peut-être que lorsque j'aurai soixante-dix ans et que je ne pourrai plus ni travailler ni skier, peut-être que je tempêterai contre le froid, la neige, mais aujourd'hui, non. Mon mari et moi, nous nous sentons bien dans notre peau ici. Ce n'est ni un avantage ni un désavantage.

Je suis là. J'aime bien aller voir mes amis à Paris, retourner au Maroc, aller aux États-Unis voir mes parents, mais à aucun moment je ne pense partir d'ici pour ailleurs. Ma famille me manque en ce sens que je me languis d'eux, mais je ne ferai pas ma vie en fonction d'un manque, je ferai ma vie en fonction de ce que je veux.

L'heure des choix

CHAPITRE V

Serge

[Retour à la table des matières](#)

Je m'appelle Serge. J'ai vingt-quatre ans. J'ai vécu à Fez jusqu'à l'âge de douze ou treize ans. J'ai un grand frère qui est de cinq ans mon aîné. J'ai aussi une grande sœur mariée et deux petites sœurs. Nous sommes tous nés au Maroc. Mon père et ma mère sont, eux aussi, nés à Fez. Du côté de ma mère, ils sont originaires de Fez depuis de nombreuses générations. Mon grand-père paternel venait de Ouezzane, qui est une ville du nord du Maroc. Je n'ai jamais connu ni mes grands-parents maternels, ni mes grands-parents paternels qui sont morts avant ma naissance. Eux aussi étaient de Fez. La majorité de ma famille, mes oncles et tantes habitent en Israël. Je connais un peu ma famille d'Israël parce que j'y suis allé deux fois et eux aussi sont venus nous rendre visite ici.

Ma famille

Mon père est bijoutier ce qui n'était pas son travail au Maroc, mais il s'est adapté à Montréal. Ma mère, elle, dirige une manufacture qui emploie une cinquantaine d'employés. Au Maroc, ma mère était déjà dans la couture mais d'une manière beaucoup plus artisanale. Elle faisait du prêt-à-porter. À Fez, elle travaillait à la maison avec une vingtaine d'employés dans deux pièces que nous avons aménagées exprès.

Mon père, à Fez, était entrepreneur en métallurgie. Il était à la tête d'une société marocaine de métallurgie, même si dans sa jeunesse, il avait fait un peu de bijouterie, ce qui était une sorte de métier familial.

Mes parents parlaient le français à la maison sauf entre eux, où des fois, ils parlaient en arabe, généralement quand la discussion était vive.

De la maternelle jusqu'à la classe de sixième, j'ai été à l'école de l'Alliance c'est-à-dire jusqu'à mon départ du Maroc. C'était une école fréquentée par des

jeunes juifs essentiellement, ceux qui n'étaient pas très religieux, très pratiquants.

Au primaire c'était à cent pour cent juif. Je ne me souviens absolument pas de la présence de musulmans ou d'Européens. Au cours complémentaire ça a changé ; ça coïncidait avec une époque où justement les écoles juives se sont ouvertes au monde marocain en général. Ils manquaient d'effectifs et ils ont ouvert alors les portes à tout le monde. C'est là que j'ai remarqué qu'il y avait trois, quatre personnes qui n'étaient pas juives. Mais pendant tout le primaire c'était strictement juif. Je n'ai jamais vu de non juif.

À la maison, mon père ne participait pas aux tâches ménagères. Il aimait quand même bien faire le marché car il était spécialiste des achats de fruits et légumes. C'était en fait ma mère qui était la reine de la maison. Nous avions deux domestiques à la maison parce que ma mère était très occupée par sa couture. Mais c'est elle qui s'occupait de nous sur le plan de l'éducation. C'est elle qui faisait le suivi pour les devoirs, et elle nous pourchassait dès qu'on rentrait de l'école. Mon père, lui, jetait un petit coup d'œil sur nos résultats scolaires, mais c'était plus pour faire plaisir à ma mère. Le souci de mon père quand il rentrait le soir, c'était de lire son journal en paix.

La participation de mon père à notre éducation était plus au niveau des grandes lignes de pensée. Il s'occupait de notre éducation juive, c'est lui qui nous emmenait à la synagogue et qui veillait aussi à ce que nous suivions nos cours d'hébreu. Les cours d'hébreu étaient donnés à l'école de l'Alliance, ainsi que ceux d'arabe et de français. C'est lui qui nous a inculqué ce sentiment sioniste, peut-être parce qu'il avait fait la guerre d'indépendance en Israël. Il avait quitté le Maroc à dix-huit ans pour combattre en Israël lors de la guerre d'indépendance et il y était resté de 1948 à 1952.

On connaît tous les mouvements sionistes qui existaient au Maroc à l'époque. Il avait embarqué dans ce mouvement. On a tendance à croire que ceux qui quittaient le Maroc pour aller en Israël à cette époque c'étaient des petits bandits, des gars qui traînaient les rues et tout ça. Loin de là. Mon père est issu d'une des familles les plus riches de Fez ; et ce n'est certainement pas par nécessité ou par rejet qu'il a quitté le Maroc. Mais tout simplement par idéal, par solidarité et parce qu'il sentait vraiment le besoin de faire quelque chose pour la cause juive. Et c'est ce qu'il a fait, il a quitté le Maroc en dépit de l'avis de ses parents, surtout de sa mère. Quand il a quitté le Maroc, c'était pour aller s'installer définitivement en Israël, se marier et créer sa petite famille. Mais en 1952 sa mère est tombée malade, il a reçu une lettre l'avisant de cette situation. Il a donc plié bagage et il est revenu au Maroc.

Il a eu de très gros problèmes par la suite. En 1952, quand il est rentré au Maroc, il y avait le protectorat français. Ce n'était donc pas un problème que

quelqu'un revienne d'Israël, pour eux la question juive, sioniste, n'était pas vraiment quelque chose de problématique. Mais ils avaient inscrit dans les dossiers que mon père était revenu d'Israël, qu'il avait quitté le Maroc de 1948 à 1952, et donc qu'il avait fait la guerre. Au départ des Français du Maroc en 1956, les dossiers n'ont pas été détruits et ils sont passés entre les mains des autorités marocaines. En 1958, lorsque mon père a fait une demande de passeport, il s'est retrouvé avec de très graves problèmes parce qu'on lui a envoyé une lettre qui disait explicitement : « Vous êtes un sioniste virulent, vous avez collaboré avec les Israéliens, il n'est donc pas question de passeport. » Ça lui a fait un choc. Ma mère avait beaucoup de relations et grâce à ses clientes qui étaient mariées à des hommes haut placés, elle a réussi, à travers une certaine filière, en passant par certaines personnes, à faire détruire ce dossier et à obtenir un passeport pour mon père trois ans plus tard, en 1961.

À la maison, mes parents n'ont pas fait de distinctions fondamentales dans l'éducation de leurs enfants, filles ou garçons. Je pense que les parents juifs en général ont les mêmes grands principes. Ils ont tendance à vouloir pousser leurs enfants dans la même direction. Pour eux les études sont primordiales, peut-être parce qu'ils n'ont pas eu la chance d'en faire ; ils poussent donc leurs enfants à étudier le plus longtemps possible.

Au Maroc, ce qui était vraiment valorisé à l'époque et ce qui l'est encore beaucoup aujourd'hui, c'est la médecine. Mes parents voulaient vraiment que je sois médecin et finalement, chez nous, personne n'a été médecin. Pour ma sœur on était moins exigeant. Mes parents voulaient qu'elle fasse pharmacie. Finalement, ma grande sœur a fait psychologie, mon frère a arrêté ses études assez jeune et après il a fait une année de sociologie. Moi, je suis en droit. Mais je le vois même aujourd'hui avec mes petites sœurs, à la maison, c'est toujours une bataille pour qu'elles étudient sérieusement.

J'estime que j'ai d'excellents rapports avec mes parents, que j'adore. Peut-être plus avec ma mère qui a toujours eu une petite préférence pour moi. Peut-être parce que je porte le nom de son père ? Personnellement, j'avais plus tendance à aller vers ma mère, quand j'avais un problème par exemple. Malgré cela, ma mère a toujours été assez sévère dans le sens où elle ne donne rien pour rien ! Et pour elle, la récompense à son affection, c'était de bons résultats à l'école. Heureusement pour moi, à l'école ça marchait bien. J'étais un bon élève, sauf en arabe où j'étais vraiment nul.

J'ai appris à parler l'arabe classique, qui est différent de l'arabe dialectal, pendant sept ans à l'école de l'Alliance ; j'ai toujours été nul en arabe. Je ne pouvais pas sentir cette langue, je ne sais pas exactement pourquoi. Peut-être que je réalisais qu'on avait beaucoup de différences avec ces gens-là, qu'on était quasiment en guerre avec eux. Donc pour moi, il n'était pas question d'apprendre leur langage, ni même de faire un effort pour réussir à l'école en

arabe. Je me souviens qu'il ne fallait jamais prononcer le mot « Israël », il fallait dire : « Le Pays », c'était l'expression courante.

J'ai des souvenirs traumatisants des relations avec les musulmans au Maroc ; une anecdote par exemple qui m'a marqué pendant des années. Quand j'étais petit, je devais souvent aller à l'école et en revenir tout seul et malheureusement, je n'avais aucun copain qui habitait sur la même rue. Tous habitaient dans des rues avoisinantes. Donc, pour aller à l'école il y avait deux chemins et tous les matins et tous les soirs, je devais deviner quel chemin emprunter pour ne pas me faire attaquer par une bande de musulmans qui rôdait dans le quartier. C'était un martyre pour moi de ne pas savoir quel chemin prendre pour ne pas tomber sur eux. Si j'avais le malheur de prendre le mauvais chemin, c'était la raclée. Une fois, ils m'étaient tombés dessus. Ils étaient treize, je les avais comptés. Ils m'avaient bien tabassé et pris mon sac d'école. Ce qui est marrant, c'est que dans ce cas-là, il y en a toujours un dans la bande qui te laisse partir quand tu as pris une bonne raclée. Donc, pour tout dire, les relations avec les musulmans étaient difficiles à ce niveau-là.

Un autre événement traumatisant pour les Marocains a été la Guerre des six jours en 1967. Je me souviens que dans le hall de notre immeuble, on avait écrit des graffiti insultants pour les juifs, et plus particulièrement sur ma mère qui était connue à Fez comme étant une bonne couturière. Heureusement, ma mère avait comme clientes des musulmanes, des femmes de personnalités haut placées, qu'elle faisait intervenir en cas de problèmes. Bref, pendant six jours, ça a été la peur chez mes parents qui nous la communiquaient. S'il y avait une barrière entre les arabes et nous, c'était plus qu'une barrière linguistique, c'était une barrière de respect et de peur.

Les départs

À cette époque, mes parents avaient fait des demandes d'émigration au Canada, et avaient obtenu les visas. Je me souviens que mon père voulait aller en France ou en Israël et ma mère, elle, au Canada. Elle avait très peur d'Israël pour mon frère et moi à cause des guerres. Elle avait vu sa famille en Israël où ses sœurs avaient des enfants de notre âge qui n'étaient plus très loin d'aller à l'armée. Et elle a dit : « Pas question. » Ma mère ne voulait pas aller en France, donc ça a été le Canada parce qu'on savait qu'il y avait une petite communauté juive installée là.

J'ai quitté le Maroc à douze ans, mais je ne suis pas venu directement à Montréal. On s'est installés à Paris pendant environ un an. Le départ du Maroc en 1973 avait été précipité, et donc même si notre objectif final c'était le Canada, nous avons dû faire une escale à Paris pour obtenir nos papiers d'immigration. Nous avons habité pendant presque un an à Sarcelles, une petite

ville de banlieue avec énormément de juifs. Mais dès que nous avons eu nos papiers, nous sommes partis pour le Canada. Mes parents avaient déjà fait des démarches pour le Canada en 1967, mais comme tous les juifs marocains, ils retardaient constamment la date du départ et ça a traîné jusqu'en 1973.

Si nous ne sommes pas partis en 1967, c'est parce qu'assez vite la situation s'est calmée ; mes parents ont retardé le départ. Mais en 1973, ça a été l'éclatement.

L'ambiance en 1973, au moment de la guerre du *Kipour* était encore plus stressante qu'en 1967 pour les juifs. Il y avait d'autres événements intérieurs qui nous poussaient à partir. Au moment du coup d'État de Skhirat contre le roi du Maroc, on n'a plus su pendant quelques heures qui gouvernait le Maroc. C'était un samedi, on sortait du ciné et on se promenait sur le boulevard avec les copains. Mon père arrive en trombe en voiture ; il freine et me dit : « Allez Serge, embarque vite. » On s'est mis à écouter la radio – style Deuxième Guerre mondiale ; on ne savait plus ce qui se passait.

Bref, le Maroc pour nous c'était constamment la peur du lendemain, l'angoisse. En 1973, on n'en pouvait plus. Mes parents n'étaient pas au Maroc au moment de la guerre. Ils étaient entre la France et le Canada. Au début du conflit, ils se trouvaient justement à Montréal. Nous étions chez ma tante. Mon père a eu très peur de rentrer au Maroc à cause de son passé sioniste ; alors il est resté à Paris et ma mère, elle, est rentrée au Maroc. Puis en deux semaines, nous avons tout liquidé, jusqu'au dernier pouf de la maison. Elle planquait les petites pièces d'or dans les chaussettes alors que mon père n'aurait jamais fait une chose semblable. Nous avons définitivement quitté le Maroc à ce moment-là.

Je me souviens très bien du départ. Nous avons fait le trajet Fez-Casa en voiture. Pendant la route, j'étais très conscient que c'était une des dernières fois que je voyais le Maroc. Le Maroc, c'était une page tournée. Avant de quitter mon pays, j'ai embrassé la terre marocaine. Je n'avais que douze ans, mais j'étais très conscient de ce qui arrivait. J'avais vécu quand même une enfance très heureuse au Maroc. Cette période a vraiment marqué la fin de mon enfance.

L'année de transition que nous avons passée à Sarcelles a été très difficile. À l'école, une école religieuse, les cours avaient déjà commencé depuis septembre, et quand on me posait une question, je répondais avec mon accent marocain, l'accent pied-noir, et là toute la classe éclatait de rire. C'était l'humiliation. J'étais déjà complètement perdu avec tous ces visages inconnus dans un pays étranger. Ça a été très dur d'avalier ça, d'ailleurs. Trois semaines plus tard, j'avais l'accent parisien, plus que les Parisiens eux-mêmes, tant je voulais vite m'adapter. Finalement, je me suis bien intégré à cette classe, et ils

m'ont vite accepté. Je suis un gars facile et sociable. Bref, cette année à Paris a été difficile. Pour mes parents aussi ça été dur. Vraiment, je peux dire que le prix de l'exil on l'a payé drôlement cher.

À l'époque, mes parents ne savaient pas s'ils allaient venir au Canada ou rester en France. Une fois de plus, on vivait dans le provisoire et dans l'attente. En plus, comme nous étions en banlieue parisienne et que mes parents travaillaient à Paris, je gardais mes deux petites sœurs. J'adorais ma mère et ça me faisait mal de la voir souffrir. Elle a beaucoup regretté le départ du Maroc, alors j'essayais d'aider du mieux que je pouvais. Je me résignais à rester à la maison parce que je voyais mes parents souffrir et que, les aimant, je voulais les aider.

Mon père a eu beaucoup de possibilités de travail en France. Il y avait une communauté juive et mon père connaissait beaucoup de monde à Paris. Il avait la réputation d'être un excellent businessman et un bon chef d'entreprise. Il a eu beaucoup de propositions d'affaires, mais ma mère ne voulait pas qu'il s'engage dans quoi que ce soit. Elle ne voulait pas que nous nous enracinions en France. Elle attendait d'avoir la réponse de l'ambassade canadienne pour nos visas. Fin juin de la même année, nous avons eu nos visas et nous sommes partis tout de suite. Pour ma mère, la France c'était un calvaire et elle ne voulait pas y rester. Elle n'aimait pas la mentalité française et d'autre part, Paris étant une plaque tournante surtout pour les juifs, il y avait toujours plein d'invités à la maison et en permanence. C'était vraiment un *kibouts* cet appartement à Sarcelles et ma mère passait quatre-vingt-dix pour cent de son temps à la cuisine, ce qu'elle n'avait jamais fait avant. En plus, pour ma mère, le Canada c'était un rêve. Je me souviens, elle nous demandait constamment notre avis : « Alors les enfants, qu'est-ce que vous préférez, le Canada ou la France ? » Pour nous, c'était automatiquement le Canada. Pour nous, ça représentait l'Amérique, les grosses bagnoles et ce qu'on voyait à la télé alors que la France nous paraissait miteuse. Je ne sais pas si ça a influencé mes parents mais ça a sûrement joué un rôle dans la décision d'émigrer.

Pour moi, l'arrivée au Canada ça a été comme l'arrivée en France : l'humiliation à l'école pour commencer. On me pose une question, et je réponds avec mon accent très parisien et là la classe s'esclaffe : « Ah ! le maudit Français ! » Alors là c'était vraiment la folie. J'avais un accent qui n'était pas le mien et en plus on m'insultait. Enfin c'était le paradoxe !

Je ne savais plus où j'en étais. Étais-je français ? Étais-je marocain ? Devais-je redevenir marocain ? J'arrive en France et on me traite de marocain. J'arrive au Québec, on me traite de maudit Français. C'était la panique générale. Une chose est certaine, c'est que je n'ai pas pris l'accent québécois. Peu de temps après, j'ai rencontré un très bon copain dans un camp de la *Bne brith*. Ce camp m'a beaucoup aidé à connaître les jeunes de la communauté. Là

je me sentais bien parce que j'avais trouvé des semblables. Ma mère était très contente mais mon père n'a pas avalé la pilule tout de suite. Il est même retourné en France pour explorer encore les possibilités. Il s'est trouvé des affaires géniales à Paris, mais ma mère, elle, voulait rester à Montréal. Mon père s'est résigné à la fin.

Elle a été engagée dans une boutique de haute couture pour acquérir la fameuse expérience canadienne, et quelques mois plus tard, elle a racheté la boutique qu'elle a tenue pendant un an. Ensuite elle s'est carrément lancée dans la confection et dans la manufacture. Aujourd'hui, son entreprise compte environ soixante-dix employés. Mon frère travaille avec ma mère en s'occupant de la vente et des relations publiques et mon père, lui, s'occupe de l'administration et de la gestion de l'entreprise.

Mon père n'a pas trouvé de travail dans sa branche. Il avait quarante-cinq ans et c'était difficile à ce moment-là. Il s'est ouvert alors une petite bijouterie mais très vite l'affaire de vêtements a pris tout son temps. Un an après notre arrivée, on s'est acheté une maison à Côte-Saint-Luc. Mes petites sœurs sont entrées à l'école Maimonide. Pour moi malheureusement, il n'y avait pas d'école juive de mon niveau et on m'a inscrit dans une école non juive mais en gardant toujours ce contact avec le milieu juif, ce qui m'a permis de rester dans la communauté.

J'ai passé ma *bar-mitsva* à Montréal et en solitaire parce que c'était peu de temps après notre arrivée et qu'on ne connaissait personne ! Ça m'a fait beaucoup de peine parce que je me souvenais de celle de mon frère au Maroc, cinq ans auparavant, avec deux cents invités. Ça a aussi beaucoup peiné mes parents pour qui la *bar-mitsva* est quelque chose d'important.

Mes parents ne sont pas religieux, et je ne me considère pas non plus comme religieux. Pour moi, le juif religieux c'est vraiment l'orthodoxe. Je crois qu'on peut se définir comme pratiquants. J'ai pourtant eu une éducation juive très poussée.

Je savais que j'étais toujours juif, mais quand on est petit au Maroc, la religion est appliquée de façon autoritaire ; c'est-à-dire qu'on l'imposait, ce n'était pas un libre choix. On n'essaie pas de te faire comprendre le fondement rationnel, le sens de la religion. Quand on est enfant on a tendance à se révolter. Après tout c'est pas toujours amusant d'aller à la synagogue. Je préférais jouer aux billes avec les copains, ou aller au cinéma le samedi après-midi. Des jeunes de ma génération acceptaient bien le fait d'aller à la synagogue ; ils étaient même heureux d'y aller mais moi personnellement je n'acceptais pas ça. À un moment donné, j'ai réalisé que c'était quand même assez important. C'était aussi en fonction des fréquentations ; tous mes copains étaient encore moins religieux que moi. Mon père s'énervait constamment. Il

ne m'en voulait pas ; tout simplement, il essayait de me montrer la bonne voie. Il savait très bien que la prise de conscience personnelle était beaucoup plus importante que la pratique forcée. Mon père était assez conscient du fait que ce n'était pas en m'imposant d'aller à la synagogue que j'allais comprendre. Donc, il me laissait assez libre mais de temps en temps il m'envoyait des pointes.

Je n'ai commencé à fréquenter la synagogue qu'à l'âge de onze, douze ans, même si avant ça j'avais conscience d'être juif.

Les fêtes

Le *Chabat* était particulier. Au Maroc avec l'avènement de la télé, ça a été tout un événement. Avant ça, on allait d'abord chez le voisin. Le vendredi soir, il y avait toujours le *Coran*. On l'allumait et on l'éteignait tout de suite, car c'était répétitif. On le faisait constamment comme pour voir si le programme allait changer par hasard... On avait un tourne-disque dans le coin de la salle à manger, et mon père nous mettait toujours des disques. Il adorait écouter les disques de Joe Amar et ceux de Selim Halali, mais surtout ceux de Joe Amar. Aujourd'hui, je les connais tous par cœur. Autre chose marquante du *Chabat*, c'est que mon grand frère, ma sœur et moi, on achetait constamment des bandes dessinées et le soir c'était la lecture de la bande dessinée. Pour moi, c'était Zembla, Blek le roc, Lucky-Lucke mais surtout Zembla et Blek le roc. C'était vraiment les plus forts ceux-là. On ne faisait la lecture des bandes dessinées qu'après avoir mangé. Il fallait quand même respecter le *Chabat* et le *qidouch*, et la table traditionnelle du vendredi soir, on retrouvait ça un peu chez tous les amis. J'ai l'impression que c'était la norme dans toutes les familles juives.

Lorsque mon père rentrait de la synagogue, on s'installait pour manger. La table était toujours prête, une belle table avec les salades et le bon pain, et puis nous faisions le *qidouch*. Puis on discutait de temps en temps avec les invités. Les disputes éclataient toujours entre frères et sœurs, avec le père qui intervenait et puis les blagues. On se racontait ce qui c'était passé pendant notre semaine à l'école. C'était un moment de rencontre par excellence. Ma mère ne travaillait pas le samedi mais mon père à un moment donné travaillait ce jour-là. Il avait des périodes très occupées où il devait travailler le samedi mais quand ce n'était pas le travail, c'était la synagogue. Le samedi à midi, c'était impératif, on se retrouvait encore tous à table avec la grosse *dafina*. En été, l'après-midi on allait à la piscine, une source qui est aménagée en piscine et qui sert de plage, car Fez n'est pas une ville côtière. En été, on y allait chaque après-midi. Sinon, l'hiver c'était le cinéma. Après le repas, on demandait « la semaine » à mon père. Chacun se présentait devant lui, qui restait assis sur son fauteuil. Moi, j'avais droit à trois dirhams. Le cinéma me coûtait un dirham cinquante et le reste me servait à acheter des pépites et des bonbons.

Une autre fête qui m'a beaucoup marqué, c'est *Pesah*. C'est une fête que l'on sentait très bien. Il y avait d'abord toute l'ambiance autour de *Pesah*. Pour la préparation de la Pâque, c'était le branle-bas à la maison, le gros ménage, l'hystérie chez ma mère pour que tout soit propre, net. Un souvenir qui m'est resté, c'est le *Bediqat hamets*. C'est un rituel fait exprès pour les enfants et ça a été instauré pour leur faire plaisir. C'est la recherche des petits bouts de pain à la lumière d'une bougie à la veille de la Pâque. Ma mère les planquait dans toutes les chambres, et nous on les cherchait. La Pâque elle-même me paraissait beaucoup plus longue qu'aujourd'hui. Tout ce qui entourait la Pâque me semblait beaucoup plus important qu'aujourd'hui. Je vivais cette fête certainement plus intensément. Même aux mi-fêtes, au Maroc, le travail était ralenti, il n'y avait pas d'école alors qu'ici on a classe et on travaille.

Yom Kippour a toujours été très, très dur. J'ai des souvenirs pénibles de *Kippour*. Aujourd'hui je jeûne avec facilité mais avant, je le faisais avec peine et misère. À partir de dix, onze ans au plus tard, il fallait absolument jeûner parce que sinon c'était la honte pour la famille, mais aussi c'était l'humiliation devant les copains si on ne pouvait pas tenir toute la journée. Donc, il fallait absolument jeûner et c'était pénible.

Itinéraire religieux

Autant moi je peux me définir comme pratiquant, autant mon frère c'est la catastrophe. On peut le définir comme antireligieux. Depuis qu'il est né, il n'a jamais rien voulu savoir, ni de la religion, ni de la synagogue, ni de quoi que ce soit. Je crois que ce qui a aussi aggravé la situation, c'est quand il est parti étudier à Strasbourg. Il a fréquenté l'école Akiva pendant son adolescence, et alors là ça a été la grosse révolte envers tout ce qui est religieux et aujourd'hui il ne veut plus rien entendre. Pour lui c'est à bannir.

En arrivant au Canada à l'âge de douze, treize ans, j'étais en pleine crise d'adolescence. Très souvent, je pensais à ces vendredis soir au Maroc où j'allais à la synagogue avec les copains. Nous passions vraiment un bon moment. Je me demandais comment revivre ces moments-là au Canada. Je me suis dit : « Ce ne serait pas bête que je fasse ma prière ! » et j'ai commencé à faire la prière du vendredi soir chez moi, et vraiment j'ai trouvé que ça m'apportait un soulagement. En plus, il y avait le fait que j'étais dans un pays étranger et que je me sentais réellement étranger. À l'école, je subissais constamment des remarques et ça n'était pas une situation facile. Ça a été une période très dure pour moi. Je me sentais beaucoup mieux dans ma peau, et j'avais du plaisir à faire cette prière. Plus tard, je me suis dit qu'au lieu de faire seulement cette prière du vendredi, que j'aimais beaucoup à cause des mélodies, des chants qui sont très beaux, je me disais que je pourrais faire cette prière à la synagogue. C'est là que j'ai commencé à fréquenter la synagogue où j'ai connu un rabbin

qui m'a aidé à raffermir mon identité de juif. À ce moment-là, vraiment, j'ai senti le besoin de devenir plus pratiquant et d'avancer dans ma religiosité, et c'est effectivement ce qui est arrivé. Je suis devenu *chomer-chabat*, strictement *kacher*, quoique la *kacheroute* a toujours été respectée à la maison. C'est comme ça que, au fur et à mesure, je suis devenu pratiquant.

Je trouve qu'il était très facile d'être juif au Maroc. Par exemple, ne pas manger cascher au Maroc paraissait aberrant. C'était un minimum pour tout le monde. Il y avait des pâtisseries caschere, le boucher était cascher. Bref on n'avait pas de problèmes à ce niveau-là. Des synagogues, il y en avait des tas. À chaque coin de rue, il y avait une synagogue. Si tu te disputais dans une, il y en avait une autre.

La pratique du judaïsme me permet de développer mon sentiment d'appartenance au peuple juif. Je sens vraiment que j'appartiens à un peuple. Je sens que j'assume mon identité et que je ne la mets pas au placard. Pour moi, l'identité juive passe nécessairement par la pratique de la religion, même si à côté de cela on peut exprimer une identité juive à travers l'amour d'Israël ou l'idéal sioniste. Ce que je veux dire, donc, c'est que pour moi la pratique du judaïsme est une partie fondamentale de mon sentiment d'appartenance.

Pour moi, pratiquer le judaïsme ce n'est pas simplement une quête d'identité ou un *kif* intellectuel, c'est devenu un devoir. J'ai ce sens du devoir et quand j'y manque, je me sens coupable. Évidemment, je réfléchis sur ma religion et j'essaie d'en connaître les fondements et la rationalité, mais une chose est certaine, c'est que quand je ne respecte pas les lois juives, je me sens mal.

Quand j'aurai des enfants, je leur donnerai une éducation juive, car pour moi c'est un point essentiel de la formation. D'ailleurs le choix de mon conjoint a été fait en conséquence. Je sors sérieusement avec une fille depuis trois ans, et un de mes critères c'est justement que ma partenaire partage les mêmes idées que moi. Je n'aurais pas voulu me trouver dans une situation conflictuelle avec ma partenaire et devoir faire un travail de conversion.

L'activité communautaire

J'ai toujours été très attaché à ma communauté et j'y ai toujours participé beaucoup. Cette participation est très importante. Elle est tellement importante qu'elle m'a fait négliger des années d'études. Dans la famille, on a un peu la mouche communautaire. On a toujours été président de quelque chose ou occupé avec tel mouvement. À mon arrivée à Montréal, je n'avais pas tellement de relations avec la communauté, mais à un moment donné, j'en ai ressenti le besoin. À dix-sept ans, j'ai formé un groupe de jeunesse marocaine qui a disparu aujourd'hui, et qui s'appelait le Rassemblement juif. On a travaillé huit

mois ensemble, et puis je me suis intégré à la structure de Hillel qui regroupe les étudiants et dans laquelle je milite maintenant depuis cinq ans de façon continue.

Cette participation me permet de garder mon identité. Mon idéal religieux, mon idéal sioniste ont développé chez moi l'idéal communautaire parce que je me rends compte qu'aujourd'hui il y a un grand désarroi dans la jeunesse juive à Montréal, et je me sens responsable. Mon idéal, c'est de faire en sorte que les juifs aillent en Israël. C'est de faire en sorte qu'ils soient le plus pratiquant possible. J'essaie avec mes convictions d'aider d'autres jeunes. J'y consacre beaucoup de mon temps parce que ça m'apporte une satisfaction.

J'ai organisé les premiers voyages en Israël du Centre Hillel, et aujourd'hui c'est instauré de façon définitive. Une fois, j'ai organisé un voyage à New York pour un *chabaton*. Peu avant ce voyage, j'avais rencontré un gars, un juif marocain, que j'avais vraiment « boosté » pour qu'il vienne avec nous. Il était totalement hors de la communauté et très réservé. Il se sentait très juif, mais n'avait aucun lien avec la communauté, et finalement, il a accepté de venir.

Au même moment mais dans un autre contexte, j'avais fait la connaissance d'une jeune fille juive française qui était complètement perdue car elle venait de débarquer. Elle ne savait plus quoi faire. Elle était un peu pratiquante mais elle éprouvait surtout un sentiment d'exil. À elle aussi je lui ai dit de venir. Le hasard a fait que ces deux jeunes se sont retrouvés sur la même banquette. Un an plus tard, ils se sont fiancés et mariés. Aujourd'hui, ils ont un enfant. Je me sens un peu responsable de cette union.

Il fallait d'abord arranger ce *chabaton*, il fallait aussi chercher les gens. Je sais bien sûr que ce n'est pas moi qui ai fait ça mais Dieu. C'est Dieu qui a fait en sorte que deux individus comme ça se rencontrent et se marient. Il est inscrit dans la *Tora* que le destin du mariage est inscrit à la naissance. Moi, j'ai joué le rôle de catalyseur mais il fallait que quelqu'un le fasse. Aujourd'hui, je ressens un sentiment de satisfaction d'avoir fait ça. C'est un exemple mais j'en ai plein comme ça. C'est pour ça que je me donne beaucoup, quitte à faire parfois des tâches ingrates parce que je sais qu'au bout de la ligne il y a un résultat, un résultat très positif qui répond à mon idéal.

J'ai été deux fois en Israël, en 1977 et en 1983. En 1977, j'avais quinze ans, et en débarquant en Israël, j'ai fait ce que j'avais fait en quittant le Maroc, j'ai embrassé la terre. En voyant Tel-Aviv par le hublot, j'étais émerveillé, j'étais ébloui. Je sentais que j'allais découvrir quelque chose d'extraordinaire. On m'avait parlé d'Israël à la maison. On m'avait rebattu les oreilles avec Israël. Je connaissais déjà un tas de choses avant d'y être allé ; je réalisais enfin un rêve.

J'ai une relation très complexe avec Israël. Elle est ambiguë et paradoxale. Pour moi, il est essentiel que tous les juifs aillent en Israël. Je n'arrive pas à comprendre que nous soyons quinze millions de juifs sur la terre, et qu'il n'y en ait que quatre en Israël. Ça me semble fou. On a pleuré pendant deux mille ans : « Israël, Israël » et on se retrouve avec seulement vingt-cinq pour cent des juifs en Israël.

Ce qui m'a retenu jusqu'à maintenant puisque j'ai l'âge et la liberté d'y aller, c'est d'abord que j'ai commencé des études. Je me suis installé et je me suis bien intégré à ma communauté. Il y a aussi les problèmes financiers d'Israël. Aujourd'hui, je prends conscience que vivre sans argent c'est difficile. Parfois, j'ai envie d'aller aux États-Unis, mais je ne me décide pas. Il y a aussi mes parents, ma famille qui est installée ici ; on ne quitte pas sa famille comme ça du jour au lendemain. C'est toute une attache, toute une racine que celle-là. Il y a aussi mes études et ma situation financière. Et sachant que j'y vais les poches vides, je resterais toujours avec les poches vides. Ça me fait réfléchir et ça remet les choses en perspective. Une chose est sûre en tout cas, c'est que si je dois quitter le Canada ce sera pour Israël. Je sais que j'irai m'installer un jour là-bas.

La quasi-totalité de ma famille habite là-bas. Je les connais un peu grâce à mes voyages et à leurs visites ici. J'ai donc une grosse partie d'Israël dans mon cœur. Mais il n'empêche que j'aime beaucoup le Canada aujourd'hui et que le jour où je quitterai ce pays, ça me fera peut-être plus de peine que quand j'ai quitté le Maroc.

Je suis conscient que le Canada est un pays extraordinaire. C'est un pays qui te permet d'être juif. On peut suivre la *kacheroute* sans problème. On peut faire son *Chabat*. Pour les possibilités financières, on ne peut pas demander mieux ! J'ai l'impression qu'à la limite c'est mieux qu'Israël, où il y a trop de problèmes financiers et le service militaire. Le désavantage de ce pays, c'est que beaucoup de juifs de la communauté s'assimilent ; ça entre en opposition avec mon idéal. Peut-être que mes activités communautaires servent à renverser cette tendance ; je travaille avec les jeunes pour faire en sorte qu'ils fréquentent le milieu juif.

Pourtant je me sens Canadien. Il y a peu de temps, un journaliste québécois m'a interviewé : « Est-ce que tu te sens Canadien ? » Je lui ai dit : « Oui, autant que toi. » je lui ai dit que peut-être un jour je quitterai le pays mais que ce n'était pas pour cela que je ne me sentais pas Canadien maintenant. J'ai l'impression que le Canada n'appartient à personne. Pour moi c'est une terre d'accueil et personne ne peut la revendiquer, et c'est pour ça que par rapport à la France je me sens tout à fait chez moi. Ici à Montréal, j'assume mon identité, je porte ma *kippa* à l'université. On me pose des questions ? J'y réponds

clairement. Je n'ai aucune gêne, aucune honte. En France ça ne se serait pas passé de la même manière.

En France, il y a un complexe du juif parce que tout simplement en France la culture française est dominante, elle est écrasante. La France ne permet pas aux juifs de vivre pleinement leur judaïsme. En France on cache la *mézouza*, on a peur de porter la *kipa*. Je me souviens d'un ami de mon père qui était bijoutier à Paris et qui travaillait à *Kipour* pour ne pas montrer qu'il était juif. C'est de l'aberration totale ! En ce sens, donc, le Canada est extraordinaire car on peut y vivre pleinement son judaïsme. Bien sûr, on ressent parfois du racisme ou du chauvinisme, mais je crois que c'est normal et naturel. Chaque groupe ethnique favorise ses membres et entre juifs nous nous entraïdons.

Ce que je reproche un peu à la communauté juive ici, c'est que les gens ne participent pas beaucoup. La société canadienne est très individualiste et cette tendance se reflète sur le comportement des Marocains. Chacun veut d'abord son propre petit bonheur. On pense d'abord à se réaliser soi-même mais pour se réaliser il faut aller vers les autres. Malheureusement, les gens sont vraiment renfermés sur eux-mêmes. On ne se préoccupe pas tellement des problèmes de l'autre. Je trouve que c'est une erreur. Pourtant, si chacun y mettait un peu du sien, il y aurait beaucoup moins d'assimilation dans la communauté. Il faut informer, montrer les côtés positifs du judaïsme, faire prendre conscience des dangers qu'il y a à ne pas fréquenter les milieux juifs.

Pour le moment, je n'envisage pas de quitter le Canada. Je fais des études de droit même si je sais que je n'exercerai pas une profession libérale. Ma vie professionnelle sera axée sur le commerce. Une chose est certaine, en tout cas, c'est que pour le moment, je suis ici et j'y reste même si j'ai toujours en tête que ma place c'est en Israël.

Aller en Israël sera la consécration de ma vie. Ce sera l'aboutissement et la finalité de ma vie. Ce qui est malheureux, c'est que très peu de gens partagent ces idées-là. Je voudrais que mon idéal de juif, tout le monde le partage. En fait, je crois que l'idéal juif, c'est d'aller en Israël.

En attendant j'envisage ma vie d'une manière très traditionaliste. Un métier dans le commerce, une femme, des enfants, la fidélité du couple. Moi, je cherche la stabilité dans la vie. Je n'ai pas du tout des idées avant-gardistes. Pour moi ce sont des idées que je considère saines et en accord avec mon éducation et ma culture. C'est la ligne tracée par mes parents et eux ont très bien réussi dans la vie. Je veux réaliser un équilibre, un juste milieu entre mes aspirations religieuses et le matériel. Il me faut en arriver à un compromis et c'est ce qu'on fait tous, non ?

CHAPITRE VI

Michelle

[Retour à la table des matières](#)

Je m'appelle Michelle. J'ai vingt-deux ans. Je suis née à Casablanca, au Maroc. Je suis célibataire. J'ai un frère qui est mon cadet de deux ans. Mon père est employé. Au Maroc, ma mère était pharmacienne, mais quand nous sommes partis pour la France elle a commencé à travailler comme vendeuse dans les grands magasins et c'est ce qu'elle fait ici à Montréal.

Mon père est de Casablanca et ma mère, elle, est de Bénahmed, qui est un petit village aux alentours de Casablanca. Si ma mère n'a pas continué à travailler comme pharmacienne en arrivant en France, c'est parce qu'une nouvelle loi est passée à un moment donné qui exigeait que les pharmaciens soient diplômés, y compris les gens qui étaient au comptoir ; or ma mère ne l'était pas. Ici à Montréal, c'est la même chose et en plus il lui manque l'anglais pour continuer. Au Maroc, elle était aussi infirmière à domicile pour les gens qui ne pouvaient pas se déplacer.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de Casablanca parce que je n'avais que trois ans quand nous sommes partis pour nous installer à Mohamédia, qui est à vingt-sept kilomètres de Casablanca.

À Mohamedia

Nous habitions à seulement cinq minutes de la mer, et ça c'était formidable. Tous les étés, le dimanche c'était la réunion de famille à la plage. Petits, mon frère et moi nous étions toujours au bord de la mer. Je me souviens aussi des parties de boules de mon père avec les voisins sur le trottoir en face de la maison. Tous les samedis après-midi, c'était la grande sortie car nous allions toujours chez ma tante à Casablanca et là, je retrouvais mes cousines et on allait soit au cinéma, soit prendre une glace. Une chose dont je me souviens très bien, c'est que j'étais très souvent au salon de coiffure de mon père. Je ne faisais rien de spécial, je le regardais simplement travailler, alors quand il en avait un peu marre il nous enfermait mon frère et moi dans un cinéma du coin.

La pharmacie où travaillait ma mère était juste à côté de la kasbah, dans un quartier tout à fait différent, beaucoup plus animé, d'autant plus que le terminus des bus était tout près. Le salon de coiffure de mon père était à cinq minutes de la maison, et là c'était beaucoup plus calme.

J'ai commencé à aller à l'école vers l'âge de cinq ans. Les trois premières années, je les ai faites chez les sœurs. Il n'y avait pas d'école juive et à part une école arabe, il y avait cette école de sœurs. Au bout de trois ans, j'ai changé d'école parce qu'une école laïque a été ouverte. Mes parents n'étaient pas emballés par cette école de sœurs parce que tous les mercredis matin c'était le catéchisme, mais moi en tant que juive, je devais suivre des cours d'arabe à la place. Alors comme ça, dès que cette école laïque s'est ouverte, mes parents en ont profité car ils n'aimaient pas beaucoup l'ambiance catholique. À l'école j'avais surtout des amis européens, français en particulier, probablement parce qu'ils étaient les plus nombreux, mais aussi quelques amis arabes.

À Mohamédia, nous habitions une grande maison, sur deux étages. Nous avions un petit jardin à l'entrée avec une grande baie fleurie. Le salon et la salle à manger étaient à l'entrée de la maison. La cuisine aussi était en bas. Je me souviens aussi que nous avions une cheminée et que l'hiver nous chauffions la maison. Les chambres étaient au second étage. Mon petit frère et moi partagions la même chambre dans cette maison. C'était une chambre très grande, donc mon frère et moi n'étions pas l'un sur l'autre ; elle servait aussi d'atelier de peinture pour mon père.

L'année de ma naissance, mes grands-parents paternels ont quitté le Maroc pour Israël, ce qui fait que je n'ai jamais réellement eu de contacts avec eux. Du côté de ma mère, il n'y avait que sa mère qui vivait au Maroc chez ma tante. Mon père n'est pas parti pour Israël avec ses parents parce qu'à l'époque, il était déjà marié avec ma mère. Mes grands-parents paternels sont partis en 1964, au moment d'une grande vague d'émigration vers Israël. Je pense que c'est par idéal religieux qu'ils sont partis. Mon grand-père était très religieux ; un de mes oncles est même *hasid*. Mon père est resté parce qu'il n'a jamais eu vraiment envie de quitter le Maroc, même s'il était un peu coupé de sa famille. Mais il a fait des voyages en Israël et moi aussi, d'ailleurs.

À la maison, nous avions des bonnes qui vivaient avec nous en permanence. Elles faisaient vraiment partie de la famille. Elles ne rentraient chez elles que le dimanche. Tous les midis, mon frère et moi nous rentrions manger à la maison car l'école n'était pas très loin. Mon père rentrait aussi à la maison. Il était propriétaire et il avait même une employée avec lui. C'était un salon pour femmes mais il prenait aussi les hommes de temps en temps. Ici à Montréal, mon père travaille dans un salon mixte.

Il participait assez peu aux activités ménagères au Maroc et aujourd'hui c'est encore un peu la même chose. Quand nous étions à Mohamédia, il accompagnait quand même régulièrement ma mère à Casablanca pour faire le marché. Mais à la maison, il ne faisait pas la cuisine ni le ménage. Parfois, il ramenait du poisson frais quand il passait près du port.

Malgré les bonnes et son emploi à la pharmacie, ma mère faisait souvent à manger le soir, et s'occupait beaucoup du ménage. Mon père veillait sur la décoration de la maison parce qu'il avait un côté artiste. Il faisait beaucoup de peinture. Mais disons que, de façon générale, c'est ma mère qui s'occupait de la maison et de notre éducation. Par exemple, c'est elle qui nous habillait et qui nous faisait prendre notre bain. Notre père aussi s'occupait de nous dans le sens que de temps en temps il nous emmenait mon frère et moi tout un après-midi en forêt nous balader. Il y avait une très belle forêt sur la route de Mohamédia à Casablanca. Là, nous prenions des photos en pleine nature, ce que mon père aimait beaucoup. Parfois le matin, il nous réveillait de très bonne heure pour aller prendre un bain à la plage. De temps en temps, malgré mon jeune âge, j'aidais ma mère à la cuisine, mais généralement c'était plutôt les bonnes qui s'occupaient de ça. Donc, ma mère m'a habituée assez tôt à l'aider dans les tâches ménagères, car le dimanche la bonne n'était pas là et on arrangeait la maison ensemble. Mes parents avaient une vie sociale importante. Ils voyaient beaucoup d'amis qui descendaient de Casablanca. Il y avait aussi à Mohamédia une grosse communauté européenne, surtout italienne, à cause de la raffinerie de pétrole. Mes parents sortaient très souvent, d'autant plus qu'il y avait un casino en ville. On recevait aussi beaucoup de monde à la maison. Je me souviens que c'était très rare qu'il n'y ait pas d'invités le dimanche ainsi que la famille qui venait de Casablanca profiter de la plage d'à côté.

Dans l'ensemble, je pense avoir eu de bons rapports avec mes parents, même si avec ma mère il y a des petits conflits de génération. Avec mon père, j'ai toujours eu d'excellents rapports et même actuellement encore. Quand je suis en conflit avec ma mère, mon père joue le modérateur. Ma mère a toujours été un peu plus autoritaire dans notre éducation que mon père. C'est surtout elle qui s'occupait de nos résultats scolaires par exemple. Mon père était plus conciliant. Je me rappelle qu'il avait une collection de pots pour sa peinture : si on avait le malheur d'en casser un, et qu'on pleurait, il ne nous punissait pas.

Ma mère était un peu plus sévère avec moi qu'avec mon frère. Par exemple, elle faisait plus attention aux gens que je pouvais fréquenter que pour mon frère. Même si ma mère était un peu plus stricte, j'allais quand même me confier aux deux, mais disons que c'était plus facile avec mon père. Elle était aussi plus tatillonne quant à la religion alors que mon père était plus modéré. Mes parents nous ont toujours poussés, mon frère et moi, à faire des études et ça sans doute parce qu'eux n'ont pas eu l'occasion de s'instruire beaucoup. Ma mère et mon père ont commencé à travailler à l'âge de quatorze ans. Ma mère

n'a aucun diplôme même si elle a les connaissances d'un préparateur en pharmacie, qu'elle a acquises sur le tas. Mon père non plus n'a pas suivi de cours. Tous les deux regrettent de ne pas avoir fait des études plus poussées. D'un autre côté, c'est difficile de recommencer des études. Ma mère a essayé mais elle s'est découragée car c'est embêtant d'apprendre des choses théoriques qu'elle savait bien faire dans la pratique. Pour mon père, c'est la même chose. En France on lui a demandé de passer un diplôme. Tout ce qui était pratique l'intéressait mais il s'est retrouvé à faire des cours de chimie, de français. Au bout de deux mois il a abandonné. Ici au Canada ça a été le même problème pour apprendre l'anglais.

En France

Petits, mon frère et moi nous étions toujours en dispute mais nos rapports se sont stabilisés au moment de l'adolescence, quand nous étions en France. À ce moment-là, nous sommes devenus très complices, et on se faisait des confidences.

Je suis restée au Maroc jusqu'à l'âge de dix ans, puis après nous sommes partis pour la France. Nous avons quitté le Maroc en 1974, peu de temps après la guerre du *Kipour*. L'atmosphère devenait de plus en plus irrespirable pour les juifs. Je pense quand même que mes parents se rendaient compte que ce n'était plus tellement possible de rester. Il me restait à finir mon primaire et ensuite à rentrer au secondaire ; comme il n'y avait pas de classe de sixième en français à Mohamédia, j'aurais été obligée de partir à Casablanca. Mes parents avaient la solution de m'y accompagner tous les matins ou de me laisser partir en autobus. Pour eux c'était impensable parce que le bus était plein d'arabes. J'aurais pu aller vivre chez ma tante, mais ce n'était pas très amusant. Mes parents se sont donc trouvés obligés de faire un choix. En plus ils avaient beaucoup d'amis qui étaient partis de Mohamédia.

Si nous avons quitté le Maroc, c'est aussi parce que le patron de la pharmacie de ma mère, qui était juif, était parti ; et sur la pointe des pieds parce qu'il n'avait pas payé ses impôts depuis longtemps. Ma mère s'est donc retrouvée avec un patron musulman avec qui ça allait quand même bien, mais pas comme avec son premier patron.

Dès cette époque, mes parents ont commencé les démarches pour le Canada. Au même moment, l'ancien patron de ma mère, qui était en France, lui a écrit pour lui proposer de venir travailler avec lui à Paris dans sa pharmacie. Il nous offrait de louer un appartement qui lui appartenait au-dessus de sa pharmacie. On a donc choisi la France. Nous avons dû nous installer à Paris, plus précisément à Levallois-Perret, qui est la proche banlieue. Je me souviens de m'être très bien adaptée à la France. Peut-être parce qu'au Maroc j'avais déjà

beaucoup d'amis français et aussi peut-être parce que je connaissais déjà bien le pays par des voyages précédents. Pour mes parents, les premiers temps en France ont été assez difficiles, même si tous les deux ont trouvé assez facilement du travail. Ce qui était pénible pour eux, c'est qu'au Maroc, ils avaient une vie sociale très active. Nous avions souvent des invités à la maison et ce rythme de vie a été cassé avec le départ pour Paris.

En France, on recevait beaucoup moins de monde à la maison. C'était surtout la famille qui venait et mes parents ont retrouvé très peu d'amis. Les premiers temps, ça été quand même assez difficile parce qu'il fallait qu'ils s'adaptent eux aussi. Ma mère a retrouvé son emploi. Ils connaissaient déjà pas mal la France. Mon père a travaillé dans un salon avec des gens qui étaient un peu de la famille. Au niveau travail, logement, il n'y a pas eu de problèmes ; mais je pense que ça a dû leur faire une sacrée différence dans le style de vie. Au Maroc, ils avaient une vie très active et puis là tout d'un coup il n'y avait plus que les rapports avec la famille.

Moi, je suis tout de suite entrée dans une école française. Mes parents n'ont jamais cherché à me mettre dans des écoles juives. J'ai toujours eu le même genre de rapports. On était en contact avec beaucoup de Français. Il y avait aussi pas mal d'arabes. Les juifs, je ne me souviens même pas. Au moins dès ma première année d'école, je me suis fait quelques amis juifs marocains. Je ne me suis vraiment rendu compte que nous avions quitté le Maroc définitivement que deux ans après notre départ, quand j'y suis retournée pour les vacances. À ce moment-là, j'ai retrouvé un tas d'amis que je n'avais pas vus depuis longtemps.

À l'adolescence, j'ai eu des conflits avec ma mère, qui s'inquiétait des amis que je pouvais avoir. Elle était quand même un peu plus sévère avec moi. On est toujours un peu plus sévère par rapport à la fille. Mais même avec mon frère, il y avait des remarques. Il faut dire qu'en France on était toujours avec les copains. C'était vraiment la vie de quartier. Les copains se réunissaient toujours en face de la porte de l'immeuble de l'un des copains de la bande, ou alors on se rencontrait au café du quartier. Ma mère était un peu plus tatillonne de ce point de vue. Il y avait des heures limite quand même pour rentrer. Elle faisait un peu plus attention à ça.

J'avais mon petit fiancé, mais j'étais quand même bien jeune. Ça a posé quelques problèmes du fait qu'il n'était pas juif. En fait, le problème a toujours été celui-là. C'est que la majorité des garçons avec qui je sortais n'étaient pas juifs. Mon père, lui, le comprenait très bien, ça ne l'inquiétait pas trop. Il se disait « Ils sont jeunes » et de toute manière il n'y a pas de problème avec ça. Ma mère ça l'embêtait déjà un peu plus. De ce côté-là, elle est restée quand même beaucoup plus traditionnelle. Qu'on ait des amis comme ça, des copains de tous les jours qui ne soient pas juifs, elle s'en moquait un peu ; mais quand

ça allait jusqu'à des relations un peu plus intimes, ça devenait un peu plus problématique. Ma mère était et est plus à cheval sur les traditions que mon père. Je me souviens qu'à un moment donné, j'étais en révolte contre tout ce côté de traditions qui m'ennuyait. Je n'avais pas toujours envie de passer tous mes vendredis soir à la maison. Je me sentais et je me sens très juive. Mais pour moi le judaïsme n'est pas qu'une religion, c'est aussi une culture.

Déjà au Maroc, il fallait qu'ils parlent du judaïsme pour nous faire prendre conscience qu'on était juifs. On était entourés d'arabes et il fallait faire attention, mais en France on n'a jamais vraiment eu de problèmes. Je me souviens d'ailleurs d'une anecdote ; en 1976, l'été où on est retournés au Maroc, mon frère s'est battu à la piscine avec un arabe ; énervé, il est sorti de l'eau et est allé trouver ma mère : « Tu as vu ce sale arabe, il a essayé de me faire couler. » On était dans une piscine très fréquentée, ma mère ne savait plus où se mettre. En France, on n'a, en fait, jamais vraiment souffert de nos origines ; je sais que les gens, même encore maintenant, sont très étonnés quand on leur dit qu'on est Marocains. Au premier abord, on nous prend pour des Français.

Le Canada

Ma mère n'aurait jamais pensé à quitter la France. Elle avait deux sœurs très proches. Aussi elle n'a jamais eu autant envie de quitter la France que mon père. Je pense qu'elle l'a fait parce qu'elle voyait que pour mon père la situation ne s'arrangeait pas et puis lui n'en pouvait plus de la France. C'est surtout mon père qui a voulu venir ici. En France, il voyait qu'au niveau de son travail il ne pouvait pas faire grand-chose. Il était bon employé ; les dernières années, il travaillait avec des gens de la famille et leurs rapports n'étaient pas toujours au mieux. Il voyait que ça ne pouvait déboucher sur rien, il fallait vraiment qu'il obtienne ses diplômes pour avoir son salon. Il en avait vraiment marre de la France, de la vie qu'il menait. On est venus une année en vacances ici l'été, on a passé peut-être trois semaines.

C'était pour la *bar-mitsva* d'un de mes petits cousins. On est venus en délégation : presque toute la famille qui était à Paris a débarqué à Montréal. J'étais très proche de mes cousines, on a retrouvé un tas de copains du Maroc, et on a passé des vacances superbes. Mon père est tombé amoureux du Canada et donc, dès qu'on est retournés à Paris, on a commencé à nouveau les démarches. Ça a été quand même beaucoup plus vite. Il y avait ma grand-mère qui était déjà ici depuis quelques années, et qui avait déjà la nationalité canadienne ; donc, ça a facilité nos démarches. L'année d'après, on s'est retrouvés ici.

Moi-même, tout juste avant de venir, je ne réalisais pas vraiment que nous allions quitter la France. Déjà l'intégration à la France n'avait pas été très facile, alors tout recommencer à nouveau au Canada !

Mon père est arrivé ici au mois d'août. Il est venu avant nous pour avoir le temps de chercher du travail, de trouver un appartement aussi. Mon frère, ma mère et moi, on est arrivés à la fin octobre. C'était vraiment l'automne, même le début de l'hiver. Mon frère a commencé ses cours tout de suite. On lui a fait passer des tests et ça n'a pas bien marché ; il a perdu une année. Il s'est retrouvé au secondaire. Très vite il s'est rendu compte que finalement, en fait, il avait vraiment le niveau secondaire. Ensuite, il s'est débrouillé pour faire du rattrapage. Moi, je n'ai pas pu reprendre mes cours puisque j'étais arrivée presque en fin de session. Donc, pendant deux mois je n'ai connu pratiquement personne. J'ai réussi à faire quelques contacts. On m'a présenté des gens qui étaient au Collège français. On m'a fait connaître aussi le Centre Hillel, ce qui m'a permis de rencontrer des gens.

Mon père a été aidé par mon oncle qui était installé ici. Ça c'est bien passé. Il a trouvé du travail tout de suite. Pour l'appartement non plus il n'a pas eu de mal. La JIAS nous a aidés. Mais il a vraiment fallu qu'on aille frapper à leur porte très souvent. Finalement, on s'est fait dire : « Allez au bien-être social. » C'est ce que mes parents ont fait finalement, et puis je crois qu'ils ont touché des allocations du bien-être social à peu près les deux premières années où on était ici. Ça leur a permis quand même d'essayer d'arranger un peu la situation. Ça n'a pas été très très facile au départ. Ma mère n'a pas trouvé de travail tout de suite non plus. Elle a eu un peu de mal dans ce domaine. Mais elle a fini par travailler dans un magasin comme vendeuse.

Au début, on s'attendait à ce que l'hiver soit plus dur ; en fait, pour tout le monde ça été quand même assez facile. Ma mère est restée avec nous un mois puis elle est retournée en France pour liquider l'appartement qu'on avait là-bas. Elle a échappé au gros de l'hiver. Je crois que ce qui a été le plus difficile, ça été la séparation avec la famille qui vivait en France, avec certaines habitudes, une certaine mentalité aussi, avec les amis, surtout pour mon frère et moi. On avait vraiment quitté des amis très proches. Il fallait recommencer tout ça ici.

Le Québec pour moi c'était nouveau ; je constatais que c'était une autre mentalité, un autre style de vie. J'ai ressenti un gros changement, surtout la première année. Les premières personnes que j'ai connues au Collège français et au Centre Hillel étaient des Marocains, aussi bien juifs que musulmans. Je me suis retrouvée du jour au lendemain plongée dans un milieu marocain dans lequel je n'avais jamais autant baigné. Au Maroc, on avait quand même beaucoup de contacts avec des Européens. En France, je n'avais qu'une seule copine juive marocaine. Autrement je ne fréquentais que des Français, des Espagnols, enfin des gens venant de tous les pays. Ça été, disons, une

redécouverte du Maroc et des Marocains, de la mentalité, de certaines habitudes. J'ai bien aimé ça, ça m'a fait bizarre, j'ai retrouvé un tas de choses que j'avais un peu oubliées. Je me souviens des pièces de théâtre en judéo-arabe au Centre Hillel. J'adorais ça parce que je comprenais encore un peu l'arabe. Je revoyais certaines caricatures, des gestes, des paroles, et tout ça, j'ai bien aimé. Le problème venait du fait que je n'avais jamais vraiment vécu dans ce milieu-là. Alors très vite j'ai eu des conflits avec des gens du collège et du Centre Hillel.

La majorité des Marocains qui sont arrivés ici ne sont pas passés par la France, bien qu'ils la connaissent. Je n'avais pas la mentalité vraiment marocaine comme eux, et il y a eu tout de suite des conflits. Par exemple, j'ai lié assez facilement des liens d'amitié avec des Québécois. Au Collège français, je voyais régulièrement les Français en dehors de mes cours, ce que les autres juifs marocains ne faisaient pas nécessairement. Il m'arrivait aussi de m'asseoir à une table pour discuter avec des Marocains ou des Tunisiens musulmans ; pour moi il n'y avait pas vraiment de problème.

Les six premiers mois ça a marché très bien, mais après je me suis sentie assez vite étouffée. Il faut dire que les mêmes gens qui étaient au collège se retrouvaient au Centre Hillel. Ils quittaient le collège pour le Centre Hillel, se réunissaient en bande pour faire leurs devoirs, jouer des parties de ping-pong. C'est une chose que j'ai toujours évité de faire. J'ai tout de suite senti que j'allais me retrouver très enfermée dans ce milieu-là. Je voulais me garder une porte de sortie. En fait, j'allais au Centre Hillel quand il y avait des activités qui m'intéressaient, je n'y allais pas systématiquement.

Je pense qu'on peut se sentir proche de la communauté, mais pour ce qui est de notre vie privée c'est différent. C'est une chose qui m'a beaucoup ennuyée chez les juifs, surtout ceux d'Afrique du Nord, qu'ils se mêlent trop de la vie privée des gens. Et les gars marocains que j'ai fréquentés ici trouvaient toujours des choses à redire. Par exemple, le fait que je ne restais pas trois ans avec eux, ça durait quelques mois et puis c'était tout.

Même au Collège français j'ai eu pas mal de conflits parce que je sortais avec des gars qui n'étaient pas juifs et puis on a raconté des gros ragots à mon sujet. On disait : « Ah ! mais qu'est-ce-que c'est que ça ? » Pour moi c'était quelque chose de tout à fait normal, de tout à fait naturel. C'est même pas avec un Québécois que j'ai eu le malheur de sortir, c'est avec un Français. Ça a créé des problèmes absolument incroyables. Il y a même certaines personnes qui ont fini par ne plus me parler. C'était surtout les filles, « les princesses », qui avaient ce comportement-là.

J'avais le culot de sortir avec un non juif. C'est surtout ça que je n'ai pas aimé dans la réaction de la communauté. Au bout d'un moment on n'a

pratiquement plus de vie privée. On peut se confier ou même faire quelque chose un peu publiquement et tout de suite tout le monde est au courant, tout le monde sait et puis on te regarde de travers et il se colporte des choses. Il y en a même qui viennent carrément faire des réflexions. C'est ça que je n'aime pas. Je veux bien avoir des rapports d'amitié et tout mais ma vie privée ça m'appartient. À tel point que pendant un an et demi, je n'ai plus remis les pieds au Centre Hillel. J'ai perdu mon carnet de téléphone et dans le suivant je n'ai inscrit que les numéros des gens qui m'intéressaient vraiment, avec qui je savais que je pouvais garder des contacts sans avoir trop de problèmes.

Maintenant, quand j'arrive au Centre Hillel, je revois des gens que je fréquentais avant et puis, finalement, on ne se reconnaît même plus. Je ne regrette pas vraiment d'avoir pris cette distance avec la communauté... je ne m'en porte pas plus mal.

Mais grâce à ce contact avec la communauté, j'ai pris conscience que, comme le dit Albert Memmi, on est juif. On ne peut pas dire qu'on n'est pas juif même si on ne croit pas à la religion, même si on ne croit pas en Dieu, si on ne croit pas en tout ça. Je crois que c'est une identité ; c'est au-delà de la religion. C'est une culture ; je l'ai réalisé ici, et c'est sûr que depuis je me suis un peu plus rapprochée. Maintenant, le vendredi soir c'est quand même devenu plus important. C'est pratiquement le seul soir où je dîne avec mes parents. Je suis avec eux à la maison et le crois qu'il y a eu un retour aux sources. Je me sens un peu plus juive. J'ai un peu plus conscience de ce que c'est, des problèmes aussi que pose le judaïsme. Quant à être un peu plus croyante, je ne pense pas l'être. C'est surtout un retour par rapport à la culture.

Il y a des gens qui me parlent du Maroc maintenant. J'ai vraiment l'impression, qu'en fait, je ne connais plus ce pays. J'ai juste des souvenirs d'enfance. C'est un endroit où je vais retourner un jour par curiosité, mais c'est un pays que je vais vraiment découvrir comme n'importe quel autre pays.

GLOSSAIRE

[Retour à la table des matières](#)

A

achkenai : (askenaz) juifs originaires d'Europe (hébreu).
 ada : ('ada) tradition (judéo-arabe).
 a'ima : (ay'ma) ohl Maman (judéo-arabe).
 alénou : ('alenu) que Dieu soit avec nous (hébreu).
 al slâma ou barouh aba : (al slama ubarux haba) bienvenue (judéo-arabe et hébreu).
 anidouye : ('nduy) excommunication (hébreu).
 a! ouili ! ouili ! : ('a uili ! uili!) malheur à moi, cris de chagrin (judéo-arabe).
 arissa : (hrisa) riz ou blé mis dans le plat du samedi (judéo-arabe).
 arossa : ('rosa) nouvelle mariée (judéo-arabe).
 azi a amri, azi a la'rossa : ('aji'a'mri 'aji'al'rusa) littéralement : viens ma vie, viens la mariée (judéo-arabe).

B

baassot : (bkasot) prières avant l'aube (judéo-arabe).
 bab el mellah : (bab lmlah) porte du quartier juif (judéo-arabe).
 bar-mitsva : (bar-micva) cérémonie d'entrée à la majorité religieuse à treize ans pour les garçons (hébreu).
 barouh aba ! : (barux haba !) soyez le bienvenu (hébreu).
 bediqat hamets : (bdikat hamec) élimination de toute trace de nourriture fermentée à la veille du début de la Pâque (hébreu).
 berkouks : (brkukes) couscous au lait, plat traditionnel pour la fête de Pourim (judéo-arabe).
 besiman tov : (bsiman tov) littéralement : que ce soit sous d'heureux auspices, sous un bon signe, félicitations (hébreu).
 bibilou : (bibhilu) cérémonie traditionnelle par laquelle débute le séder de la Pâque (judéo-arabe).
 bne-brith : (bnebrit) association juive (hébreu).
 bordado : (bordado) genre de dentelle blanche (espagnol). burnous : (brnus) cape (arabe).

C

casbor : (ksbor) coriandre (judéo-arabe).
chabat : (sabat) septième jour de la semaine du vendredi au samedi (d'un coucher de soleil à l'autre) (hébreu).
chabaton : (sabaton) repos sabatique, célébration en groupe du chabat (hébreu).
chaliah-tsibour : (saliah cibur) officiant dans la synagogue (hébreu).
chalom alebem : (salom alexem) que la paix soit sur vous, titre d'un cantique chanté le vendredi soir (hébreu).
chamach : (samas) bedeau (hébreu).
chavouot : (savuot) fête de la Pentecôte qui commémore la révélation de Dieu à Moïse sur le mont Sinai et le don des dix commandements (hébreu).
chéchia : (sesia) couvre-chef typique marocain (arabe). chéhina : (sxina) présence divine (hébreu).
chofar : (sofar) appel sonné par une corne de bélier évidée pour les grandes fêtes (hébreu).
chomer-chabat : (somer sabat) qui observe les règles du chabat (hébreu).

D

dafina : (dafina) plat traditionnel du samedi (judéo-arabe).
dar-el-hzar : (dar'l hzar) maison hantée dans la croyance populaire (arabe).
derb-El-Barza : (drb'el-brza) nom d'une rue dans le mellah de Meknès (arabe).
dibouks : démons (yiddich).
dirham : (dirham) monnaie marocaine (arabe).
douda : (duida) vermicelles faites à la maison (judéo-arabe).

E

el hout di knifra bel héms, thouma ou felfla hamra : (el hout di xnefra blhms'tuma uflfla hmra) poisson de Kénifra, apprêté aux pois chiches et aux piments rouges piquants et servi le vendredi soir (judéo-arabe).
el m'eli demdâh : (al mkli dmdag) plat marocain, de cardes à la viande (judéo-arabe).
el mesna hok l'Israel : (al msna hok l'yisrael) michna et lecture quotidienne tirée de la Tora et du Talmud (judéo-arabe).
entria : (entria) pâtes aux oeufs faites maison au bouillon de poulet (judéo-arabe).

F

fatmas : (fatma) femmes musulmanes (arabe).
fez : (fez) couvre-chef (arabe).

G

ganbaïze : (ganbaiz) gilet en velours brodé de fils d'or porté pour le mariage (judéo-arabe).

garnina : (grnina) blettes sauvages (judéo-arabe).

géfen : (gefen) bénédiction sur le vin (hébreu).

gémara : (gmara) Tora orale (hébreu).

glaoui : chef du sud marocain résident à Marrakech (judéo-arabe).

glei : (kle') viande en saumure (judéo-arabe).

gzala diali : (gzala diali) ma toute belle (judéo-arabe).

H

hagala : (hag'ala) nettoyage rituel de la vaisselle pour la Pâque (hébreu).

hala : (xala) prélèvement d'une portion de pâte, lors de la fabrication du pain (hébreu).

hala snin touéla : ('la snin tuela) longue vie (judéo-arabe).

halhar : (hal'ar) supplications (judéo-arabe).

hamam : (hmam) bain maure (arabe).

haqafot : (hakafot) processions en cercle (voir soukot) (judéo-arabe).

haroset : (haroset) boulettes rituelles de dattes et de noix utilisées pour le séder de la Pâque (hébreu).

hasid, hasida : (hasid) pieux (hébreu).

has vé chalom nesrani : (has vsalom nsrani) à Dieu ne plaise, chrétien (judéo-arabe).

havdala : (havdala) cérémonie de séparation entre le jour du chabat ou des fêtes et l'arrivée du jour profane (hébreu).

hayeck : (hayk) plaid que portent les femmes juives (arabe).

hazara : ('azara) place des femmes dans une synagogue (hébreu).

hséra : (hsera) natte de jonc (judéo-arabe).

hti l'aziza diali : (xti l'ziza diali) ma sœur chérie (judéo-arabe).

I

ihdar lah : (ihdar'alah) littéralement : que Dieu nous assiste, expression signifiant « on verra bien » (arabe).

imâ l'aziza diali : ('ima l'ziza diali) ma mère chérie (judéo-arabe).

istiqlal : ('istiklal) parti politique nationaliste marocain (arabe).

izik el farz : (ijik'lfri) sois soulagée (judéo-arabe).

J

Jewish Immigration Aid Services (JIAS) : organisme chargé de l'émigration juive (anglais).

jnouns : (jnun) démons (judéo-arabe).

K

kacher, kacheroute : (caser, casrut) qui obéit aux règles alimentaires juives (hébreu).

kama. (kama) lit (judéo-espagnol).

kanoun : (kanoun) petit four en terre cuite (judéo-arabe). kasbah : (kasba) quartier arabe (judéo-arabe).

kasra : (ksra) émeute (judéo-arabe).

kefta : (kfta) viande hachée (judéo-arabe).

khol : (khul) produit utilisé pour noircir le contour de l'œil (arabe).

kibouts : (kibuc) commune autogérée en Israël (hébreu).

kif : (kif) expression populaire signifiant « être bien » (arabe). kipa : (kipa) calotte portée par les juifs religieux (hébreu).

knadelles : (knadl) gâteaux à la pâte d'amande en forme d'étoile (judéo-arabe).

kouneu ala bal : (hunu'la bal !) soyez avisés (judéo-arabe).

L

lag ba'omer : (lag ba'omer) pèlerinage sur la tombe des saints locaux (hébreu).

lâh issmah : ('lah ismah) que Dieu pardonne (judéo-arabe).

M

maendek bas : (macndk bas) littéralement : que le mal ne t'atteigne pas, meilleure santé (judéo-arabe).

mahiya : (mahia) eau de vie (judéo-arabe).

makaïn fel olam : (makaïn fl'olam) unique en son genre (judéo-arabe).

mal'ah : (mal'ax) ange (hébreu).

malâbé hacharet : (mal'axe ha-saret) anges serviteurs (hébreu).

mâ ntsouâs fi smek yana : (ma ntsuaks fismk yana) littéralement, charmé par toi, terme d'affection (judéo-arabe).

marbé hohma marbé mabov. (marbe hoxma marbe max'ob) proverbe signifiant « accroître sa sagesse c'est accroître sa peine » (hébreu).

matsa, matsot : (maca, macot) galettes rituelles utilisées à la Pâque (hébreu).

matsot séhora : (macot smura) galette spéciale servant au séder de la Pâque (judéo-arabe).

mda : (m'da) piscine pour le bain rituel (judéo-arabe).

m'daza : ('mdaza) collier à plusieurs rangs de perles fines porté au ras du cou (judéo-arabe).

melb : (mlh) sel (judéo-arabe).

mellah : (mlah) quartier juif (judéo-arabe).

mézouza : (mzuza) petit rouleau de parchemin inséré dans un étui que l'on fixe au montant droit de la porte et contenant des extraits de textes bibliques (hébreu).

michna : (misna) Tora orale (hébreu).

mimouna : (mimuna) jour de clôture de la fête de la Pâque, marqué par des visites réciproques, en Afrique du Nord (judéo-arabe).

mitsva : (micva) commandement biblique, bonne action (hébreu).

mosé lehem min haâretz, ahilât matsa : (moci lehem min ha'arec'axila maca) bénédiction sur la galette le soir du séder (hébreu).

motzi : (moci) bénédiction sur le pain (hébreu).

msat b'kasrout sanim : (msat bksrut sanin) elle est morte à la fleur de l'âge (judéo-arabe).

muezzin : (mu'adin) officiant musulman qui appelle à la prière (arabe).

N

nabi bas koum yana : (n'abi baskum yana) que votre mal me retombe sur la tête (judéo-arabe).

nefdi ismo yana : (nfdi'ismo'yana) que son nom soit béni (judéo-arabe).

nemsi rodiya ala ismo : (nmsi rodia'laysmo) terme d'affection et de respect pour parler du père défunt (judéo-arabe).

n'zarra : sciure de bois qui recouvre une couche de chaux liquide (judéo-arabe).

O

olé : ('ole) émigrant en Israël (hébreu).

om, om ya amri : (kum kum ya mri) lève-toi ma vie (judéo-arabe).

ouz hrosse : (uz ros) verger à Meknès (judéo-arabe).

P

palibis : (palibi) petits cakes ronds collés l'un à l'autre (judéoarabe).

pesah : (pesah) fête de la Pâque (hébreu).

pourim : (purim) fête commémorant la délivrance des juifs de la persécution (hébreu).

pyoutim : (piyutim) poèmes chantés (hébreu).

Q

qidouch : (kidus) littéralement : sanctification, bénédiction sur le vin (hébreu).
qidouch Hachem : (kidus hasem) sanctification du Nom de Dieu (hébreu).

R

roch hachana : (ros hasana) fête du Jour de l'an (hébreu).
r'bi : (rbi) rabbin, docteur de la loi (hébreu).

S

saïbou ! saïbou! ara el ma zid el mâ sehdiya : (saibu! saïbu'ra, Ima zid Ima scdya) donnez de l'eau, encore de l'eau, coutume de chavouot (judéo-arabe).
sariz souani : (sariz suani) bassin d'eau construit par le roi du Maroc Moulay Ismaël (arabe).
séder : (seder) repas rituel de la Pâque (hébreu).
séfer : (sefer) rouleau de la Loi (hébreu).
sémana : (semana) ensemble de sept bracelets d'où le nom de semaine (judéo-arabe).
semot : (smot) noms divins (judéo-arabe).
seouda : (s'uda) repas (hébreu).
shéna : (sxena) plat traditionnel du samedi (voir dafina) (judéo-arabe).
sid : (sid) démons (judéo-arabe).
sifré tora : (sifre tora) rouleaux de la Tora (hébreu).
skli : (skli) broché or (judéo-arabe).
skrone : (skron) gros verrou (judéo-arabe).
sohnout : (soxnut) agence juive (hébreu).
sonaza : (sonaja) tambourin (judéo-arabe).
souak : (suak) écorce utilisée pour frotter les gencives et les dents (judéo-arabe).
soualef : (sualef) coiffe haute (judéo-arabe).
souk : (suk) marché (judéo-arabe).
souka : (suka) cabane rituelle utilisée lors de la fête des tabernacles (hébreu).
soukot : (sukot) fête automnale des cabanes (hébreu).
soussan pourim : (susan purim) intervalle de temps entre pourim et pesah (judéo-arabe).
srab el'msloh : (grab'Imloh) vin bouilli.
srâb elm'tal : (srab'Imtkl) vin lourd (judéo-arabe).
srâb elm'tboh (srab'Imtbox) vin cuit doux (judéo-arabe).
stanim : (setanim) diables (judéo-arabe).

T

ta'anit adibour : (ta'anit ha-dibur) journée annuelle de recueillement qui nécessite une abstention de parler sauf pour dire les prières (hébreu).

tajine : (tagin) marmite (judéo-arabe).
taj'r : (tajr) marque de respect (arabe).
talit : châle de prière rituel (hébreu).
talmud : (talmud) commentaires de la bible, qui comprennent la michna et la gémara (hébreu).
tanah : (tanax) bible (hébreu).
tarbouch : (tarbus) couvre-chef (judéo-arabe).
téhilim : (thilim) psaumes.
thdid : (thdid) rituel après la naissance d'un enfant mâle (judéo-arabe).
tich'a beav : (tis'a b'ab) jour de deuil commémorant la destruction des deux temples de Jérusalem (hébreu).
tora : (tora) Pentateuque (hébreu).
tritol : (tritol) soulèvement à Fez contre les juifs (judéo-arabe).

Y

yaprak : (yaprak) plat d'oignons à la viande (judéo-arabe). yechiva : (yesiva) école talmudique (hébreu).
yom kipour : (yom kipur) jour du grand pardon (hébreu). youyous : (yuyu) cris de joie (arabe).

Z

zabador : (zabador) robe portée par les rabbins (judéo-arabe).
zab l'hez : (zabt'el'az) littéralement : elle s'est forgée un succès (judéo-arabe).
zirana : (zirana) nos voisins, formule de référence aux esprits (judéo-arabe).
zohar : livre des splendeurs, ouvrage Kabalistique (hébreu). zot icha : (zot'isa) quelle femme est-ce là ! (hébreu).

N.B. Chaque fois que cela a été possible, nous avons suivi la transcription phonétique donnée pour les mots hébreux par Krentzman et Bénéaim Ouaknine dans leur lexique de concepts judaïques choisis. Gouvernement du Québec, Office de la langue française (1983). Pour les mots arabes, nous avons tenté de reproduire le plus fidèlement possible le parler local de Meknès. Nous avons fourni en complément une transcription phonétique internationale des mots. Remercions ici Josué Elkouby pour ses précieux conseils. ¹

¹ [Je n'ai pas reproduit tous les signes diacritiques de la transcription phonétique car ce sont des caractères spéciaux qui pourraient ne pas paraître sur tous les écrans dépendamment du système d'opération ou de l'utilisation Macintosh ou PC. (MB)]